

LE VOYAGEUR

MODERNE.

Cet ouvrage se trouve encore :

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, libraire, / PONTHIEU, *idem*, } au Palais-Royal.

Et à:
- *Angoulême*, — TREMEAU et comp.
- *Bordeaux*, — LAWALLE et NEVEUX.
- *Marseille*, — CAMOINS frères et MASVERT.
- *Lyon*, — BOHAIRE, MANEL.
- *Rouen*, — FRÈRE aîné.
- *Toulouse*, — VIEUSSEUX aîné.

Sous-presse pour paraître chez les mêmes Libraires:

Histoire comparée des systèmes de philosophie, par M. le baron de GERANDO, Conseiller d'État; deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. — 4 vol. in-8°. Prix : 28 francs.

OEuvres choisies de M. CAMILLE JORDAN, contenant ses Discours au Conseil des Cinq-Cents et à la Chambre des Députés ; ses écrits politiques sur divers sujets ; ses Mémoires littéraires et philosophiques, etc. ; enfin sa correspondance avec différens personnages marquans, notamment avec Napoléon Bonaparte et madame de Staël ; ses traductions, pensées, poésies, etc. Ces divers écrits sont pour la plupart inédits. Précédées d'une Notice biographique sur sa vie ; ornées de son portrait, de la gravure du monument qui lui est élevé par les membres des deux Chambres, et d'un *fac simile* de son écriture. Publiées par son ami intime, le baron de GÉRANDO, de l'Institut de France. Ces œuvres auront quatre volumes in-8°, et seront incessamment mises en vente par volumes séparés. — Le prix, pour les souscripteurs, est de 7 fr. par volume. Passé la publication du premier volume, chacun d'eux sera de 8 francs.

IMPRIMERIE DE DAVID.



Albanais et Valaque.

1821.



LE

VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME CINQUIÈME.



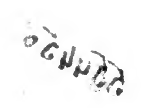


PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;

ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.



LE VOYAGEUR

MODERNE.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

DANS LA GRÈCE;

Comprenant une partie de l'Illyrie, publié en 1820, par F.-G.-H.-L. POUQUEVILLE, ancien Consul-général de France près d'Ali, Pacha de Janina.

L'Isle du Sasino, et les Pasteurs Albanais.

LE 21 octobre 1805, l'auteur quitta Paris pour se rendre, en qualité de consul-général de France, auprès du visir Ali, pacha de Janina. Il se rendit à Milan, traversa les plaines de la Lombardie et gagna le port d'Ancône, où il s'embarqua. Après avoir séjourné à Raguse, située sur les côtes de la Dalmatie dans le golfe Adria-

tique, le gros temps le força de débarquer à l'île du Sasino, placée à l'extrémité de l'Épire, près des monts Cérauniens.

« Fatigué par le roulis du vaisseau, dit l'auteur, nous résolûmes de nous établir dans l'île du Sasino; pour le temps qué durerait notre relâche, nous prîmes avec nous l'agent du visir Ali-Pacha, excellent interprète pour la langue albanaise, et nous nous adjoignîmes quelques matelots pour la sûreté de notre camp. Une voile, dont nous nous étions précautionnés, servit à former notre tente, que nous dressâmes dans les ruines d'une chapelle dédiée à saint Nicolas. Quelques fumées qui s'élevaient des côteaux, ne tardèrent pas à nous apprendre que nous n'étions pas les seuls habitans de l'île; et nous venions à peine de nous installer, lorsqu'on aperçut sur les hauteurs plusieurs Albanais armés. Ils semblaient méfians, et ils n'approchaient qu'en faisant de longs détours, lorsque notre drogman, qui les reconnut à leur costume pour des pasteurs de Musaché, les ayant hélés dans leur langue, parvint

à établir des pourparlers et à calmer leurs inquiétudes. Comme nous apprîmes qu'ils avaient avec eux des troupeaux, on leur fit voir de l'argent; on convint du prix de trois moutons, qui furent payés d'avance, livrés ensuite, et répartis entre nous et l'équipage resté à bord du chebeck. Assurés qu'on pouvait s'éloigner sans danger, deux de nos matelots, armés de leurs sabres d'abordage, se détachèrent aussitôt pour aller couper du bois. Les bergers, pendant ce temps, saignèrent le mouton que nous nous étions réservé; ils le soufflèrent ensuite pour l'enfler avec la seule respiration de leurs poumons, et se servirent pour le dépouiller de couteaux recourbés attachés à leur ceinture. L'opération, qui se fit avec une célérité étonnante, étant terminée, les matelots de retour de leur fourrage allumèrent un grand feu, et notre drogman, après avoir lavé les intestins, en fit une brochette qu'il mit à rôtir; les bergers, qui s'étaient adjugé le foie et la rate, les jetèrent au milieu du brasier, et quand ils les crurent

suffisamment cuits, ils les retirèrent, et, après avoir secoué légèrement la cendre qui s'y était attachée, les mangèrent sans autre assaisonnement. Cette scène barbare nous ayant égayés, nous donnâmes quelques biscuits de mer à ces demi-sauvages; nous voulûmes aussi leur faire goûter du vin, mais comme nous n'avions pas de verre et qu'il eût été imprudent de leur confier notre baril, un d'entre eux, qui devina notre intention, roula aussitôt une large feuille d'arum en forme de cornet, et ses camarades en ayant fait autant, tous nous présentèrent ces coupes de nouvelle invention, et reçurent une suffisante ration de vin. Après ces préliminaires, on pensa à notre cuisine particulière, et tandis que chacun était occupé, mes regards revenaient sans cesse sur les Albanais, que nos largesses avaient apprivoisés. Les sayons de laine blanche qui couvraient leurs corps, le *lituus* pastoral qu'ils portaient, leur adresse que j'avais remarquée à fabriquer plusieurs instrumens en bois, me rappelaient les pasteurs de Théocrite, qui

chantaient dans leurs bucoliques le besoin créateur des arts. Ils ne nous examinaient pas avec moins d'intérêt. Nos vêtemens, nos armes excitaient vivement leur curiosité; et désireux sans doute de connaître comment nous mangions, ils s'accroupirent en demi-cercle pour assister à notre repas. Enfin, vers le coucher du soleil, ils s'éloignèrent en prenant le chemin des montagnes, où se trouvaient leurs cabanes; nous vîmes de longues files de moutons et de chèvres, suivies d'un joueur de flûte, qui prenaient la même direction. Notre canot, resté à la plage, retourna en même temps à bord sans remporter le capitaine, qui ne voulut pas nous quitter dans un moment où il pouvait y avoir du danger.

» Les matelots restés avec nous avaient dressé sous notre tente un lit composé d'herbes sèches, pour nous reposer. Quelle nuit! et quel repos! Nous étions en tout cinq hommes armés de bons fusils, mais il ne fallait pas s'endormir. On jeta une grande quantité de bois dans le feu; il fut décidé que chacun veillerait à son tour,

et en cas d'alarme, nous avions établi des signaux avec le bâtiment ancré à deux milles du rivage. A quoi ces précautions pouvaient-elles servir à une pareille distance? Cependant elles suffirent pour nous tranquilliser, et elles en imposèrent probablement aux bergers qui avaient attentivement épié tous nos mouvemens. Le vent, qui avait fraîchi vers le soir, redoubla de violence avant la première heure de la nuit, et la mer plus irritée répondait en mugissant au choc des élémens. Les montagnes de l'Acrocéraune frémissaient, et leurs cavernes poussaient de longs gémissemens; la lune, qui semblait glisser sur les nuages, se coucha un peu après minuit, et l'obscurité devint profonde. La scène en changeant n'était que plus terrible; souvent aux secousses de la bourrasque succédait un calme absolu, pareil à l'affaissement qui laisse des intervalles après les grandes douleurs, et les convulsions se renouvelaient bientôt après avec plus de véhémence. Je venais de succomber au sommeil, mes amis dor-

maient, la sentinelle même était assoupie auprès du feu, lorsque nous fûmes soudainement réveillés par un bruit semblable à des coups de canon de détresse. Nous crûmes que notre chebeck faisait côte, ou que ne pouvant plus tenir, il était forcé d'appareiller. Nous nous rappelions d'un événement semblable, qui nous avait privés de notre conserve, et nous nous crûmes abandonnés. Nous tâchions en vain de distinguer ce qui se passait, lorsqu'un éclair, suivi d'une détonation, nous fit connaître que nous avions été alarmés par le bruit du tonnerre. Cependant nous ne fûmes pas entièrement rassurés. Avec quelle impatience nous attendîmes le jour! avec quelle inquiétude nous tournâmes nos premiers regards vers la mer dès que le soleil commença à paraître! Nous doutions, nous fûmes long-temps sans rien distinguer, enfin nous revîmes notre vaisseau.

» Je profitai d'un beau jour pour reconnaître l'intérieur de l'île, qui n'avait encore été décrite par aucun voyageur. En descendant au nord, à un mille et demi de dis-

tance, je découvris les ruines d'un château-fort, ainsi que de grosses masses en briques et des décombres, qui me parurent appartenir au temps des Romains de l'ère de Nicopolis. Les bergers albanais ne purent me rien dire au sujet de ces ruines, que les gens du pays croient avoir fait partie d'un château bâti par les Vénitiens, lorsqu'ils étaient maîtres de la Vallone. Mais si mes nomades n'étaient pas antiquaires, ils entendaient fort bien leurs intérêts. Ils m'apprirent que le Sasino était leur grenier d'hiver, qu'ils en louaient annuellement le parcours du visir de Berat, pour une somme de quinze cents piastres; que leurs troupeaux se composaient de huit mille moutons, de trois cents chèvres et d'environ cinquante paires de bœufs. Ils m'assurèrent que l'île n'avait d'autres quadrupèdes que des rats, et qu'il n'y résidait guère d'oiseaux que des éperviers, des vautours au col nu et des aigles, espèces carnassières et féroces, comme les pirates qui fréquentent ces parages solitaires. En été, le manque d'eau, et plus

encore l'affreuse quantité de serpens, dont quelques-uns sont si gros qu'ils dévorent des cabris, les obligeaient à quitter ce séjour. L'époque de leur retour en terre ferme s'effectue vers le 15 mars; alors ils rentrent dans le Musaché; et chassés de ces plaines dans les grandes chaleurs, ils gagnent au mois de juin les monts Candaviens ou montagnes de Caulonias, où ils retrouvent un nouveau printemps, de frais pâturages, des eaux pures et des ombrages délicieux.

» Enfin, après six jours de relâche, une pluie abondante termina la crise des élémens, et nous remontâmes à bord.

Entrevue avec le visir Ali-Pacha.

» Ma curiosité était vivement piquée : j'allais voir enfin un homme fameux, un nouveau Thésée, un vieux guerrier couvert de cicatrices, un Satrape blanchi dans le métier des armes, le Pyrrhus moderne de l'Épire; on m'avait dit tout cela. Nous arrivons aux portes du sérail, qui roulent en gémissant sur leurs gonds, nous

traversons une cour silencieuse, nous montons un escalier ténébreux, une trappe se hausse, un rideau se lève, et nous nous trouvons dans la salle d'audience d'Ali-Pacha, qui nous attendait au pied. Il nous salue, et se laisse tomber dans l'angle d'un sopha. Un spectre à barbe blanche, vêtu de noir, était auprès de lui. Cette scène, où figurait un secrétaire grec prosterné dans l'attitude de la frayeur, était éclairée de la lumière vacillante d'une bougie jaune placée sur le plancher, qui permettait de distinguer les objets et les personnages.

» Après les complimens ordinaires, on appela le drogman particulier du visir, afin d'établir la conversation, que le pacha commença en faisant des questions avec une volubilité peu ordinaire aux Turcs. A travers l'ombre, je distinguai les éclairs de ses yeux, j'observais ses mouvemens convulsifs, j'écoutais ses discours vagues en apparence, et pourtant remplis d'astuce. Il approchait de sa soixantième année; sa taille, qui n'était guère que de cinq pieds trois pouces, était déformée par un em-

bonpoint excessif; ses traits, chargés de rides, n'étaient cependant pas entièrement effacés; le jeu mobile de sa physionomie, l'éclat de ses petits yeux bleus, lui donnaient le masque terrible de la ruse jointe à la férocité. Parmi les éclats d'un rire guttural, il sut nous dire des choses mêlées d'une certaine grace; et après deux heures de colloque, on se sépara.

» Cette entrevue fut suffisante pour détruire une partie des illusions dont j'étais frappé; Ali-Pacha n'était ni Thésée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices, et je déplorai secrètement le sort qui me condamnait à résider auprès d'un tel homme.

Janina, et caractère de ses habitans.

» La ville de Janina, située au centre de l'Épire, se déploie sur le penchant et à la base des côteaux qui la dominent à l'occident, jusqu'à un cap, dont les extrémités recourbées en forme d'aigle bicéphale, élèvent deux mamelons, sur lesquels sont

bâtis en regard le palais du lac du visir Ali et deux mosquées. Dans son enceinte, environnée d'un cordon de murs bastionné, on remarque le quartier fétide des juifs, les prisons, le grand sérail du visir Ali, et la mosquée de Calo-Pacha, ornée de colonnes en granit, apportées du temple de Pluton, dont les ruines existent encore. Autour de cette mosquée que les Turcs ont construite sur l'emplacement de l'église du Pantocrator, on voit les tombeaux de quelques pachas, situés au bord du rocher qui forme une côte perpendiculaire de cent pieds d'élévation au-dessus du lac.

» Janina, comme toutes les villes turques, se compose d'un bazar fangeux situé au voisinage du château, de rues tortueuses, et de quartiers entrecoupés de cimetières enceints de murs, ou délaissés, qui n'ont pas même le mérite ordinaire d'offrir quelques tombeaux bien entretenus. Le château de Litharitza qui domine la presqu'île du lac, renferme le nouveau sérail du visir, autour duquel se groupent les palais de ses fils, Mouctar et Veli-Pacha.

Ces édifices, bâtis comme tous les ouvrages turcs, ont cependant cela de particulier, qu'on y voit des peintures à fresque exécutées par des barbouilleurs arméniens, qui ont représenté différens sujets aussi monstrueux que le goût des princes dont ils font l'admiration. Ainsi, sur le fronton de la porte d'entrée du sérail de Mouctar, ce pacha est peint entouré de ses gardes, assistant au supplice d'un homme qu'on attache au gibet. On vante cet ouvrage, que les connaisseurs du pays mettent cependant au-dessous d'un paysage, dans lequel ce prince est représenté assis, au milieu d'un troupeau de chevaux, de bœufs, de mulets et d'ânes. Chez Veli-Pacha, les peintures représentent des camps, des piles de têtes, des drapeaux, des siéges dans lesquels les bombes sont plus grosses que les maisons; et, au plafond de son salon de repos, un ciel où l'on voit tout à la fois le soleil, la lune, les étoiles, une comète avec sa queue enflammée, et la foudre sillonnant les airs. Les appartemens du vieux Ali, mieux soignés, offrent des ara-

besques d'un bon goût; mais au total ces ouvrages, comme les palais de bois et de boue dont ils font partie, ne méritent guère l'honneur d'une description.

» Dans l'état de barbarie qui afflige la Grèce, Janina se glorifie d'avoir cultivé en silence les lettres, bannies du territoire qui fut leur berceau et leur sanctuaire. Un cabinet de physique, des sphères, des cartes, quelques instrumens de chimie, une bibliothèque qui renferme environ quinze cents volumes des classiques des trois langues qu'on enseigne dans son collége, suffisent pour initier les élèves dans la connaissance des sciences, et c'est plus qu'on n'oserait espérer sous un gouvernement ombrageux. »

» Les vertus ne sont pas non plus entièrement bannies de cette ville, malgré l'influence de celui qui l'opprime depuis trente ans. La fausseté, l'astuce et la perfidie, qu'on reproche à ses habitans, pourraient être également les vices de tout autre peuple qui serait gouverné par Ali-Pacha. C'est la suite inévitable de la dépravation qu'il

a érigée en principe! Jour et nuit l'antre de Cacus est ouvert à la délation, au crime et à la perfidie. Sa garde est composée d'assassins; ses pages sont les enfans dépravés des victimes de sa férocité; ses émissaires, de lâches Valaques, prêts à commettre tous les forfaits, et ses affidés, des empoisonneurs, qui font gloire de leurs crimes. Des ministres sacriléges du Dieu vivant sont admis aux secrets ténébreux de ses conseils, pour lui révéler la pensée de l'innocence et le secret des confessions. Des espions déguisés sous toutes les formes, cherchent et scrutent les lieux où sont enfouis les deniers de la veuve et de l'orphelin. La vierge timide, cachée dans l'obscurité des appartemens réservés au sexe, ne peut échapper à leurs regards pénétrans. On l'arrache du sein maternel; on en arrache le fils, espoir d'une famille vertueuse, et l'honneur, la beauté, la pudeur sont également sacrifiés. Les grâces, les faveurs ne tombent jamais sur l'homme de bien; et malgré la réprobation qui repousse la probité, la pieuse philantropie

habite cependant encore cette ville, en proie à la plus scandaleuse immoralité.

Les Grecs de Janina sont charitables; rien n'a pu effacer cette qualité de leur cœur. Ils ne détournent point leurs regards d'un homme accablé par la disgrace du Satrape, et tous les malheureux, sans distinction, sont l'objet de la sollicitude publique. Les prisons, qui regorgent de victimes, auxquelles leur tyran n'accorde que des fers, tombent à la charge de la ville, qui pourvoit à leurs besoins. Chrétiens, Turcs ou Juifs, la charité les embrasse d'une égale affection. Sans distinction du culte, elle leur fournit des vêtemens suivant les saisons, et une nourriture journalière pour leurs besoins. Des hommes et des femmes se dévouent pour demander l'aumône, non en faisant des quêtes où la vanité du siècle perce en implorant la commisération, mais en se couvrant du cilice, chargés du sac de la mendicité, et en frappant aux portes pour demander le pain du pauvre. *Nos frères prisonniers souffrent*, crient-ils d'une voix plaintive ; et jamais

l'aumône ne leur est refusée, excepté du Satrape et de ses complices. Aux fêtes solennelles, l'allégresse des chrétiens se fait sentir jusqu'au fond du Tartare dans lequel les prisonniers sont renfermés. Les travaux cessent pour eux, leur nourriture est plus abondante, et pendant la pâque, ils ont des tables aussi bien servies que celles des riches. Au milieu des festins et des noces, on pense aux prisonniers, et les restes du banquet leur sont réservés. A la mort d'un proche parent, une famille opulente fait pendant plusieurs jours la dépense de la nourriture d'une chambrée de ces infortunés, et les dames suivies de leurs domestiques, président elles-mêmes aux distributions des alimens qu'elles se font un devoir de préparer de leurs mains. Noble et sublime fonction! elles ne dédaignent pas de soulever la tête défaillante d'un vieillard accablé de douleurs, et le crime puissant respecte ce dévouement de la charité chrétienne! Mais de combien de bénédictions est comblé celui qui brise les fers des prisonniers! « Que veux-tu de

» moi, dispose de mes grâces, disait le
» visir à un étranger auquel il voulait
» prouver sa générosité, prononce? — La
» liberté de quelques prisonniers. — En
» regardant ses officiers : d'autres me de-
» manderaient de l'or, mais celui-ci est
» Français. » — La grâce tarda, mais elle
fut enfin accordée, et cet événement ré-
pandit dans Janina, une joie pareille à
celle d'une famille qui retrouve des enfans
qu'elle croyait perdus.

Un peuple susceptible d'une reconnais-
sance aussi profonde, peut-il être essen-
tiellement dépravé? Non, la nature a trop
bien partagé les habitans de Janina, pour
que les défauts dont on les accuse ne soient
pas plutôt inhérens aux vices du gouver-
nement local, qu'à leur caractère naturel.
La fraîcheur et la beauté sont le partage
des enfans; la candeur, la régularité des
traits, et la majesté des formes, distin-
guent la plus intéressante moitié de l'espèce
humaine, et les hommes sont générale-
ment grands et bien faits, la vieillesse à la
vérité est hideuse, surtout parmi les fem-

mes. Mais indépendamment du fard et des bains d'étuves dont elles abusent, si on fait attention aux inquiétudes continuelles auxquelles elles sont livrées, tremblant à chaque instant pour leurs époux et pour leurs enfans, on ne sera pas surpris d'une pareille altération; car le chagrin, qui livre des assauts continuels à l'âme, fane, use et détruit rapidement la jeunesse, les grâces et la beauté. A trente ans, la barbe des hommes commence à blanchir; et la caducité s'annonce chez eux lorsque dans nos heureux climats, l'habitant des villes et des campagnes jouit encore de toute l'énergie de ses facultés.

L'Acrocéranne.

Les monts acrocéranniens célèbres dans la mythologie, nommés et non décrits par les anciens, sont la partie de l'Épire la plus rapprochée de l'Europe civilisée, et la seule dans laquelle les étrangers n'ont jamais pénétré. Le voyageur qui navigue à l'entrée de l'Adriatique, semble s'être toujours contenté de les reconnaître du large,

sans qu'aucun ait hasardé d'y aborder, pour étudier leurs sites et les décrire. De nos jours pourtant quelques émissaires grecs d'origine au service d'une puissance étrangère, y pénétrèrent pour traiter avec les Chimariotes; mais de tels hommes étaient incapables de donner des renseignemens exacts. Cependant la connaissance de cette partie barbare de l'Épire, était aussi neuve qu'importante pour la science, et je m'appliquai à aplanir les difficultés qui pouvaient m'en fermer l'entrée, en faisant connaissance avec les chefs du pays et en établissant avec eux des rapports qui m'appelèrent plusieurs fois dans leurs montagnes.

Combien de siècles se sont écoulés, combien de générations d'hommes se sont succédées, avant que l'aspect de l'Acrocéranne devînt ce qu'il est maintenant. Combien de soleils ont dû renaître pour dissiper cette nuit pernicieuse qui voilait ses cieux, puisque nulle autre partie de l'Épire n'offre maintenant un ciel plus pur et un air plus salubre, que le versant occidental de

la Chimère, car c'est là qu'on jouit de jours presque constamment sereins; qu'un air vivifiant prolonge l'existence au-delà de son terme commun, puisqu'on y voit des vieillards presque centenaires, en plus grand nombre qu'ailleurs, et moins de maladies que dans les autres cantons de l'Épire.

Les avantages dont jouissent les Acrocéranniens, sous le rapport de la longévité, sont rigoureusement compensés par le pays qu'ils habitent. Le voyageur frémit, en contemplant ces mornes qui s'élancent dans les airs; il tremble, en voyant les précipices des montagnes, et il s'attriste à l'aspect d'une contrée frappée de stérilité Mais les Chimariotes regardent d'un autre œil les gorges profondes, les rochers et les torrens qui sillonnent et déchirent leur territoire. Ces sites, au lieu de les affliger, ont pour eux chaque jour de nouveaux charmes. Ils aiment le bruit des cascades qui se brisent entre leurs montagnes; ils se plaisent à voir les vagues de la mer bondir contre leurs rivages; ils prêtent avec dé-

lice l'oreille au sifflement des vents, et tous chérissent, malgré leur pauvreté, le pays sauvage où ils reçurent la vie.

L'Acrocéranne renferme d'après les ca-culs approximatifs, une population de sept mille quatre cent cinquante familles. En portant ces familles, qui en général sont nombreuses parmi ces montagnards, à six personnes, on trouvera pour cette contrée quarante-quatre mille sept cents individus répartis dans quatre-vingt-cinq bourgs ou villages, dont les habitans, parlant le schype, ne diffèrent entre eux que par le plus ou moins de barbarie, de grossièreté et de perfidie. Leurs richesses en troupeaux est évaluée à deux cent mille moutons et le double de chèvres. On se contente en général de la culture du maïs, dont tout le monde se nourrit.

La température et l'air varient dans l'Acrocéranne, suivant les aspects des montagnes. Du côté de la mer d'Ionie, croissent les plantes et les arbustes des climats chauds. Au Nord et dans les vallées supérieures, les coteaux sont tapissés de sa-

pins, d'érables, de noisetiers et de buis. Vers l'Aoûs, on trouve des pâturages abondans et des terres fertiles; mais nulle part, quels que soient les sites, on ne remarque ce ton d'aisance et de contentement qui annonce le bonheur d'un peuple. Le paysan, courbé sur la charrue, n'emblave point ses champs, en invoquant le ciel protecteur des moissons! Armé, soucieux, il paraît jeter au hasard les semences qu'il confie à la terre, sans compter sur les retours de la récolte. Les moissonneurs, tristes et abattus, se hâtent de fouler leurs grains, sans mêler aux travaux de la campagne ces chansons d'allégresse qui signalent l'abondance. Ils craignent de paraître riches, et ils cachent dans des greniers souterrains, qu'ils appellent *amburia*, leurs denrées céréales. La joie, incompatible avec la barbarie qui exclut le plaisir, n'existe nulle part, parce que la violence se trouve partout unie à l'anarchie. C'est aux éclats du tonnerre, aux bramemens des cerfs, aux cris sinistres des aigles et des jacals, que répondent les échos de l'Acrocéranne? Ja-

mais ils ne redisent les chants des pasteurs ; jamais ils ne répètent les sons champêtres du flageolet. Le berger comme le laboureur, le paysan et l'homme des bourgades, le pauvre et le riche, tous sont chargés d'armes, et portent avec eux l'inquiétude, les soucis et la méfiance, jusques dans leurs fêtes qui se terminent souvent par des rixes sanglantes ; et ils appellent cette déplorable condition *liberté !* Personne ne sera tenté de lui donner ce nom, ni d'envier leur pays, dont le destin sera toujours d'être la contrée la plus agreste, la plus pauvre et la plus barbare de l'Épire.

Delvinaki et les noces.

L'auteur après avoir quitté ce triste canton continue son voyage ; nous ne le suivrons point dans tous les lieux qu'il parcourt, mais nous nous arrêterons souvent avec lui pour connaître les lieux marquans qu'il décrit si bien, et pour étudier les mœurs qu'il peint avec tant de grâce.

Ce fut le 15 mai 1806, dit-il, que je

descendis pour la première fois à Delvinaki. Jusqu'alors je n'avais vu dans l'Épire, que des villes ou des villages bâtis dans des lieux escarpés, d'autres attachés aux créneaux des montagnes comme des aires d'aigles! J'en trouvais là un placé au fond d'un entonnoir et caché dans une coupe formée de rochers, qui semblent le dérober aux recherches des voyageurs. La population était en fête, on célébrait un panégyri (1) composé comme au siècle de Rhée, des laboureurs et des bergers de la Thesprotie. Des danses formées par les plus belles femmes de l'Épire, vêtues de bure blanche, la tête et le col enveloppés d'un schall de laine jaune semblable au voile de l'aurore, couvraient la place publique. Dans une autre partie du lieu des exercices, les jeunes gens parés de bluets et de fleurs de grenadiers, formaient des chœurs séparés. Les vieillards assis à l'écart,

(1) Les panégyris de la Grèce étaient des solennités ou fêtes publiques. On se sert maintenant du même mot pour désigner une fête de village, ou une foire ouverte au commerce.

paraissaient à leur gravité et par leurs suffrages, présider une de ces solennités antiques, dans lesquelles l'heureuse Grèce, mère des plaisirs, couronnait ses enfans au milieu des acclamations des peuples accourus à ses fêtes.

A peine descendu de cheval, je vins prendre part à l'allégresse, et les Gérontes, qui m'accueillirent avec amitié, me donnèrent une place à côté d'eux. J'avais laissé mes Turcs au logis, avec défense d'en sortir; et cette attention qu'on sut apprécier, me valut des égards, que sans cela je n'aurais pas obtenus. J'étais à mon aise au milieu de ces bons Thesprotes, et je me crus un moment transporté parmi mes compatriotes.

A l'apparition des premières étoiles, on alluma des fanaux de bois résineux, et les voix discordantes des hommes qui alternaient avec les femmes éclatèrent; on chanta la gloire des rois chrétiens qui chérissent leurs peuples, on chanta les charmes de la paix, en déployant les longues évolutions de la danse romeïque. On se disposait à

commencer la pyrrhique, qui fut inventée, dit-on, par les Crétois, lorsqu'au signal donné par la Simandra (1), les danses s'arrêtèrent, et les regards se portèrent du côté où le son s'était fait entendre. Bientôt on aperçut un long cortége descendant de la montagne, précédé de *Dadoucho-Phores* qui tenaient des torches de pins enflammées, et des gens qui portaient des drapeaux. Chacun avait fait silence, lorsque les chants de l'épithalame se firent entendre. « Vous épousez, disaient les coryphées » de la scène pastorale, le fils du roi, vous » êtes la reine du hameau, ô la belle des » belles! » et des instrumens rustiques exécutaient la ritournelle de ce distique, qui fut couvert de mille et mille *io* répétés.

La pompe étant arrivée sur la place publique, la foule fit passage aux mariées, qui parurent les cheveux tressés avec des filets d'or, et la tête couverte du *flam-*

(1) On supplée aux cloches, dont l'usage est défendu en Turquie, par une plaque en fer, sur laquelle on frappe avec un marteau, pour appeler les fidèles aux exercices de la religion.

meum ou voile de pourpre, des enfans portaient devant elles, sur un carreau, les couronnes nuptiales destinées, hélas! à ceindre encore leurs fronts le jour de leurs funérailles (1). Elles s'avancèrent, belles et timides comme la pudeur, jusqu'aux pieds des vieillards, qu'elles saluèrent en s'inclinant, et dont elles baisèrent respectueusement la main droite; soutenues ensuite par le parrain de la couronne, car c'est ainsi qu'on nomme le témoin particulier du mariage, elles s'acheminèrent lentement vers la maison des époux, au bruit des tambours de basque, des musettes, et des voix qui recordaient l'antistrophe de l'épithalame.

Le soir les noces furent célébrées par un banquet. Les mariés et les convives, assis sur la pelouse ou sur des nattes, autour de tables séparées, couronnés de fleurs, étaient tout entiers aux plaisirs. Les

(1) Si les époux meurent sans avoir changé de liens, on les pare, le jour de leur enterrement, de leurs couronnes nuptiales.

torches de pin odorant, dont la scène était éclairée, ne dérobaient rien de la voûte du firmament embellie par le doux éclat des étoiles. La nuit était avancée lorsque je quittai les convives, et j'appris le lendemain, que le jour seul avait interrompu leurs plaisirs, pour rappeler aux travaux des champs ces hommes, dont des siècles d'esclavage n'ont pu effacer le caractère aimable.

Audace sacrilége d'un douanier de Prévésa.

En face d'Actium est bâtie Prévésa, ville qui, après avoir été long-temps un sujet de guerre et de contestation, était restée au pouvoir des chrétiens. Ses habitans vivaient contens dans leur anarchie, à l'ombre du pavillon de Venise. Des vergers parfumés, des bosquets d'une éternelle verdure, des maisons propres, un territoire d'une inépuisable fertilité, une mer poissonneuse, une ville enfin que chaque année voyait s'accroître, offraient un asile prospère à dix mille Grecs demeurés libres

à cette extrémité de l'Epire. Malheureusement, en 1806, Ali Pacha se ressaisit de la proie qu'on avait soustraite à son avidité. Il retomba alors sur Prévésa avec le double poids de la vengeance et de la colère dont il était animé contre les infortunés qu'il n'avait pas entièrement exterminés en 1798. Foulant aux pieds la religion des traités, les fanatiques de son conseil lui persuadèrent de faire bâtir une mosquée à Prévésa; et aussitôt l'exercice public du culte orthodoxe fut défendu! Bientôt après on le vit déporter, exproprier et faire périr en détail les indigènes, dont la faible population, que sa politique se propose d'extirper entièrement, ne s'élève pas maintenant à deux mille âmes!

Les tourmens de ces restes infortunés d'une nombreuse famille de chrétiens sont inexprimables. Non content de les avoir accablés de maux, leur tyran les a livrés aux plus infâmes de ses satellites, qui les abreuvent d'humiliation, et les grève de redevances qui s'étendent jusques sur les cendres des morts. Le croira-t-on? Une

mère, flétrie par la douleur, accompagnée de son époux courbé sous le poids des années, arriva à pied du fond de l'Epire, afin de recueillir les ossemens de leur fils, enterré à Prévésa, et de les remporter dans le cimetière de leur village, pour les réunir un jour à leurs cendres (1). J'ai vu ce couple vénérable arrêté aux barrières pour payer les droits que la douane exigeait de ces restes. Un Grec (indigne d'être chrétien), Ciarlamba, exacteur d'Ali Pacha, qui aurait peut-être désavoué ce sacrilége, interrogeait ironiquement ces paysans. «Qu'emportez-vous dans ce sac? — Les »ossemens de notre fils, mort ici en tra»vaillant par corvée. — Il faut en payer la

(1) Les chrétiens épirotes sont dans l'usage de faire exhumer les os de leurs parens au bout d'un certain nombre d'années. Un papas, appelé à cette cérémonie, les lave avec du vin, les bénit, et les range dans un charnier, près de l'église, où ils sont parfois classés par familles. Quand on est assez riche pour avoir un local particulier, on rapporte, quand les distances et les moyens le permettent, les ossemens des personnes qui meurent en pays étranger, pour les réunir à celles de leurs parens et de leurs compatriotes.

» douane. — La douane, reprit la mère,
» pour les restes de mon fils! je n'ai que
» mes larmes...... — Des larmes! c'est qua-
» rante piastres que je veux. — Jamais nous
» n'avons possédé cette somme. — Je l'exige.
» — Eh bien! dit le père en retirant du sac le
» crâne de son fils qu'il lui présenta; tiens,
» bourreau, voilà ta part; prends, si tu
» l'oses, et donne-moi la mort. »

Le peuple attroupé par ce spectacle, obligea l'infâme Ciarlampa de se retirer. La mère éplorée, reprenant alors le crâne de son fils, charge ses dépouilles mortelles sur ses épaules, et entraîne son époux défaillant. Ils reprenaient le chemin de Nicopolis, lorsqu'à peu de distance de Prévésa ils furent de nouveau arrêtés par les sicaires du domaine, qui enlevèrent dix piastres à cet infortuné! C'était tout leur avoir.

PARTIE ORIENTALE DE L'ÉPIRE.

Les Valaques dans le Pinde, et les Valaques Nomades dans la Thessalie.

La ville de Calaritès, telle qu'elle existait en 1815, comptait cent quatre-vingts familles valaques établies dans un site plus propre à servir de repaire aux aigles et aux vautours qu'à des hommes. Groupée par étage depuis la rive des abîmes, elle s'étend dans un développement de six cents toises sur le versant méridional du mont Padouré-Mouré. Le choix d'un pareil établissement fut inspiré aux Valaques par le désir de conserver leur liberté et la nécessité de veiller à leur sûreté personnelle, contre les entreprises des barbares et des derniers empereurs d'Orient.

L'intérêt qui enfante les spéculations ne tarda pas à déterminer les industrieux Valaques à filer leurs laines, et ils étendirent prodigieusement leur commerce. La classe du peuple s'est emparée d'une branche d'industrie très-lucrative dans l'Albanie,

qui est la fabrique des ornemens et des ustensiles d'or et d'argent. Ceux qui ne sont pas employés dans les tisseranderies et les fabriques, sont orfèvres; et quoique dépourvus de bons modèles, ils travaillent assez bien l'or et l'argent.

Les Valaques qui ont voyagé, et c'est le grand nombre, parlent plusieurs langues, et ont des bibliothèques assez bien assorties en livres français et italiens. Mais ce qui est bien plus étonnant, c'est de voir l'esprit d'ordre qui règne dans les familles et dans la ville.

Quelques maisons de Calarités ont de la grandeur et toutes sont construites à l'épreuve des ouragans. L'emplacement sur lequel la ville est bâtie ne permet de marcher dans les rues qu'avec précaution et en se servant d'un long bâton ferré pour se soutenir. Pendant l'hiver, on met des chaussures de feutre et des crampons, afin de ne pas glisser sur le verglas; ce qui n'empêche pas toujours des hommes et des enfans de rouler au fond des abîmes dans lesquels ils se brisent. Néanmoins, comme

les Turcs ne sont pas tentés d'aller habiter un pareil pays, les Valaques le préfèrent aux plus beaux sites, où ils ne manqueraient pas de les avoir pour concitoyens et pour vampires. Les tremblemens de terre, si communs dans l'Épire, ne s'y font jamais sentir; on peut facilement s'y préserver de la peste, et ils prennent tous ces avantages en considération. Du reste, il n'y a que peu ou point de récoltes, et très-peu de jardinage. Tous les fruits y croissent, et aucuns n'y mûrissent, parce que l'hiver y règne pendant neuf mois, et qu'il y fait froid le reste de l'année.

Les premières neiges tombent ordinairement dans le Pinde, à la suite des orages qui éclatent à la fin du mois de septembre; au mois de décembre, si les gelées ne durcissent pas la neige, Calarités reste séparée de l'Épire et ses habitans n'entretiennent plus qu'à la dérobée des correspondances par lettres, qu'ils confient à des traqueurs habiles et expérimentés.

Comme cette saison est prévue, des provisions faites d'avance, et quelques maga-

sins de réserve pour les pauvres, mettent les Valaques à même de braver la mauvaise saison, et leur industrie fleurit alors sous les glaces. Plus concentrés, ils filent les laines et travaillent aux tissus grossiers, source de leur opulence. L'or et l'argent se modèlent sous le marteau des orfèvres, et le temps est aussi utilement qu'économiquement employé. Quelles heures délicieuses au sein des familles, pendant les longues soirées d'hiver! Tandis que le fuseau roule dans la main des hommes et des femmes, l'orateur en possession d'amuser le foyer, dit des contes des sorciers de la Thessalie et des revenans du Djonmerca. On se serre, on se presse, on écoute avec avidité, on craint de respirer, pour ne rien perdre de *ces beaux récits*, dont on n'interrompt le fil que pour prêter l'oreille au tumulte des vents qui tonnent dans les montagnes. On craint pour un ami absent; on déplore la condition des pasteurs bivouaqués auprès des cataractes de l'Achéloüs..... les heures coulent, la pieuse mère de famille ranime la lampe

qui brûle devant les images des saints, protecteurs de la maison ! Parfois on chante en chœur un hymne à la Vierge, et l'encens offert chaque soir au dieu des saisons termine avec la prière une journée de paix sanctifiée par le travail. Assez patriotes pour ne consommer que très-peu de choses de l'étranger, les sofas, les tapis, qui composent leurs principaux ameublemens, sortent des manufactures de leur ville. Par des lois somptuaires établies de temps immémorial, leurs femmes doivent porter des capes de leurs fabriques ; et pour tout ornement de luxe, il leur est accordé deux fichus de soie, dont elles se parent dans les jours de gala. Les broderies, les galons et fils d'or, les schalls et les fourrures en usage dans l'Orient, leur sont défendus. Les maris assez faibles, s'il s'en trouvait, pour se relâcher sur ces réglemens, seraient repris et déshonorés, s'ils permettaient une parure de luxe à leurs femmes; et celles qu'ils épousent hors de leur pays doivent endosser la bure, en venant habiter l'Anovlachie. Si un homme se

revêt du costume doré et dispendieux des Albanais, s'il quitte l'air de famille, il est regardé comme un être équivoque et perd la confiance de ses compatriotes. Tels sont les réglemens de cette peuplade. Quant à sa probité, elle a perdu de sa pureté depuis que quelques-uns de ses négocians se sont jetés dans les hautes spéculations du commerce.

Le caractère physique des Mégalovlachites est plus fortement encore tracé par la nature, que leurs mœurs ne le sont par leurs institutions nationales. Une structure forte, trapue et vigoureuse est celle des deux sexes. Infatigables, insensibles aux changemens des saisons, ils bravent également la chaleur et le froid, et semblent, comme les buffles auxquels les Grecs les comparent, farouches et nés pour le travail. Les paysannes, rivalisant de dureté avec les hommes, ont quelque chose de louche dans la physionomie; et quand elles ont atteint un certain âge, elles exercent le métier de portefaix, dans toute les villes de l'Épire. Elles font les corvées

les plus pénibles, en portant des fardeaux sur les épaules, en servant les maçons en qualité de manœuvres, et elles regardent les métiers les plus fatigans comme convenables à leurs forces, pourvu qu'elles trouvent à gagner de l'argent. Parmi les gens aisés, le sexe n'est guères plus distingué; on ne trouve point chez leurs femmes cette fleur éphémère de beauté qui caractérise les Grecques, mais de larges épaules, une poitrine développée, des membres robustes dessinés pour le travail, un sang vermeil et des traits sans délicatesse.

Pour terminer le tableau de l'Anovlachie, il faut parler des Valaques nomades. Ceux-ci occupés uniquement du soin des troupeaux, errent, en suivant les saisons, des sommets du Pinde à travers les vallées qui s'étendent dans toutes les directions jusqu'au rivage de la mer. Dans la Thessalie, on appelle ces Valaques *Cambises*, parce qu'ils vivent campés au milieu des plaines; *Caragoutis*, *sentinelles*, à cause de la surveillance qu'ils exercent jour et nuit sur leurs troupeaux. Dans la Macé-

doine on leur donne un autre nom, afin d'éviter la confusion. L'auteur appelle ces mêmes bergers, nomades, parce que, comme les Arabes du désert, ils vivent sous la tente, portant avec eux leurs autels, leurs familles et leurs richesses. Ils diffèrent cependant sous le rapport principal, qui est l'indépendance, de l'habitant des déserts de l'Afrique, puisqu'ils sont soumis à des lois étrangères, et tributaires du grand-seigneur.

Les pâturages sont, de temps immémorial, divisés entre les différentes tribus nomades; et leurs chefs, en vertu de l'autorité patriarchale, en font annuellement la répartition par familles ou associations. Il est rare après leur décision qu'il arrive des différends pour les grandes démarcations, à moins que les Albanais mahométans ne veuillent se prévaloir de leur qualité de Turcs pour commettre des empiétemens au préjudice des chrétiens. Alors, quand on est éloigné du centre de l'autorité, on en vient parfois aux mains; mais ordinairement les contestations sont décidées par

les pachas en faveur des Valaques parce qu'ils paient mieux que les Albanais.

Les Cambises paraissent, au commencement du mois de mai, au pied des plateaux dans lesquels le Pénée prend ses sources. Ils établissent leurs camps à portée des signaux qu'on a réglés pour s'avertir par des feux, ou bien ils se logent dans des villages bâtis pour la saison, et ils emploient trois mois à monter de retraite en retraite et de gorge en gorge, jusqu'aux plus hautes régions du Pinde. Mais à peine les vents de l'équinoxe d'automne commencent à souffler, qu'ils redescendent graduellement les étages des montagnes; et vers le 15 novembre, on les retrouve parqués au pied des météores de Slagous et aux environs de Tricala, d'où ils étaient partis au printemps pour s'établir dans leurs parcours d'été.

A cette époque, ils ont vendu leur beurre, leurs fromages, les laines de leurs troupeaux et payé leur tribut. Alors ils se subdivisent par hordes, et s'établissent dans des vallées où l'on a calculé que les

différentes espèces de bestiaux pourraient subsister; car indépendamment des chèvres et des moutons, ils nourrissent des chevaux et des bêtes à cornes. Ils plantent ordinairement dans ces campemens d'hiver leurs tentes faites d'un tissu sombre de poil de chèvre, au bord des sources d'eau vive, à portée des bois, et presque toujours sous le couvert des chênes *pournaris*, qui conservent leurs feuilles et une verdure inaltérable dans toutes les saisons. Les femmes, endurcies au travail, sont chargées de pourvoir aux besoins journaliers des familles. Elles cuisent le pain dans des fours creusés sous terre, s'occupent des lessives qu'elles coulent en faisant une cuve circulaire avec des quartiers de pierres, filent les laines surges, et ramassent des herbes sèches pour la nourriture des animaux malades qui sont confiés à leurs soins. Chaque soir le Valaque et ses fils ramènent les troupeaux vers les tentes; et aidés de leurs chiens, ils se relèvent pour veiller autour de leurs parcs formés d'enceintes bâties en pierres sèches. L'inclé-

mence du ciel et les nuits obscures sont les temps où les bergers doivent être sur leurs gardes; car, c'est à la faveur des ténèbres que les loups et les voleurs menacent surtout les troupeaux. Semblables à des statues, les bergers passent en pied ces longues veillées, cachant soigneusement sous leur cape épaisse les fusils et les pistolets dont ils sont armés, et poussant de temps en temps des cris pour tenir leurs chiens en alarmes. Ils ont aussi des signaux pour communiquer d'une bergerie à l'autre l'avis de quelque danger extraordinaire, tel que l'approche des brigands arnautes, ou tout autre événement imprévu. Alors la tribu entière se saisit des postes convenus pour combattre l'ennemi commun, et répandre au loin l'avis des dangers.

Les neiges et les inondations surtout, qui sont communes dans la Thessalie, sont d'autres fléaux redoutés des pasteurs. Comme ils n'ont ni réserves, ni fourrages, si la terre reste couverte par les eaux, ils voient mourir leurs chèvres et leurs moutons, qui périssent de faim par centaines.

Tristes et désolés, ils tâchent alors de pénétrer dans l'intérieur des bois, afin d'y trouver des pâturages. Les femmes se répandent sur le penchant des coteaux pour y recueillir quelques herbes qu'elles apportent par gerbes dans les bivouacs où bêlent les troupeaux affamés. C'est surtout pendant les mois de janvier et de février qu'éclatent ces températures pluvieuses et froides, qui enlèvent parfois la génération naissante des espèces.

La migration annuelle des Valaques Dassarets, a quelque chose de particulier et de solennel qui n'est point usité chez les autres peuplades. A une époque déterminée, qui est celle de la Saint-Démétrius, les tribus réunies célèbrent une fête générale dans les bourgs d'Avdèla, de Périvoli et de San Marina, situés dans la chaîne macédonienne du Pinde. Les vieillards, après cette cérémonie, tiennent conseil et font choix de quelques familles robustes qu'on destine à passer l'hiver pour garder les demeures qu'on doit quitter. L'ordre du départ étant réglé, les prêtres l'annon-

cent par des prières et en répandant sur le peuple les bénédictions du dieu d'Israël. Après ces cérémonies qui sont suivies d'adieux touchans, la population entière s'ébranle et se met en marche par sections. Chaque halte est prévue pour le temps qu'on doit y passer, afin de consommer les pâturages; et chaque station nocturne est indiquée. On salue, par des cris prolongés, les hameaux et les demeures qu'il faut quitter; on se retourne pour apercevoir encore le toit qu'on doit revenir habiter à la saison nouvelle, en plaignant ceux qu'on abandonne à sa garde. Vieillards, adolescens, hommes, filles, les mères chargées du berceau du nouveau-né, qu'elles portent en havresac sur leurs épaules, marchent entourés d'animaux domestiques, de chevaux robustes, et de mulets chargés de bagages, tous brillans de santé et rayonnans d'espérances.

Les Valaques nomades, qui portent sur leurs fronts hâlés l'empreinte des saisons, sont généralement forts et robustes. Leurs têtes retracent les proportions ro-

maines ; et le temps qui affaiblit les types nationaux, n'a pu, malgré leurs alliances, les confondre ni avec les Grecs, ni avec les Albanais. A travers leurs mœurs rustiques, on retrouve une franchise sauvage qui n'existe pas dans le caractère des Lévantins. Leurs femmes, douées par la nature d'un brillant coloris, n'ont pour beauté qu'une longue chevelure blonde, une bouche vermeille et la fraîcheur de la santé. La bure épaisse qui les couvre, de longs bas bigarrés de diverses couleurs qui montent jusqu'au-dessus des genoux, et un tablier d'étoffe de laine rouge, font leur parure accoutumée. Les meubles des tentes, qui consistent en tapis grossiers et en couvertures de laine, ne sont ni plus recherchés, ni plus délicats que les habits à l'usage d'un peuple destiné, sans doute, à rester encore long-temps étranger au luxe de l'Orient.

Climat.

Le ciel qui fit éclore tant de merveilleux talens dans la Grèce, est encore le même

qu'aux temps de sa prospérité et de sa gloire; mais il ne brille plus que sur un peuple avili et malheureux. Les tremblemens de terre fréquens et terribles dans les provinces occidentales de l'Épire, précèdent ou suivent toujours les pluies d'une manière invariable. Après une longue sécheresse, on est averti du changement de temps d'une manière subite par une secousse souterraine précédée d'un long sifflement dans l'air, et accompagnée d'une détonation sourde. A peine ce mouvement a-t-il eu lieu, qu'on voit aussitôt des nuages blancs voltigeant par flocons, se détacher des sommets des montagnes, et s'élever dans les airs. A la seconde explosion, qui éclate quelques heures après *l'explosion-mère* (nom que les habitans donnent à ce coup de tonnerre souterrain), le ciel se couvre, et une troisième, qui ne manque pas d'avoir lieu dans le courant de la journée, est suivie de la pluie. Le ciel semble alors réconcilié avec la terre. On respire, les alarmes cessent; les personnes nerveuses, qui souffrent au point

d'éprouver des convulsions; les femmes hystériques surtout, dont les accès sont tels qu'elles poussent des cris étouffés et rauques, se sentent soulagées. Mais si les nuages ne répandent qu'une averse passagère, si la sérénité se rétablit, et que les vents cessent de souffler, alors les secousses recommencent jusqu'au moment où des tonnerres bruyans amènent un déluge d'eau qui ne cesse pas de tomber pendant plusieurs jours. Ces phénomènes deviennent désastreux, lorsque les vents du sud-ouest et de l'occident emportent les nuages au-delà des montagnes. Alors les secousses se succèdent, la terre est ébranlée; on sent une sorte d'ondulation pendant des semaines entières, et il se manifeste des épidémies, qui ne cessent qu'au retour du calme. En 1813, ce désordre des choses eut lieu au mois d'août; des bruits semblaient sortir du fond de la terre; un roulement sinistre accompagnait les commotions; on coucha pendant plusieurs nuits en plein air; on craignait à chaque instant d'être englouti.

Aux approches du printemps, la cessation des pluies s'annonce par des tremblemens de terre moins violens que ceux qui précèdent *l'hivernage.* On pourrait être prévenu, si on y faisait attention, des approches du danger par le vol des oiseaux, par les mouvemens des rats qui s'agitent et qu'on voit quelquefois sortir en bandes dans les rues. Au moment où la nature est en travail, les chiens hurlent, et les animaux s'arrêtent en poussant des gémissemens. Dans la campagne les arbres s'inclinent, et les moissons frémissent sans être agitées par les vents.

Les approches du printemps, signalé par la floraison des amandiers, se manifestent dès le mois de janvier; mais on ne sent ses premières influences qu'au commencement de mars. Des bancs d'anémones, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses sauvages, embaument les airs de leurs parfums. Les fleurs argentées des myrtes se développent, et la feuille tardive du grenadier qui formé les enclos des champs de la Thesprotie, commence à pousser.

Les agneaux suivent en bêlant leurs mères, le cabri bondit sur la verdure émaillée de fleurs; mais le pasteur prévoyant craint les vicissitudes de la saison, aussi longtemps qu'il n'aperçoit pas le retour des oiseaux de passage.

Les pluies du mois de décembre ne peuvent être comparées qu'à celles des Tropiques. Les fleuves, les rivières et les torrens débordent; l'Épire est alors véritablement noyée sous les eaux, et les communications sont interrompues; les orages se succèdent sans interruption, et la température est ordinairement très-douce. Le vent de nord-est ou Bôra, éclate avec fureur à des époques indéterminées; les oiseaux se cachent, les plantes se fanent; la surface des lacs et celle même de la mer paraît comprimée, et la nature entière est en souffrance. Si la durée de ce météore furieux est seulement de trois jours, il est remplacé par un vent doux du Nord, qui rétablit le calme dans les airs; mais s'il persévère au-delà de ce terme, il ne peut être dompté que par le siroc chargé de

pluie, qui devient dominant pendant plusieurs semaines.

Animaux.

Les chèvres, espèce amie des rochers et des pâturages agrestes, sont de la plus grande beauté. Suspendues aux flancs buissonneux des montagnes, elles broutent le cytise, le caprier et les arbustes odorans; et chaque matin, chaque soir, leur mamelle traînante fournit aux bergers une quantité considérable de lait. Les brebis, non moins nombreuses, leur donnent de riches toisons; et toutes ensemble, les produits dont ils extraient le beurre et le fromage, qui constituent la richesse des Valaques.

Les chiens molosses, compagnons des Ménalques et des Mœlibées, sont les gardiens fidèles des troupeaux qui parquent en plein air dans toutes les saisons. Leur vigilance et leur férocité sont redoutables aux loups et aux voleurs; on les reconnaît à la grandeur de leur taille, à leur museau

pointu, et à la longueur du poil blanc qui les abrite contre le froid et les pluies.

Les forêts sont remplies de cerfs, de daims, de chevreuils, de chamois et de *bouquetins* des Alpes. Comme ils sont moins chassés que dans l'Europe civilisée, ils multiplieraient à l'infini si les loups ne leur faisaient une guerre continuelle.

Les sangliers vivent au milieu des bois qui possèdent des lacs, des rivières, des sources, des marais et des fondrières verdoyantes. Les ours solitaires et méfians, retranchés dans les escarpemens du Pinde, ne quittent leurs forts que quand les provisions, qu'ils font ordinairement en été, leur manquent. Alors ils descendent furtivement vers les villages, pour dérober des ruches d'abeilles, des fruits; et jamais sanguinaires sans nécessité, ils ne tuent que pour se défendre, et ne dévorent que lorsqu'ils sont réduits aux abois par la faim. Des choux, quelques raiforts, des poireaux, des noix, des châtaignes, des racines, sont leur nourriture de prédilection; ils sont généralement de couleur rousse, petits,

timides et peu nombreux dans les Halias-monts, où ils vivent, disent les paysans, *comme des ermites.*

Les loups, animaux lâches et carnassiers, errent isolés et par bandes, dans toutes les saisons. Le gibier qui abonde, fait qu'ils attaquent rarement les troupeaux, et presque jamais les hommes.

Les renards pullulent également; mais comme leurs fourrures sont estimées, on leur fait la chasse. Les jacals, hideux et voraces, hurlent par myriades aux environs du golfe ambracique, dans les endroits couverts de ruines et de tombeaux. Comme ils causent peu de dommages, que leur peau est mésestimée, et qu'ils ne sortent presque jamais que de nuit, il est peu de gens qui, dans la crainte des *revenans*, dont on les croit les compagnons, voulussent se risquer à les attendre à l'affût.

Les cavernes et les creux des rochers sont remplis de chauve-souris, que le peuple craint et révère comme des êtres magiques et malfaisans.

Costume des habitans de Chatista, dans la Macédoine.

Chatista, bâtie dans la moyenne région du mont Bermius, renferme sept cents maisons et quelques centaines de cabanes aux extrémités. Cette ville est le séjour de la paix; son école, une source pure de morale; et cette excellente peuplade, un exemple d'union qu'on peut proposer aux autres habitans de l'Orient.

Le vêtement des hommes est la cape pour les pauvres; et l'habit à la longue, avec un énorme calpac, est la livrée des riches. Quant aux femmes, on ne saurait dire où elles ont pris des modèles pour se défigurer sous le travestissement qu'elles portent. Si l'étranger est frappé de l'extravagance des dolimans à queue d'hirondelle, des cheveux épars et du petit bonnet de galérien avec lesquels les femmes de Péra se croient les plus avenantes du monde; pour se faire une idée de l'extravagance des modes, il faut voir les Macédoniennes

de Chatista couvertes d'une housse de velours galonnée et brodée avec de petits morceaux d'étoffe représentant divers objets. Parfois un pont chinois forme le dos entier d'une de ces robes, ou bien ce sont des cyprès, des kiosques, et toujours quelques objets d'une grande dimension, de manière qu'un arbre et quelques maisons habillent convenablement une dame; et nos paravents seraient pour elles une bonne fortune. Comme les juives, elles cachent leurs cheveux avec un bandeau de mousseline auquel est attaché un bonnet rouge en forme de reseille, garni de sequins et de colifichets, qui tombent au-dessous des reins. Dans cet équipage bizarre, elles se trouvent très-élégantes, puisqu'elles disputent entre elles à qui aura le plus long bonnet, et à quelques-unes il descend jusqu'aux talons. Comme dans tout l'Orient, une femme grecque ne se croirait pas parée sans le rouge et le blanc dont elles se récrépissent le cou et la figure, en y mêlant un cirage qui fait qu'on peut se mirer dans l'éclat de leurs charmes. On sème à travers

tant d'appas, en guise de mouches, des étoiles faites de follicules d'or; et il n'est pas de grande dame qui n'ait parmi ses ustensiles de toilette, à côté des pots de céruse et de carmin, un livret d'or pour s'enluminer la figure.

On vante dans toute la Macédoine les pâtisseries de Chatista, dont on fait des envois jusques dans l'Epire. Ses vins sont également renommés.

Les Schypetars ou Albanais.

Avant de s'éloigner de l'Epire et de la Macédoine, il faut faire connaître les Albanais qui habitent ces provinces, et dont on retrouve des tribus nombreuses dans le Péloponnèse, à Athènes, et dans quelques îles de la mer Egée.

Le nom de Schypetars est la dénomination générique des Albanais, dont la force inaperçue et toujours croissante, tend à couvrir la Grèce d'une nouvelle race d'habitans.

Les Schypetars, appelés Albanais par les Européens, Avanités par les Grecs, Ar-

naoutes par les Turcs et les Arabes des régences barbaresques de l'Afrique, ne se connaissent pas entre eux sous ces dénominations. Schypetars d'origine, ils forment quatre familles issues d'une même origine; savoir, les Guègnes et les Mirdites, les Toxides, les Japys et les Chamides.

Les Guègnes sont regardés comme les plus sauvages de l'Albanie. Enfans belliqueux du Caucase, une structure athlétique, des yeux noirs, un nez régulier, des dents fortes et courtes, une barbe épaisse, un luxe de vigueur et de santé, annoncent qu'ils sont de la race primitive des hommes dont l'Asie fut le berceau. Brunis par le soleil et par le poids du jour, à cause de leur vie pastorale ou guerrière, qui les oblige de vivre en plein air, ils ont le teint basané des Grecs, dont ils diffèrent par la force musculaire, par la fermeté des chairs et le développement de la charpente osseuse, qui leur donne le type des Circassiens, dans une taille moyenne de cinq pieds et demi, stature commune de cette nation féroce et robuste. Les vêtemens

rouges dont ils se drapent, les armes dont ils sont chargés, l'épaisseur de leurs moustaches, la villocité de leur poitrine, rehaussent l'éclat de leur cavalerie ou de leurs hordes, aux jours meurtriers des combats.

Les Mirdites et les tribus des chrétiens latins répandus dans les vallées et au milieu des montagnes des deux Drins, avec des formes moins prononcées, quoique robustes, mais plus nobles, plus dégagées, ont quelque chose de sévère et de mélancolique dans les traits. Soumis sans être esclaves, ils portent sur leur front les traces de la gloire des soldats de Scanderbeg ; et sujets, aussi fidèles que guerriers intrépides, ils ne souffrent ni le mépris, ni les empiétemens, ni les insultes de la tyrannie. Le vêtement des chevaliers français, du temps des croisades, est le costume de ces Mardes illyriens, que la foi de Jésus-Christ console et soutient dans l'état précaire où ils sont réduits. Une saie blanche à la Tancrède, qui tombe jusqu'aux genoux, serrée autour des reins

— —

avec une ceinture, est leur vêtement; et un camail attaché sur leurs épaules, dont ils agraffent le collet en forme de capuchon, sert, en hiver et dans les mauvais temps, à couvrir leur tête, qui n'est abritée que par une étroite calotte en feutre, tandis que leur front bronzé et luisant réfléchit les rayons du soleil comme un talc sombre. Un cothurne de bure et des soques enlacées autour du pied et des malléoles, complètent ce costume simple et commode d'un peuple tout entier adonné au métier des armes, et dont les besoins ne se sont pas encore étendus jusqu'à l'usage des chemises.

Les Toxidès se présentent sous un aspect moins sauvage que les peuples de la Guégaria. Plus immédiatement soumis à l'autorité, moins libres, mais riches, l'aisance dont ils jouissent a modifié avantageusement les dons naturels du sang géorgien qui coule dans leurs veines. Grands et agiles, leur taille est svelte, leur démarche facile; et leurs traits, assez réguliers, sont animés par un regard fin et même douce-

reux. Des yeux bleus, un front moins petit, une chevelure fauve, un nez romain sans courbure, un cou délié, un tempérament sanguin, constituent le fond de leur caractère physique parmi les Albanais, dont ils sont la plus belle peuplade. Dans leur habillement, on retrouve l'ancien costume héroïque : chaussure, cothurne, chlamyde, toge, ceinture, cotte tombant aux genoux; et s'ils couvraient leur tête d'un casque, si des panaches se mêlaient aux ondes de leurs belles chevelures, on les prendrait pour les soldats d'Achille et de Pyrrhus.

Les Japys, habitans des montagnes sourcilleuses de l'Acrocéranne et des rivages dangereux de cette partie de l'Adriatique, ont le caractère de la férocité empreint dans tous les traits. Rebut des Albanais, race impie des Sisyphes et des brigands qui ne vivent que pour désoler la terre, ils forment une caste séparée. Petits, maigres, rabougris, hideux, malpropres, on peut dire d'eux qu'ils ne se sont lavés que trois fois dans la vie; à leur naissance, la veille

de leur mariage et à la mort. Leur taille commune est d'environ cinq pieds. Vieux dès l'enfance, ils ont le teint de leurs rochers haves et calcinés par le temps. Leurs mouvemens sont convulsifs, leur regard est sinistre, et du fond d'une poitrine débile, ils n'exhalent que des sons grêles et glapissans. Uniquement adonnés au vol, ils marchent dans les ténèbres; et leur œil distingue, malgré l'obscurité, la proie qu'ils désirent, qualité qui les fait rechercher plus que leur bravoure dans les guerres de parti, où ils causent, par leur dextérité, des dommages considérables à l'ennemi. Les vêtemens des Japys sont semblables pour la coupe à ceux des Toxides, mais de couleurs sombres; et leur saleté, regardée comme une marque de bravoure, fait qu'ils pourrissent sur leur corps le linge grossier de leurs chemises et la bure dont ils s'habillent. Un fech ou calotte rouge, auquel pendent quelques tresses de soie qui tombent sur le cou, est leur coiffure distinctive. Après cette peuplade figurent les Chimâriotes, moins barbares;

les Argyro-Castrites, dont les habits égalent en blancheur la neige des montagnes de la Chaonie.

La beauté reprend son empire sous un ciel plus clément. Au bord de la mer ionienne, au milieu des sites enchanteurs de la Thesprotie, dans les bocages toujours verts que la Théjamis embrasse dans son cours sinueux, vivent les Chamides, jadis fortunés au sein de leur anarchie; on les reconnaissait à leurs cheveux blonds ou châtains, à la vivacité de leurs traits, à la douce mélancolie de leurs yeux, à la délicatesse de leur peau, et on les citait comme les plus polis et les plus généreux des Schypetars. Adonnés au commerce, braves dans les orages politiques qui les divisaient, ils s'avançaient vers la civilisation. Leurs demeures élégantes et propres, leurs villages disséminés sur des plateaux romantiques, offraient, au milieu d'un peuple armé, l'image de la vie patriarchale. Libres, sans lois, exempts de tribus, ne reconnaissant de maître que Dieu, auquel ils offraient leurs prières dans l'église et

dans la mosquée, les fruits de leurs champs surpassaient leurs besoins. Tant de bonheur ne pouvait durer sur la terre; et le voyageur qui reverra ceux des Chamides échappés au glaive du satrape de Janina, et aux ravages de la peste, reconnaîtra difficilement ces beaux hommes diaprés de broderies en or, couverts d'un costume éclatant, et chargés d'armes précieuses, qui semblaient être une colonie des soldats de Pyrrhus, riches du butin de Troie, nouvellement débarqués dans l'Epire.

Les femmes, moitié la meilleure du genre humain, esclaves chez les peuples barbares, considérées comme des êtres destinés à la reproduction par les Orientaux, se nuancent parmi les Schypetars, suivant le caractère des hordes auxquelles elles appartiennent. Armigères chez les Albanais des bords du Drin, un regard fier, une démarche altière disent qu'elles sont les compagnes et les mères de ces hommes endurcis à la fatigue, accoutumés aux dangers, et qui bravent d'autant plus volontiers la mort, que les plaisirs de la vie

leur sont inconnus. Dans leurs voyages, la ceinture chargée de pistolets, escortées par des dogues soumis à leurs voix, on les prendrait pour Diane ou ses compagnes; ainsi, jusques dans un sexe destiné aux plus douces occupations de la famille, a passé le goût d'un peuple qui semble ne pouvoir vivre sans armes. On les voit dans les combats, quand le foyer paternel est menacé, nouvelles amazones, prendre place dans les rangs des guerriers, et les exciter au carnage. Chrétiennes ou mahométanes, aucunes ne portent le voile inventé par la jalousie orientale; belles de pudeur et de chasteté, c'est en donnant une nombreuse famille à leurs époux qu'elles s'attachent à jamais leur cœur et leur affection.

Le Musaché et les vallées du Tomoros possèdent des trésors de beauté. De grands yeux bleus animés d'un feu céleste, des cheveux blonds ou châtains bouclés comme ceux des grâces, un nez délicat, une bouche suave, la gentillesse de nos aimables Françaises, sont les dons des femmes de la Toskaria.

Les femmes de l'Acrocéranne, esclaves des Japyges barbares, condamnées au travail, abruties, dégradées, flétries par l'intempérie des saisons et par la dureté de leur condition; hâlées par la réverbération d'un soleil brûlant qui embrase les rochers où elles sont errantes, n'ont ni traits, ni grâces. Leur physionomie devient presque hideuse chez les Arbéris, ou Avares, qui touchent au golfe de la Vallone. Une peau noire et huileuse, des cheveux rudes et lisses, en font des objets presque dégoûtans. Compagnes des Dardaniens, elles vivent avec eux dans une communauté de misère, ne connaissant que des délassemens rustiques, et pour plaisirs la natation, dans laquelle elles peuvent défier les plus intrépides plongeurs.

La beauté n'est donc spécialement départie qu'aux femmes albanaises du Tomoros et de la Thesprotie. Mais combien cet éclat fugitif leur est chèrement revendiqué! Pareilles aux roses de leurs solitudes, leur durée est éphémère. Mariées à douze ans, mères avant l'âge, les rides de la vieillesse

sont empreintes sur le front d'une femme de vingt-cinq ans. Cinq lustres ont été pour elle le cours entier de son empire.... elle ne peut plus espérer de plaire. Elle se résigne au chagrin d'être délaissée! elle néglige le soin de sa parure; et si la mort lui enlève ses enfans, elle se consume rapidement et ne tarde pas à les suivre au tombeau.

Le vol et les larcins sont traités avec une facile indulgence par un peuple chez qui *le brigandage est considéré comme une partie de l'industrie nationale.* Les Albanais de Dibres, accoutumés à infester les routes de la Bosnie et de la Romélie, sont estimés parmi leurs compatriotes, en raison du butin qu'ils rapportent dans leurs foyers. Mais si les délits sont excusés parmi les hommes, toute la sévérité est réservée contre les femmes. Créatures innocentes et asservies, pour la moindre faute, sur un simple soupçon, sans enquête, sans même être entendues, un époux, et, dans son absence, des frères ou des beaux-frères, peuvent disposer de leur

vie. Êtres infortunés, jamais une douce parole ne sèche leurs larmes; elles sont dès l'enfance maltraitées par leurs frères, et toute leur vie esclaves avilies.

L'amour, comme on peut l'imaginer, ne préside donc jamais à l'hymen des Albanais, qui n'est réglé que par les vues particulières des parens. Les jeunes filles, séparées de la société, soumises à la plus rigoureuse surveillance, ne doivent et ne peuvent avoir aucune espèce d'instruction, même dans les familles aisées. On fiance au berceau les enfans des deux sexes, sans leur permettre de se voir et de se connaître dans les jours de leur innocence, ni lorsqu'ils croissent en âge. Il arrive même fréquemment que les fiancés ignorent qu'ils sont promis, une pareille disposition étant l'affaire et le secret de leurs parens, qui les en instruisent lorsque bon leur semble. Quand ce temps est arrivé, et c'est ordinairement à l'époque de douze ans pour les filles, et de quinze pour les garçons, le père du futur députe un de ses parens vers celui de la fiancée, afin de re-

quérir la conclusion du mariage. Si la demande est acceptée, le proxénète remet alors au père de la fille un anneau comme gage d'alliance, et il stipule la dot que l'époux donnera à celle qu'il obtient. Les personnes riches traitent cette dot en denrées, ou en bestiaux; et les gens du peuple en argent comptant. Cent chèvres, autant de moutons, deux mulets, quelques paires d'ânes, qu'on donne dans ce cas, sont regardés comme une magnificence, et les chanteuses de profession ne manquent pas de la célébrer dans l'épithalame; la cérémonie du mariage ayant eu lieu, la femme est conduite à la maison de son époux, qui la voit pour la première fois. Elle se prosterne à son aspect pour lui baiser la main, et elle dépose à ses pieds un sac et une corde, pour exprimer qu'elle est destinée à porter les fardeaux, et à conserver les provisions du ménage. Le jour qui la livre ainsi à un maître absolu, le jour du mariage, est cependant sa fête, et l'unique fête de sa carrière mortelle. Couronnée de fleurs éphémères, parée de

ses habits nuptiaux, elle préside au banquet des femmes; et la poésie des sauvages, non moins mensongère que celle des courtisans, célèbre des charmes qu'elle n'a pas, et lui promet un bonheur qu'elle ne connaîtra jamais! Mais à peine cette journée de triomphe est-elle finie, que les peines commencent pour ne finir qu'avec sa vie. Cependant il est d'usage que la nouvelle épouse, pendant les premiers mois de son mariage, conserve encore quelques prérogatives. Après l'avoir initiée aux détails du ménage, lorsqu'on lui a fait connaître le puits ou la fontaine où elle doit puiser l'eau, la forêt où elle ira à l'avenir couper le bois qu'elle doit apporter sur ses épaules, elle a le droit, pendant le cours d'une lune, de traverser le village, la quenouille au côté, montée sur un âne, le front ceint d'un voile écarlate, pour vaquer à ses travaux. Mais passé ce temps les prérogatives cessent; et après avoir déposé le bandeau nuptial, elle n'est plus admise à la table de son époux, qu'aux fêtes solennelles de l'année, et n'a, pour se

nourrir avec la famille, que les débris de son repas. Dans les voyages, le dos chargé du berceau qui renferme le nouveau-né, elle suit à pied son mari, dont elle porte aussi le fusil sur l'épaule, tandis que celui-ci, accroupi sur son mulet, fume et rumine tranquillement. Le maître impérieux ne daigne pas abaisser un regard sur sa compagne haletante, baignée de sueur; et cette femme, qui croit sa condition juste, s'irriterait d'être l'objet de la compassion de l'étranger qui plaindrait son malheur. Il en est de même, quand on s'interpose pour les empêcher d'être battues; et elles crient à l'indifférence, lorsqu'un mari les néglige au point de ne pas les corriger, en leur administrant des châtimens corporels.

Cependant ces femmes opprimées conservent encore dans leur condition quelques sentimens tendres. Elles entourent le berceau des plus douces sollicitudes de la maternité; c'est au roucoulement de leur voix amoureuse que s'endort le nourrisson; et c'est par des baisers qu'il est caressé à son réveil. Elles épient les sons de sa bou-

che enfantine; elles saisissent son premier regard, et elles tremblent au premier pas qu'il forme sur l'aire où il reçut la vie. Elles aiment aussi leurs maris; la crainte qu'ils leur inspirent ne peut éteindre chez elles l'amour qu'on doit au chef de la maison. Comme l'Albanais est voyageur, par instinct et par nécessité, on ne le laisse pas partir pour ses longues excursions, sans coudre dans ses vêtemens, ou sans lui faire porter quelques objets à l'usage de l'épouse, comme souvenir et comme préservatif, dans l'idée que *la femme est toujours le bon génie de l'homme.*

Combien sont cruelles ces séparations, qui privent une famille de son appui naturel! Si l'Albanais passe à l'étranger, quand il est éloigné, on consulte les devins, on interroge les sorts, pour savoir ce qu'il fait et où il se trouve. Durant les longues veillées de l'hiver, si la lampe pétille, si des champignons ignés se forment autour de la mèche, on en tire des présages favorables. Mais on s'alarme des aboiémens prolongés des chiens pendant

la nuit : leur maître souffre, ils répondent à ses gémissemens : *vougaï*, disent les femmes; elles se frappent la poitrine, et elles improvisent des chants lugubres entrecoupés de sanglots.

Le mobile Albanais éprouve de son côté le veuvage du cœur, dans ses campagnes d'outre-mer. Des sables brûlans de Memphis, il porte un regard inquiet vers ses montagnes. Il se rappelle les glaciers du Pinde et du Tomoros; et il ne supporte sa condition, que soutenu par l'espérance de revoir les bosquets, les fraîches vallées où il passa son enfance; et il n'oublie jamais sa patrie, quelque amour que son âme avide ait pour les richesses Tout devient pour lui, dans l'absence, présage heureux ou malheureux; et il ne respire, et ne vit qu'entouré des souvenirs et des illusions de son pays. C'est alors qu'il baise avec émotion une lettre venant de sa chère patrie; avec quel secrèt plaisir il contemple de temps en temps le sequin qu'il a détaché du bonnet de sa fille, pour le porter comme talisman ! (Les

enfans des deux sexes portent une calotte garnie de sequins et de pièces de monnaie; et souvent la dot d'une paysanne est attachée à cette espèce de coiffure.)

Le schypetar chargé d'amulettes, profite de l'obscurité d'une longue nuit d'hiver pour exercer son industrie. Il a entendu le bêlement des troupeaux parqués en plein air; il rôde autour des bergeries; il attend que le feu des bivouacs s'assoupisse; c'est le moment où les pasteurs fatigués ont cessé de veiller. Les astres ont marqué le milieu de la nuit; il se glisse en rampant jusqu'aux avant-postes où les chiens terribles sont embusqués; il les charme en leur jetant un appât imprégné d'opium, avec lequel il les endort; et quand toute surveillance a cessé, il fond sur sa proie, comme un loup avide de carnage. Maître de son butin, le Japys charge sur ses épaules un agneau dont il brise la trachée-artère avec ses dents, pour l'empêcher de bêler et de donner l'éveil; il fuit, il regagne sa demeure, souvent éloignée de plusieurs lieues, car il commet

toujours ses vols au loin; et bientôt il oublie, dans un festin où la bête est mangée, les fatigues de la nuit orageuse qu'il a bravée. Ces sortes d'entreprises se renouvellent surtout aux approches des grandes fêtes, pendant lesquelles les plus pauvres montagnards passent le temps en festins. C'est aussi de cette manière que les voleurs pourvoient à leurs approvisionnemens; et il est même des cérémonies, comme celle de couper les premiers cheveux d'un adulte, dans lesquelles il est de précepte que les conviés soient régalés aux dépens d'autrui. Il faut qu'un chevreau, ou bien un mouton dérobé, figurent sur la table, dans cette cérémonie, pour apprendre à celui qui reçoit les pistolets, symbole de la robe virile chez un peuple armé, que sa carrière est le brigandage; son métier, celui de la guerre; et qu'il est honorable de vivre de butin et de proie.

Dès qu'un Albanais a rendu le dernier soupir, les parens et les amis, rassemblés dans la maison, poussent d'affreux hur-

lemens, en se frappant les cuisses, tandis que les femmes s'arrachent les cheveux et se roulent par terre, en faisant retentir les airs de cris perçans. Après ce premier mouvement, qui tient du délire, on lave le cadavre, que l'on pare de ses plus riches habits et de ses armes, pour le déposer sur une natte; et il reste confié à la garde des femmes, tandis que les hommes se retirent à l'écart pour pleurer. Celles-ci, comme anéanties par la vue de celui dont elles vont bientôt se séparer, après être restées plongées dans la douleur, sont ranimées par l'épouse, qui entonne l'éloge funèbre du mort. Sa naissance, sa condition, son âge, sa beauté, ses qualités, ses actions, sont le texte du récitatif mesuré qu'elle psalmodie, et dont chaque période est soutenue par les chœurs des pleureuses, qui donnent le mode, la cadence et la mesure. La force des idées, l'exactitude de la rime, le ton éminemment tragique, semblent animer l'inspirée et électriser ses compagnes, qui s'ensanglantent la figure

avec leurs ongles, et se frappent la poitrine avec violence.

A cette femme épuisée de douleur, qui succombe de fatigue, succède la fille bien-aimée, ou la plus proche parente du mort, qui prend pour texte de son élucubration une des qualités du défunt, dont elle forme une élégie rimée. Enfin, toutes se remplacent successivement; et ces hymnes mêlés d'épilations lamentables, durent jusqu'au moment des funérailles, qu'on célèbre suivant les rites religieux du culte auquel le scythe des montagnes appartenait.

Tricala, capitale de la Thessalie.

Nulle ville ne pouvait être mieux choisie pour être le chef-lieu de la Thessalie, et la métropole du gouvernement général de la Basse-Albanie, parce qu'elle se trouve placée à vingt-cinq lieues de Janina, à treize lieues de Larisse, et à douze heures en droite ligne de Pharsale.

Aux approches de Tricala, la perspec-

tive de ses côteaux boisés, et celle d'un fleuve majestueux qui traverse une plaine bien cultivée, enchantent le voyageur. La vue se porte, de la citadelle bouleversée et reconstruite par tous les conquérans qui ont désolé la Thessalie, sur les groupes d'arbres qui environnent dix églises, sept mosquées, et une synagogue bâtie au fond du quartier juif. Mais, dès qu'on entre dans la ville, l'aspect change; et son bazar, couvert de tuiles, qui donnent une fraîcheur salutaire sous un ciel brûlant, est la seule particularité qui la différencie des autres places de Turquie, dont la ressemblance est partout la même pour la malpropreté et le désordre des constructions.

L'Olympe.

L'Olympe n'égale point les Alpes en hauteur. Il ne s'annonce pas, dans la gorge qui baigne le Titarèse, par les pentes brusques et les cascades retentissantes qui caractérisent les Alpes. L'Olympe au contraire, environné des plus douces cou-

leurs, élève majestueusement ses croupes arrondies au milieu d'un effet suave de lumière, en laissant apercevoir à travers ses coupoles, au lieu des glaciers éternels du Mont-Blanc, des traces de verdure qui appellent les pasteurs dans des retraites délicieuses que l'été embellit de plantes et de fleurs alpines. L'Ossa, qui pyramide à l'orient, annonce aussi, par sa végétation, les Alpes; mais ces Alpes orientales sont celles de la Grèce, sur laquelle la main libérale de l'Éternel a répandu ses plus douces harmonies pour toucher les sens, pour les émouvoir, pour les ravir, pour inspirer le génie, et non pour l'attrister par des images terribles. Toutes les scènes des pays de montagnes sont rassemblées dans ce cadre, mais avec des tons gracieux et des épisodes poétiques, qui furent recueillis par Homère, Hésiode, Pindare et les fils de Mémoire, dont les écrits attesteront à jamais ces tableaux d'une nature incomparable en beautés.

La vallée de Tempé.

Au nom de cette vallée, les souvenirs rians de la mythologie se présentent en foule; et sa fraîcheur, ses sites pittoresques, étaient si renommés, que les poëtes en appliquaient la comparaison à toutes les vallées délicieuses.

Le chemin qui conduit de Larisse à Tempé, traverse une campagne couverte de champs de coton, de vignobles, de plantations de tabac et de maïs.

Mœurs des Thessaliens.

Les Thessaliens sont braves et timides, audacieux et efféminés, actifs et apathiques; ils forment deux peuples différens, suivant les localités. Ils ont conservé les qualités que les anciens historiens leur attribuaient, et les vices reprochés à leur indolence.

L'habitant des bords du golfe Pélasgique est encore ce marin intrépide qui brave les flots et les tempêtes, pour saisir sa proie au milieu des dangers; et s'il s'a-

donne uniquement à la piraterie, c'est qu'une plus noble carrière est fermée à son courage. S'il avait une patrie et des lois, le Pélage de Volo et de Trikéri serait entreprenant, et s'élèverait aux plus brillantes entreprises; c'est le malheur seul de sa condition qui l'égare, en le poussant dans la carrière du vagabondage maritime.

Le Magnète, moins audacieux, mais brave, en oubliant la liberté, s'est consacré à d'utiles occupations. Si quelques-uns de ses enfans se joignent parfois aux bandes de brigands de l'Othryx et du Pinde, c'est plutôt par erreur que par instinct naturel. Les habitans d'Ambélakia, d'Agia et des autres bourgades, leur montrent l'exemple du travail et de la soumission, qui sont les sources de la véritable prospérité. Ils n'étaient pas nés pour les aventures; leurs pères, libres des occupations auxquelles ils s'adonnent, aiment le plaisir, la parure, l'élégance des maisons, et les procès. Cependant la mollesse et le penchant au luxe établissent le chaînon moral qui les unit aux habitans de la plaine.

Ils sont encore Magnésiens, par quelques traits de caractère. Ils aiment les armes, mais pour escorter des processions, pour brûler de la poudre à l'occasion des fêtes patronales, et pour former de bruyantes confréries de pélerins de Saint-Michel.

On trouve chez ce peuple un usage qui tient vraisemblablement à quelque coutume ancienne dont le souvenir ne s'est pas perpétué dans l'histoire. On sait que dans toute l'étendue de la Turquie, il n'existe pas d'état civil. En conséquence, avec le seul billet d'un cadi, on se marie, et l'on donne la sépulture aux morts, sans que jamais on ait pensé à constater les naissances. Chez les Magnésiens, par une exception particulière, on enrégistre les enfans mâles, en inscrivant le jour de leur naissance et leur nom de baptême sur une feuille de laurier. Ainsi une feuille de l'arbuste révéré des antiques Thessaliens, feuille aussi fragile que l'existence de l'homme à son berceau, confiée à la mère, qui en reste la dépositaire, jusqu'au temps où le fils, objet de sa sollicitude, con-

tracté un mariage, forme les seuls fastes d'un peuple qui ne compte plus ses jours que par ceux de son esclavage.

Les Cravariotes.

Les Cravariotes, dont le nom seul est une injure, habitent les mêmes montagnes que les Étoliens, dont cependant ils diffèrent tellement qu'on peut les regarder comme une autre espèce d'hommes. Pauvres par la nature de leur pays, ils auraient dû être braves; mais ce n'est ni comme les montagnards d'Agrapha qu'ils ont voulu améliorer leur sort, ni comme les industrieux Valaques du Polyanos qu'ils ont cherché à suppléer à la stérilité de leurs rochers. Les Cravariotes sont dressés dès l'enfance à l'état de mendians, qui est pour eux une source inépuisable de richesses. Heureuses, parmi eux, les familles qui ont des enfans contrefaits ou estropiés, elles regardent comme une faveur de la Providence, ce qui coûte parmi nous tant de larmes aux parens que le ciel afflige dans leur postérité. Un aveugle est un don

de Dieu; un manchot, un boiteux, un rachitique, sont regardés comme de véritables trésors, mais toutes les familles n'ayant pas de pareils avantages, quoique souvent elles aient soin de mutiler leurs enfans ou de leur disloquer les membres, on sait à défaut de vices de conformation ou d'infirmités, s'en procurer de factices qui sont temporaires. Ils connaissent la manière de se donner la goutte sereine avec une préparation d'euphorbe; d'autres s'exercent et réussissent à paraître estropiés, tous savent le moyen de se couvrir de plaies livides; et la science de la besace, chez cette peuplade infâme, est portée au plus haut dégré de scélératesse. Ainsi contrefaits, hideux, dégoûtans, et préparés à l'opprobre, les Cravariotes descendent chaque année, par bandes, de leurs montagnes, et prennent toutes les directions où le vagabondage les guide, pour aller ravir l'aumône que la charité destine à la véritable indigence. Constantinople, la Romélie, les îles de l'Archipel, le Péloponnèse et l'Épire voient arriver ces

essaims de mendians importuns, aussi périodiquement, que les sauterelles et les insectes qui dévastent les campagnes. Couverts de haillons, on les trouve à la porte des grandes villes, dans les ports, et près des caravanserais.

Les Turcs qui savent tirer parti de tout, prélèvent des bénéfices particuliers sur les bandes immondes des Cravariotes; mais en dépit des droits établis sur leur honteuse industrie, il est rare, après quelques années de caravane, que les Cravariotes et surtout *les chefs de gueux*, n'économisent pas de quoi passer une vie tranquille et souvent aisée. Il en est même qui, par suite de l'héritage des besaces de leurs camarades morts en voyage, se trouvent assez riches pour qu'on puisse rencontrer à Platanos, à Amourani et autres lieux, des capitalistes qui ont jusqu'à deux cent mille piastres. Il n'est pas rare non plus de voir dans les maisons des *gueux parvenus* un luxe ridicule; d'entendre les titres d'Archontes, donnés à ceux qui furent longtemps qualifiés de vauriens et de faquins,

et d'être révolté du ton d'arrogance que prennent les descendans d'Irus, vis-à-vis de ceux que la misère ou l'abjection condamne à les servir.

Les Cravariotes sédentaires ou retirés, comme on dit, du service, et les femmes en particulier, défrichent et cultivent la terre, ou gardent les troupeaux. Quelques-uns font des ustensiles en bois; d'autres s'appliquent à extraire le goudron des arbres résineux; et à l'époque de la cueillette, tous s'occupent de la récolte des châtaignes, qui forment la base principale de la nourriture de la population.

Ne serait-il pas permis de croire que cette peuplade de mendians est l'écume et la postérité de quelque colonie de Bohémiens ou Ghisthi, convertis au christianisme à une époque qu'on ne peut pas déterminer. Le réseau brunâtre qui fait le fond de leur carnation, leurs cheveux gros et crépus, leur peu d'embonpoint, la vivacité de leurs yeux, leur propension naturelle à la vie errante, l'indifférence au mépris, leurs goûts abjects, leur amour du

luxe, quand ils sont enrichis, paraissent des traits caractéristiques suffisans pour pouvoir hasarder cette conjecture. On leur reproche aussi la bassesse et la poltronnerie, et sous ce rapport, comme sous celui de leurs mœurs ignobles, les Cravariotes forment une caste qui n'appartient pas à la Grèce.

Ali-Tébélen Véli-Zadé.

On lira probablement avec intérêt quelques détails sur le gouvernement particulier auquel la Grèce continentale est soumise, et l'on ne sera pas fâché de connaître un homme qui a associé son nom à toutes les calamités dont ce beau pays est le théâtre.

Ali-Tébélen Véli-Zadé se prétend issu d'une famille ancienne de l'Asie mineure, et d'après les recherches qu'a faites l'auteur, il paraît être indigène plutôt qu'asiatique, et descendre des schypetars chrétiens, qui ont embrassé le mahométisme depuis l'époque de la conquête. Au surplus, sa généalogie serait fort indifférente, sans la cé-

lébrité à laquelle il est arrivé par ses forfaits.

Véli, père du satrape actuel de Janina, était bey et comme perdu dans la foule des tenanciers de la couronne; sa famille, de la petite ville de Tébélen, possédait alors un revenu annuel de six mille piastres, somme qui représentait à cette époque dix-huit mille francs de notre monnaie. C'était un grand revenu dans ce temps-là pour des particuliers, mais insuffisant pour des beys qui avaient des hommes d'armes à leur service; aussi la famille fut bientôt divisée par l'intérêt, Bientôt Véli-Bey fut maître de la fortune entière de sa famille; riche des dépouilles amassées dans ses courses, il devint le premier aga de Tébélen.

Tant que Véli-Bey exista, son épouse Khamco ne parut qu'une femme ordinaire. Mais dès qu'il eut fermé les yeux, renonçant tout-à-coup aux habitudes de son sexe, elle quitta les fuseaux, abandonna le voile; et, nouvelle amazone, elle prit les armes, sous prétexte de soutenir les droits

de ses enfans, mais elle éprouva des revers et fut faite prisonnière.

Khamco, rendue à la liberté, ne s'immisça plus dans les guerres civiles de l'Empire. Occupée du soin de rétablir sa fortune, sans réformer les déréglemens de sa vie, elle élevait le jeune Ali comme devant être son vengeur; et elle l'entretenait de ces maximes funestes qui ont fait le destin de sa vie : *Mon fils*, lui disait-elle sans cesse, *celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts; et si vous l'emportez sur eux, il vous appartiendra.* Par ces conseils pernicieux, elle formait son fils au brigandage.

« Je dois tout à ma mère, disait un » jour Ali à l'auteur, car mon père, en » mourant, ne m'avait laissé qu'une tanière » et quelques champs. Mon imagination en» flammée par les conseils de celle qui m'a » donné deux fois la vie, puisqu'elle m'a » fait *homme et visir*, me révéla le secret » de ma destinée. Dès-lors je ne vis plus

» dans Tébélen que l'aire natale de laquelle
» je devais m'élancer, pour fondre sur la
» proie que je dévorais en idée. Je ne rê-
» vais que puissance, trésors, palais; enfin
» ce que le temps a réalisé et me promet
» encore. »

Ali, aidé de quelques vagabonds, commença ses premières armes à quatorze ans, en volant des chèvres, et en augmentant sa fortune de ce qu'il enlevait à ses voisins. Comme il eut des succès dans ses expéditions partielles, il se trouva, avec l'argent qu'il avait amassé et les économies de sa mère, dans le cas de solder un parti assez considérable, pour former une entreprise contre le village de Cormovo. Mais cette première guerre ne donna pas une idée avantageuse du courage d'Ali, qui, ayant trouvé de la résistance, lâcha pied, et rentra un des premiers à Tébélen. Khamço, trompée dans ses espérances, éclata en injures, en revoyant son fils, et lui présenta la quenouille qu'elle avait reprise depuis le temps de sa captivité : *Va*, lui dit-elle, *lâche, va filer avec les fem-*

mes du harem ; ce métier te convient mieux que celui des armes.

Ali, parvenu à l'âge d'être marié, obtint la fille de Capelar, pacha de Delvino, qui résidait à Argyro-Castrou. Il avait vingt-quatre ans, lorsqu'il fut admis à l'honneur de cette alliance, qui lui mérita la main et le cœur d'Eminé, femme accomplie, dont le nom sera long-temps révéré et chéri dans l'Epire.

Cependant les années s'écoulaient, et le fils de Khamco était un partisan, fameux à la vérité, mais sans titre et sans emplois publics. Il roulait dans un cercle vicieux, lorsqu'il conçut l'idée de se rendre maître de Tébélen. « Je sentis, dit-il, la nécessité » de m'établir solidement dans le lieu de » ma naissance. J'y avais des partisans dis» posés à me servir, et des adversaires re» doutables, qu'il fallait trouver en faute » pour les exterminer en masse; et je con» çus le plan par lequel j'aurais dû débuter » dans ma carrière.

» J'avais coutume, après une partie de » chasse, de me reposer pour faire la *sieste*

» à l'ombre d'un bois voisin de la Bentcha, » où je fis proposer par un de mes affidés, » à ceux qui me haïssaient, de me guetter, » afin de m'assassiner. Je trouvai le plan de » la conspiration contre mes jours, et après » avoir devancé mes ennemis au rendez-» vous, je fis attacher sous la feuille une » chèvre garrottée et muselée, que je cou-» vris de ma cape. Je regagnai ensuite, sous » un travestissement, mon sérail, en pre-» nant des chemins détournés, tandis qu'on » m'assassinait par une décharge faite sur » l'animal! Sans s'assurer du succès, car » un piquet de mes gens parut au bruit des » armes à feu, mes prétendus meurtriers » rentrent à Tébélen, en criant : *Ali-Bey* » *n'est plus, nous en sommes délivrés!* » Cette nouvelle ayant retenti jusqu'au fond » du harem, j'entendis les gémissemens de » ma mère et les vociférations de mes en-» nemis. Je laissai se développer le scan-» dale, j'attendis qu'ils fussent ivres de vin » et de joie; et après avoir pris conseil de » ma mère, que je désabusai, je tombai sur » mes adversaires avec mes partisans, à un

» signal convenu. *La justice était de mon » côté ;* tous furent exterminés avant le re» tour du soleil ; je distribuai leurs biens » et leurs maisons à mes créatures, et dès » ce moment je pus dire que Tébélen était » à moi. »

Ali, pour plaire au sultan, assassina Sélim-Pacha ; et la Porte, afin de récompenser le prétendu dévouement d'Ali, lui donna le titre de dervendgi-pacha, ou grand-prévôt des routes. Ces pouvoirs, réunis dans une seule main, mirent Ali-Pacha à portée de soudoyer un corps de quatre mille Albanais déterminés. C'était une des conditions du ministère turc, qui voulait nettoyer la vallée du Pénée d'une multitude de chefs de bandes qui y commandaient avec plus d'autorité que les officiers du grand-seigneur, et elle fut remplie. Son nouveau pacha eut bientôt battu et dispersé les partisans qui désolaient le plat pays, et relancé les restes de leurs bandes dans les montagnes. Il en imposa en même temps, par sa sévérité, aux habitans de Larisse ; et la terreur de son nom fut telle

dès son début, que l'ordre reparut depuis les défilés de la Perrhébie du Pinde jusqu'au fond du Tempé et au pas des Thermopyles.

Ali-Pacha prenait soin lui-même de propager sa renommée, en racontant ses prouesses à tout venant, en faisant des libéralités aux officiers du sultan, et en montrant à ceux qui venaient le voir les cours de son palais parées de têtes.

Ali fut enfin nommé pacha de Janina; mais on y redoutait tant son caractère, qu'on déclara qu'il ne serait pas reçu. Comme il n'était pas en force pour soumettre une population alors belliqueuse, il se mit à piller les villages et les propriétés de ses adversaires; et les riches, s'ennuyant d'être mis ainsi à exécution militaire, convinrent, pour ménager l'orgueil des beys, de l'introduire à bas bruit à Janina. Ali fit en conséquence son entrée de nuit dans cette ville, et quelques hommes dévoués le conduisirent au tribunal du cadi, auquel il demanda la publication et l'enregistrement de ses firmans d'investi-

ture. Cet acte légal étant rempli, il fut reconnu solennellement en sa qualité de pacha à deux queues de Janina.

Ali, habile à se *plier* aux circonstances, afin de les *maîtriser* au gré de ses intérêts, joua tous les rôles auxquels un homme sans conscience peut se prêter. Musulman avec les Turcs, il caressait les plus fanatiques; Panthoïste avec les Bektadgis, il professait le matérialisme; et chrétien dans la compagnie des Grecs, *il buvait à la santé de la bonne Vierge.* S'il prenait tous ces masques pour tromper ceux qu'il voulait abuser, il adopta, au contraire, une marche régulière dans la religion des orages politiques. Obséquieux avec la Porte ottomane, toutes les fois qu'elle n'attaquait pas son autorité particulière, sa règle fut de payer exactement ses redevances au sultan, de pensionner les membres les plus influens du ministère; et jamais il n'a dévié de ce système, persuadé que, dans les gouvernemens absolus, l'or est plus puissant que le despote.

Ce n'est pas une courte entreprise que de détailler tous les crimes d'Ali-Pacha; mais il est bon de connaître jusqu'où peut aller la perversité et la cruauté d'un tyran. Ali voyait avec inquiétude Sépher-Bey, et il entreprit de s'en défaire; chose d'autant plus difficile à exécuter, que celui-ci était prévenu et sur ses gardes.

Ce fut à un charlatan de Zagori qu'Ali-Pacha eut recours, en lui promettant quarante bourses, s'il parvenait à le débarrasser de Sépher-Bey, établi à Bérat. En même temps, pour donner le change, aussitôt que le médecin eut pris la route de Bérat, il fit arrêter, comme complices de son évasion, sa femme et ses enfans, qu'il retint en apparence en qualité d'otages, et dans le fait comme des gages du secret du crime qu'il s'était chargé d'exécuter. A la nouvelle de cet acte de rigueur, Sépher-Bey ne doutant pas qu'un homme persécuté ne méritât sa confiance, le prit à son service. Le charlatan, aussi souple que perfide, s'avança si bien dans les bonnes grâces de son protecteur, qu'il devint son

apothicaire, son médecin, son confident; et à la première occasion, il lui administra le remède fatal. Dès qu'il eut commis ce forfait, il prit la fuite; et comme il était favorisé par les émissaires d'Ali-Pacha, il arriva à Janina, afin de rendre compte de son succès, et d'en recevoir le prix. Il fut, comme il s'y attendait, félicité sur sa dextérité; on l'adressa vers le trésorier pour recevoir la somme convenue; mais, au sortir du sérail, afin d'*effacer* l'unique témoin de son crime, Ali-Pacha fit pendre l'empoisonneur. Il tira même avantage dans le public de cette perfidie, en proclamant qu'il avait fait punir l'assassin de Sépher-Bey, et en publiant le récit de son empoisonnement, dont il laissa planer le soupçon sur l'épouse d'Ibrahim-Pacha, qu'il disait être jalouse de l'ascendant que son beau-frère exerçait dans sa maison.

Une autre fois, Ali-Pacha, jaloux d'un jeune bey, l'un de ses neveux, se défit de lui de la manière suivante. On répandit inopinément le bruit qu'Ali-Pacha avait été manqué d'un coup de fusil. On feignit

de faire des recherches; et le soupçon, qui n'atteignait personne en particulier, plana sur toutes les têtes. Le satrape, prétextant d'être environné d'ennemis, fit annoncer qu'il ne donnerait plus que des audiences particulières, où l'on ne serait admis que sans armes, et dans un local particulier construit auprès du lac.

Ce lieu de réception, aussi extraordinaire que l'événement du jour, était une chambre bâtie sur voûte, à laquelle on arrivait par une échelle aboutissant à une chausse-trappe qui y donnait entrée. Ce fut dans cette tanière, qu'au bout de quelques jours Ali-Pacha manda son neveu, sous prétexte de l'entretenir d'affaires importantes. Celui-ci, plein de confiance dans les saintes lois de l'hospitalité, se rendit à l'invitation, croyant qu'il s'agissait de recevoir les cadeaux d'usage, parce qu'il venait de se marier. Il monta sans hésiter; la porte se referme sur ses pas; le domestique qui l'introduit dans la salle de réception disparaît; le bey se trouve seul, et il allait se retirer lorsqu'un coup de pis-

tolet, tiré d'un lieu obscur, lui traverse l'épaule d'une balle, et le renverse. Il se relevait cependant, lorsqu'Ali Pacha fond sur lui avec la fureur d'un tigre. Malgré sa blessure, il se défend, il lutte pour fuir, lorsque son oncle saisissant une bûche enflammée du foyer, l'en frappe au visage et l'assomme avec cette arme que le feu rendait plus terrible et plus meurtrière. L'assassinat consommé, le Pacha pousse des rugissemens, crie; il demande du secours, et se montre couvert de sang, en disant qu'il vient de tuer à son corps défendant celui qui en voulait à ses jours, et par lequel il avait été manqué précédemment. Il le prouva à sa manière, par une lettre qu'il avait eu soin de glisser dans la poche de celui qu'il venait d'immoler, avant d'appeler personne. Comme cet écrit enveloppait le frère de la victime dans le complot qu'il supposait, on s'assura de sa personne; et le même jour, par un double forfait, vit éteindre la seule famille qui portait ombrage au satrape de Janina.

A une autre époque, la Porte sortait

d'une guerre étrangère, pendant laquelle Ali-Pacha, profitant du désordre qui agitait l'empire, s'était agrandi et fortifié aux dépens de ses voisins. En même temps que ces méfaits étaient connus, on savait à Constantinople qu'il avait traité avec les émissaires d'une puissance; et on s'était saisi d'une correspondance qui dévoilait ses trames. Il restait prévenu d'avoir voulu se rendre *indépendant*, en se faisant déclarer prince de la Grèce. Ce projet, tout insensé qu'il était pour ceux qui connaissaient l'insuffisance d'Ali-Pacha en dehors de sa sphère, fut jugé autrement dans le divan, et on crut devoir lui demander compte de sa félonie. Il nia effrontément ce qui s'était passé, dévouant sa tête si on lui prouvait qu'il eût jamais signé quelques écrits pareils à ceux qu'on supposait. Mais on avait en main des preuves matérielles revêtues de son sceau, et le sultan Sélim, afin de le confondre, expédia à Janina un capigi-bachi, pour entamer une procédure de cette importance.

L'officier du sultan étant arrivé auprès

d'Ali-Pacha, mit sous ses yeux les preuves authentiques de ses intelligences avec les ennemis de l'état, et cette fois la vérité parut triompher. « Je suis, dit Ali, cou-
» pable aux yeux de Sa Hautesse; ce sceau
» est le mien, je ne puis le méconnaître,
» mais le corps de l'écriture n'est pas celui
» de mes secrétaires; on aura surpris mon
» cachet pour signer de pareilles pièces,
» afin de me perdre. Je vous prie de m'ac-
» corder quelques jours, afin de tâcher de
» découvrir le mystère d'iniquité qui me
» compromet aux yeux de mon maître et
» de tous les fidèles musulmans. Que Dieu
» veuille me mettre sur la voie qui éclairera
» mon innocence; car je suis pur comme
» la lumière du soleil, quoique tout dépose
» contre moi. »

Après cette conférence, Ali feignit de passer plusieurs jours en enquête secrète, pour aviser aux moyens par lesquels il cherchait à sortir d'embarras, et s'il n'en trouvait pas, à pouvoir corrompre le capigi-bachi, ou bien à se défaire de sa personne. Cette dernière mesure eût été l'œu-

vre du désespoir; il était préférable de re-courir à la ruse, et son génie fécond le tira d'un des plus grands embarras dans lesquels il se fût encore trouvé. Il appela en conséquence un Grec dont le dévouement lui était connu, auquel il fit ainsi part de son dessein, sans lui en dévoiler toute l'importance. « Je t'ai toujours aimé, » lui dit-il, tu le sais, et le moment où je veux » faire ta fortune est arrivé. Tu es, à dater de » ce jour, mon fils; tes enfans sont les miens, » ma maison sera la tienne, et pour prix de » mes bienfaits, je n'exige de toi qu'un fai-» ble service. Je ne te parle pas de l'obéis-» sance que tout sujet doit à son maître; il » ne s'agit ici de nuire à personne, chose » qui ne serait pas à la charge de ta cons-» cience, mais d'une affaire de forme de » laquelle je veux me tirer avec honneur. » Tu connais ce maudit, ce capigi-bachi, » arrivé ces jours derniers; il apporte *cer-» tains papiers souscrits de mon sceau*, » dont on veut se servir pour me harceler, » pour me tirer de l'argent. J'en ai trop donné » jusqu'à présent, et cette fois, au moins,

» je veux, sans bourse délier, si ce n'est
» pour un bon serviteur tel que toi, le ré-
» duire au silence. Pour cela j'ai pensé,
» *mon fils*, qu'il fallait te rendre au Mé-
» kémé quand je t'en avertirai, et y déclarer,
» en présence de l'officier du sultan et du
» cadi, *que tu es* l'auteur des lettres qu'on
» m'attribue, et que tu t'es servi, sans au-
» torisation, de mon sceau, afin de leur
» donner un caractère officiel. »

A ces mots le Grec pâlit, et voulut ré-
pliquer. « Que crains-tu, mon bien-aimé?
» Ne suis-je pas ton bon maître? Tu ac-
» quiers à jamais ma bienveillance. Qui
» pourrais-tu redouter, quand je te protége?
» Le capigi-bachi a-t-il quelque autorité?
» Ali-Pacha n'est pas encore descendu au
» point de laisser empiéter sur ses droits,
» et s'il aime à avoir de l'obligation à *ses su-*
» *jets*, il ne descendra jamais vis-à-vis d'eux
» jusqu'à la prière. Je ne suis pas dans de
» pareils termes avec toi; je connais ton
» dévouement, et pour te prouver à quel
» point j'en suis convaincu, je te jure, s'il
» te restait des doutes, *au nom de notre*

» *Prophète, sur ma tête et celle de mes*
» *fils*, qu'il ne t'arrivera rien de fâcheux *de*
» *la part de l'officier de la Porte*. Surtout
» garde-toi de parler de ce que je te con-
» fie, afin que notre affaire réussisse sui-
» vant nos désirs communs. »

Le Grec, courbé sous le glaive du satrape, auquel il ne pouvait échapper, ébranlé par ses promesses, et placé dans une situation déplorable, promit de porter le témoignage que le tyran arrachait à sa conscience. C'était ce que celui-ci voulait; et après cet accord, Ali manda le capigi-bachi, auquel il dit, avec l'accent de la plus profonde émotion : « J'ai découvert
» enfin la trame infernale ourdie contre
» moi. C'était l'œuvre d'un homme soudoyé
» par les implacables ennemis de l'empire.
» Il est en mon pouvoir, et je lui ai fait es-
» pérer sa grâce, à condition qu'il révéle-
» rait tout devant la justice. Veuillez donc
» vous rendre au Mékémé; convoquez le
» cadi; qu'il rassemble les juges et les pri-
» mats de la ville, afin qu'on entende la

» déposition du coupable, et que la vérité » triomphe. »

Le capigi-bachi s'étant transporté au tribunal, le Grec, tremblant, y comparut, et chacun fit silence à son aspect. *Connais-tu cette écriture,* lui demanda le cadi? — *C'est la mienne? — Ce sceau? — C'est celui d'Ali-Pacha, mon maître. — Comment se trouve-t-il apposé au bas de ces lettres? — Seigneur, c'est de mon chef que je l'y ai mis, en abusant de la confiance du pacha, qui me le donnait parfois pour signer ses ordres. — Cela suffit, retire-toi.*

Ali, inquiet du succès de son intrigue, s'était acheminé vers la maison du cadi; et il entrait dans la cour, lorsqu'un signal de son boulouk-bachi lui fit reconnaître que l'affaire était terminée à sa satisfaction. Comme celui-ci avait le mot d'ordre, il saisit en même temps le Grec, qui sortait de l'audience. Ses sbirres poussent des cris qui étouffent sa voix, et il est pendu dans la cour même du tribunal, sans avoir pu

se faire entendre. Le satrape monte alors l'escalier, et aussitôt introduit qu'annoncé, il se présente aux juges, auxquels il demande le résultat de leur information. On lui répond par une acclamation. Eh bien, » poursuit-il, le criminel auteur de la fé- » lonie dont j'étais accusé n'est plus, je » viens de le faire pendre; puissent être » punis et périr ainsi tous les ennemis de » notre glorieux sultan ! »

On dressa, sans désemparer, procès-verbal de ce qui s'était passé; et à l'appui de cette formalité, Ali-Pacha ajouta un cadeau de cinquante bourses pour le capigi-bachi. Il envoya en même temps de riches présens à plusieurs membres du divan, persuadé que *la meilleure cause a toujours besoin d'aide*, et le Grand-Seigneur abusé lui rendit sa confiance.

En 1800, époque où les Français étaient en Grèce, Ali-Pacha voulut réduire les Souliotes, qui lui avaient toujours résisté. Les premières attaques n'ayant pas réussi, il tâcha d'ébranler la constance des Chrétiens par des négociations astucieuses.

Tantôt il leur proposait des sommes considérables d'argent, et la possession d'un pays fertile en échange de leurs montagnes arides; d'autres fois, en leur faisant envisager leur perte comme inévitable, il leur offrait d'acheter leurs propriétés, et de les laisser passer librement dans les îles Ioniennes. Mais ces propositions, également fallacieuses, furent rejetées par les Souliotes, qui lui répondirent *que l'Épire était leur patrie, et la liberté une puissance divine à laquelle ils avaient consacré leur vie.*

Ce combat moral, non moins remarquable que leur courage, annonçait la noble résolution formée par les Souliotes de *mourir aux lieux qui possédaient les tombeaux de leurs ancêtres.*

Ils triomphèrent long-temps; ils avaient donné l'éveil à toutes les peuplades libres de l'Épire; ils comptaient dans leur alliance ce que cette province avait de chefs les plus illustres, et Ali ne connut bien sa position que par les hostilités qui commencèrent sur toute sa ligne d'occupation.

Mais le satrape, accoutumé à la volubilité des Albanais, n'en parut que médiocrement alarmé; il foudroya les beys de Musaché, il gagna les agas les plus pauvres, il corrompit le commandant du château de Delvino, qui lui livra la place qu'il commandait, et les otages des Souliotes confiés à sa garde, etc., etc., ce qui changea tout-à-fait les choses.

Dans cette situation, les Souliotes avaient des vivres; mais confinés entre les escarpemens de leurs montagnes, ils n'avaient plus pour boisson que les pluies du ciel, qu'ils recueillaient quand il leur accordait ce bienfait. Lorsque ces provisions éventuelles étaient épuisées, les assiégés faisaient descendre du haut de leurs mornes dans l'Achéron des éponges chargées d'un plomb, au moyen desquelles ils se procuraient un peu d'eau. Mais ces ressources étaient insuffisantes, les esprits étaient ébranlés, quelques personnes avaient parlé de se rendre, et tout espoir de salut fut perdu.

Le satrape, informé de la détresse des

Souliotes, envoya à l'armée son second fils, afin d'exalter le courage de ses troupes. Il ordonna en même temps de doubler la paie; il entrevoyait le terme de ses désirs, et dès-lors, aucuns sacrifices ne lui étaient plus pénibles. Cependant on plaignait les braves enfans de la Selléïde dont les prisonniers, qu'on faisait dans les sorties, étaient massacrés sans exception; on s'apitoyait sur le sort réservé à cette peuplade infortunée, on parlait des malheurs qui l'attendaient, lorsque la Providence sembla inspirer en sa faveur l'intercession puissante de l'épouse du pacha, pour fléchir son cœur.

Éminé, épouvantée des horreurs que son époux commettait, et de celles plus atroces encore qu'il projetait, craignant pour son fils, dans la dernière lutte prête à s'engager contre des hommes poussés au désespoir, osa adresser des remontrances aussi soumises que respectueuses au satrape. « Pourquoi, lui disait-elle, » dans un moment d'épanchement, en em- » brassant ses genoux, qu'elle arrosait de

» larmes; pourquoi, seigneur, affliger votre » servante? Vous lui ravissez à la fois les » deux fils, objet de notre commune » tendresse! daignez jeter les yeux sur le » cours de votre fortune; le ciel (pardon- » nez-moi cet humble reproche de la » plus soumise des femmes) semblait-il » devoir jamais l'élever au point de gran- » deur et de puissance où chacun le con- » temple! Sous quels auspices avez-vous » parcouru votre carrière? Le ciel seul et » mon époux m'entendent; que la vérité » frappe au moins une fois son oreille; vous » connaissez votre Éminé; vous savez si » elle vous aime! vertueux et humain, elle » vous eût adoré tous les jours de votre » vie; hélas! pourquoi l'avez-vous *souillée*, » *cette vie*, par des excès que votre poli- » tique excuse, et que votre raison con- » damne? N'avez-vous pas assez versé de » sang? Votre conscience...... »

A ces mots, le satrape impatient, repous- sant Éminé, allait éclater...... « Daignez, » poursuivit-elle, daignez, ô mon maître » suprême, calmer votre colère...... si je

» vous perdais, si vous m'étiez ravi, si je
» restais seule au milieu des ennemis irré-
» conciliables que votre ambition nous a
» suscités, quel serait mon sort et celui
» de votre famille ? Veuillez en croire
» mes alarmes; elles ne sont peut-être que
» trop légitimes ; j'ai été avertie en songe,
» n'en doutez pas, seigneur; j'ai été avertie
» par le génie tutélaire de vos prospérités,
» *que vous deviez épargner les Soulio-*
» *tes*.....—*Les Souliotes!* s'écrie d'une voix
» de tonnerre le visir, *les Souliotes!* tu
» oses nommer mes implacables ennemis!
» tremble pour toi-même.—Oui, je les
» nomme, dit-elle en se relevant, songe
» que je suis la fille d'un pacha; je les
» nomme, et leur sang, celui de mon mal-
» heureux père que tu répandis aux jours
» de mon enfance, retombera sur ta tête.
» —Et toi tu périras.»

En prononçant ces paroles, le bacha, hors de lui, tirant au hasard un coup de pistolet, répand l'alarme dans le palais; Eminé tombe privée de sentiment, et ses femmes accourues au bruit qui venait

d'éclater, l'emportent dans ses appartemens, au fond desquels elles se renferment.

La terreur qui suit l'explosion de la foudre n'est pas plus grande que celle dont le sérail fut rempli à cette épouvantable nouvelle; on avait entendu éclater un coup de pistolet dans l'intérieur du harem, et personne n'osait demander quelle victime la mort avait frappée; la crainte glaçait toutes les voix; une altération effrayante régnait dans les traits du tyran, qui, pour cacher son désordre, se déroba à tous les regards lorsqu'il eut confié le secret de son attentat à un médecin, complice infâme de ses forfaits, qui lui apprit que sa femme n'était pas blessée.

Cette nouvelle ayant calmé le délire de ses sens, il versa un torrent de larmes; et soit retour sur lui-même, soit inquiétude, il voulut, pendant la nuit qui suivit cet événement, se rendre auprès de son épouse; il frappe à son appartement, il appelle; et comme on refuse de lui ouvrir, il s'irrite et enfonce la porte de la chambre dans

laquelle reposait celle qu'il avait outragée. Effrayée à la vue de son tyran et du bruit qu'elle venait d'entendre, Éminé crut toucher à sa dernière heure; un spasme léthargique glaça ses sens; la parole expira sur ses lèvres; et les convulsions, qui se succédèrent, la conduisirent à la mort avant le retour du soleil. Ainsi termina ses jours la fille de Capelar, pacha digne, par ses vertus, d'une meilleure fortune.

Si la fin tragique d'Éminé causa un morne silence dans l'Épire, ses suites ne firent pas une impression moins profonde sur l'esprit de son meurtrier. Pendant plus de dix ans, il fut épouvanté de la mort de son épouse; le spectre gémissant d'Éminé le poursuivait dans ses plaisirs, au milieu de ses conseils, et jusques dans son sommeil. Il n'osait coucher seul dans une chambre; il craignait d'avancer les bras hors de son lit; il la voyait, il l'entendait, et il se réveillait souvent en criant: *ma femme! ma femme! c'est elle, sauvez-moi de sa fureur*. Il tressaille encore aujourd'hui, en reconnaissant ses traits

dans ceux de ses fils et de ses petits-enfans; et le juste ciel qui attache ce spectre à sa coupable existence, prépare, par des souvenirs renaissans, les châtimens réservés à ses forfaits.

J'ai écrit, dit l'auteur, d'après ses propres récits et ceux des témoins oculaires, l'histoire d'un homme devenu fameux par ses excès et sa persévérance dans le crime; imperturbable dans sa vengeance, implacable dans sa haine, et qui ne commit jamais une bonne action que pour arriver à des forfaits.

Si les voyages du pacha sont une calamité pour le pays qu'il gouverne, son administration est une rouille qui en ronge la substance; levé avant l'aurore, tous les jours de sa vie désastreuse, il prend connaissance des dépêches, des requêtes et des nombreuses dénonciations qui lui sont adressées par un peuple que son influence a démoralisé; renfermé ensuite avec ses secrétaires, il invente des opérations fiscales, et il croirait ne pas avoir *vécu le jour* qu'il aurait passé sans commettre

quelque concussion; il accable d'impôt, de corvées et de réquisitions les villages qu'il veut forcer de se vendre, pour les réunir à son domaine privé; s'il solde ses troupes, c'est avec des espèces rognées dont il hausse le cours; et son trésorier a toujours de la fausse monnaie en réserve, pour glisser dans les décomptes.

Par un usage que l'on ne trouve nulle autre part en Turquie, le satrape s'est constitué l'héritier universel de ses vassaux; il s'empare, à ce titre, des biens de ceux qui ne laissent pas de garçons, sans assigner même une pension alimentaire aux filles, qu'il se réserve de doter et de marier comme il l'entend, quand le temps sera arrivé; les veuves sont chassées de la maison de leurs époux (quand elles n'ont point d'enfans mâles) sans domaine, et sans restitution de dot ni de hardes; trop heureuses quand elles ne sont pas appliquées à la torture, ou traînées en prison, sous prétexte qu'elles recèlent des billets au porteur, des bijoux ou des objets précieux. Dans la douleur de leur veuvage,

les frères, les parens, les amis, afin de ne pas se compromettre, tremblent de donner asile à ces infortunées; et souvent, ces femmes délaissées sont réduites à coucher dans les églises, et à implorer les secours de la charité, après avoir tenu un rang honorable dans le monde.

Il récompense les personnes attachées à son service, en leur donnant des recommandations pour demander des présens qu'on ne peut leur refuser, ou en les envoyant vivre à discrétion, et percevoir des droits indus dans des villes. Sans bourse délier, il subvient à ses dépenses; ainsi, les transports des objets nécessaires à sa consommation, les palais qu'il construit, les châteaux-forts qu'il bâtit, s'exécutent par corvée.

L'intérieur du palais du satrape offre des disparates frappantes. Si les appartemens de réception sont resplendissans de dorures, d'armes précieuses et de sofas couverts des plus riches brocards de Lyon, on y voit aussi figurer le produit des successions et des rapines, qu'il entasse

sans discernement et sans goût. On remarque aussi auprès d'une table de marbre enlevée d'une église, des bancs en bois. On voit rangé sur des banquettes disposées comme pour l'étalage d'un brocanteur, depuis le bronze et la pendule de Ravrio, jusqu'au réveil-matin sorti de la boutique du savetier. On le trouve lui-même, tantôt vêtu d'étoffes précieuses, chargé d'une cuirasse étincelante de diamans, les doigts ornés de solitaires du plus grand prix, la tête couverte d'un bonnet ducal à tranches dorées, tenant à la main une tabatière enrichie de brillans, et roulant dans ses doigts un chapelet de grosses perles orientales; d'autres fois, il se confine dans une chambre délabrée, ou bien il s'asseoit parmi ses ouvriers, traitant les affaires les plus importantes au milieu du fracas des marteaux et des enclumes. Les pages sont en rapport avec la bizarrerie de cette cour barbare; vêtus d'habits galonnés, ils n'ont souvent pas de chemises, et sont réduits à se nourrir d'alimens grossiers. Pendant l'hiver, un feu dévorant échauffe les appar-

temens du maître, tandis que ses officiers se morfondent dans les antichambres, en tendant la main au premier venu pour obtenir quelques étrennes. Aux fêtes solennelles du Bayram et du Courban, le visir prétexte souvent des voyages pour ne pas faire de présens à ses serviteurs, qui soupirent après cette époque pour recevoir le prix annuel de leurs services. Enfin, sous la pourpre, dans l'état de la grandeur, comme sous la cape du japys, le caractère parcimonieux d'Ali et l'homme sans élévation se retrouvent à côté du prince fastueux. Cependant quelques personnes cherchent encore à définir ce caractère, *qui*, dit-on, *est une erreur monstrueuse de la fortune*. S'il triomphe dans le crime, c'est en s'étourdissant; et ces paroles qu'on lui attribue, *j'en ai tant fait que je ne saurais reculer*, sont un hommage indirect rendu à la vertu. Ses yeux se remplissent de larmes quand il est frappé dans ses affections. Malheureux d'un reproche mérité, j'ai vu, dit l'auteur, sa figure se couvrir de nuages, lorsqu'on lui disait qu'il

avait perdu jusqu'au droit d'être cru en disant la vérité. Ses tourmens intérieurs se manifestent parfois dans les plaintes qu'il fait de n'avoir jamais trouvé que des complices, ou de timides complaisans de ses volontés. C'est surtout dans l'état de maladie que des frayeurs mortelles s'emparent de son esprit. Il voit la main d'un Dieu vengeur étendue sur sa tête. Il s'accuse, il s'afflige, il pousse de longs gémissemens; il conjure ses médecins, qu'il appelle *ses frères*, de le sauver, en leur promettant de les combler de biens; il met des prisonniers en liberté, il invoque les prières des derviches, et il a même recours à celles des chrétiens. Mais, à peine se porte-t-il mieux, que ses terreurs se calment; il ne tarde pas à accuser ses médecins *d'incapacité*, afin de ne pas récompenser leurs soins. Non moins irréligieux, il replonge dans les fers les malheureux qu'il avait élargis, et avec très-peu d'argent, il se croit quitte des prières faites pour le rétablissement de sa santé.

Nous allons citer un nouveau trait d'a-

trocité d'Ali-Pacha, et l'on s'étonnera sans doute que le même homme ait pu commettre autant de crimes et qu'il règne encore.

Après une lutte assez longue la ville de Cardiki venait de capituler, et le visir s'annonçait d'une manière si généreuse et si loyale, que les négociations n'éprouvèrent aucun des embarras ordinaires en pareil cas; il fut convenu en termes clairs, pour dernier article, *que les beys jouiraient de leurs biens, que leurs familles seraient respectées; que les habitans de Cardiki, sans exception, seraient considérés comme les plus fidèles amis du visir Ali; que tous les ressentimens demeuraient éteints, et qu'Ali-Pacha était reconnu seigneur d'une ville qu'il prenait sous sa protection particulière, sans permettre que personne fût recherché, ni molesté pour faits antérieurs à l'occupation.*

Le visir Ali annonça immédiatement la résolution de se rendre à Cardiki, pour rétablir, disait-il, l'ordre dans cette ville,

y instituer un tribunal, et y organiser une police protectrice des habitans.

Les troupes défilaient depuis le matin; les bagages sortaient du sérail; les pages, armés de toutes pièces, attendaient l'ordre de monter à cheval, lorsque je traversai, dit l'auteur, les cours encombrées de cliens qui attendaient un regard du maître. Ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je venais de passer auprès de quelques têtes nouvellement coupées, qui étaient plantées sur des pieux; un tremblement involontaire m'agitait, quoique j'eusse dû être accoutumé à ce spectacle. Parvenu dans les vastes appartemens du palais, on annonce le consul de France; le rideau de brocard se lève; j'entre: je vois Ali-Pacha dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velours cramoisi, appuyé sur une hache d'armes, et assis les jambes pendantes au bord de son sopha. Je m'étais placé, suivant l'étiquette, à sa droite, lorsque, revenu de son assoupissement, après avoir long-temps attaché ses regards

sur les miens, il fit signe de la main à ses conseillers de s'éloigner. « Vous voilà, me dit-il d'une voix étouffée; c'est vous, mon fils, » et prenant une de mes mains qu'il retint dans les siennes, il leva au ciel ses yeux remplis de larmes: « Le sort est accompli; mes ennemis, malgré leur dernière tentative, n'ont pu pousser ma clémence à bout; je les tiens en mon pouvoir, et je ne m'en servirai pas pour les perdre. Croyez-m'en, mon cher consul, oubliez vos préventions contre moi. Je ne vous dis pas de m'aimer; je veux vous y forcer, en suivant un système opposé à celui que j'ai mis jusqu'à présent en pratique. Ma carrière est remplie, et je vais couronner mes travaux en montrant que si j'ai été terrible et sévère, je sais aussi respecter la justice et l'humanité.» Ce discours, nouveau dans la bouche du satrape, me surprit tellement, que j'hésitais à l'en féliciter. «Hélas! mon fils, poursuivit-il, le passé n'est plus en mon pouvoir; j'ai versé tant de sang *que son flot me suit, et je n'ose regarder derrière moi.* J'ai désiré la fortune et je

suis comblé de ses dons; j'ai souhaité des palais, une cour, le faste et la puissance, et j'ai tout obtenu. Si je compare la cabane de mon père à ce palais brillant d'or, d'argent et de tapis, je devrais être au comble du bonheur. Ma grandeur éblouit le vulgaire; tous ces Albanais prosternés à mes pieds envient le vieux Ali-Tébélen; mais si on savait ce que me coûtent ces pompes, je ferais pitié; je me montre à nu devant vous, plaignez-moi; parens, amis, j'ai tout sacrifié à mon ambition; j'ai étouffé jusqu'à la voix de la nature........ (Il fit une longue pause). Je souhaite que vous ne le sachiez jamais (1). Je ne suis entouré que de ceux dont j'ai égorgé les familles, je vous l'ai dit; mais éloignons ces souvenirs. Mes ennemis sont en mon pouvoir, et je prétends les asservir par mes bienfaits. Je veux que Cardiki devienne *la fleur de l'Albanie,* et je me propose de passer mes vieux jours à Argyro-Castron. Voilà les

(1) Ce secret m'est connu, et c'est un de ceux qu'il faut taire pour l'honneur de l'espèce humaine.

derniers projets que je forme, et si je pouvais obtenir Parga, que je vous demande inutilement depuis tant d'années; Parga, que je payerais ce qu'on voudrait, en vous faisant à vous-même une fortune brillante, tous mes vœux seraient accomplis. Je ne vous propose pas, mon cher fils, d'être du voyage que j'entreprends; le temps est mauvais, et comme je serai bientôt de retour, nous descendrons ensemble à Prévésa pour y passer les premiers beaux jours du printemps.»

En achevant ces mots, le visir donna à son grand écuyer l'ordre du départ, et nous nous séparâmes.

Le satrape avait en vain caché sa brûlante fureur sous le patelinage d'un tigre; ses crimes passés me disaient trop ceux dont il pouvait se souiller, pour me laisser dans l'incertitude. Au reste, je n'y fus pas long-temps; car à peine s'était-il mis en route, qu'on me communiqua le sens d'une lettre qui lui était adressée par sa sœur Chaïnitza. Elle écrivait au pacha :

«Je ne te donnerai plus le nom de visir,

» ni le nom de frère, si tu ne gardes pas la » foi jurée à notre mère sur ses restes inanimés. Tu dois, si tu es fils de Khamco, » tu dois détruire Cardiki; exterminer ses » habitans, et remettre ses femmes et ses » filles en mon pouvoir, afin d'en disposer » suivant mes volontés. Je ne veux plus » coucher que sur des matelas remplis de » leurs cheveux. Maître absolu des Carni- » kiotes, n'oublie pas les outrages que nous » reçûmes d'eux aux jours de notre humi- » liante captivité; l'heure de la vengeance » est arrivée, qu'ils disparaissent de la » terre. »

Ali se rendit au château de Chendria d'où l'on aperçoit la ville de Cardiki, l'entrée des défilés Antigoniens, les échelles de Moursina, et le territoire entier de l'Argirine. Semblable au génie des ténèbres, ce fut sur ce phare, où l'on avait dressé son tribunal, qu'Ali-Tébélen convoqua les antiques descendans de l'Abantide, tribu des Cardonchiotes Caucasiens, établis depuis plus de vingt-cinq siècles au milieu des rochers de l'Acrocéranne. Dès

le matin, les hérauts chargés de proclamer ses ordres étaient montés à Cardiki; ils avaient publié en son nom une amnistie générale, en annonçant que tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, eussent à se rendre à Chendria, afin d'entendre de la bouche même de son altesse l'acte *qui les rendait au bonheur.*

Malgré cette déclaration garantie au nom du ciel et de le religion, il y eut une hésitation générale parmi les habitans. On tremblait, on se demandait comment un homme aussi sanguinaire qu'Ali pouvait être animé des sentimens de clémence. Les femmes et les enfans faisaient retentir l'air de leurs cris; les mosquées étaient remplies de vieillards et de jeunes gens qui invoquaient le Tout-Puissant. Des femmes s'échappaient du harem, pour arrêter, pour voir, pour embrasser leurs époux, leurs enfans ou des frères bien-aimés. On partait pour entendre le prononcé d'une amnistie comme pour recevoir un arrêt de mort. On croyait ne s'éloigner que pour quelques heures, et

par un pressentiment fatal, on se disait adieu comme si on se fût quitté pour jamais. Pourquoi ces momens douloureux, trop rapidement écoulés malgré leur amertume, et ces heures cruelles de l'agonie de tout un peuple, ne furent-ils pas marqués par une résolution généreuse! L'instant de vendre chèrement sa vie était arrivé; mais le malheur avait avili des hommes naguère libres et superbes. Les Schypetars acrocérauniens déposent les armes, ils s'éloignent en versant des larmes, tandis que des détachemens nombreux des soldats du satrape s'emparent des quartiers qu'ils évacuent..... Ils se sont acheminés, portant la mort au fond de l'âme; ils ont descendu les côteaux, et arrivés dans la plaine, ils se retournent pour saluer leur ville natale, avant qu'elle disparaisse à leurs regards.

Ils tombent à genoux, ils inclinent leur tête vers la terre, ils mêlent le nom de Cardiki à leurs gémissemens; et glacés par la douleur, ils ne se relèvent qu'excités par la voix de leurs vieillards. Ils s'arrachent avec effort du lieu d'où ils aperçoivent

encore leurs foyers domestiques; ils e traînent, ils passent le Célydnus, ils montent à Chendria, et ils se prosternent aux pieds du satrape, qui les attendait, entouré de quatre mille satellites. Étendus sur la poussière ils demandent grâce; ils le nomment leur maître, ils implorent sa pitié, au nom de ses fils, de ses entrailles paternelles, et de tous les sentimens capables d'émouvoir le cœur des hommes. Le tyran semble attendri; des larmes mouillent ses paupières. Il relève les supplians avec douceur, il les conforte, il les rassure, en les appelant ses frères, ses fils, les bien-aimés de son cœur. Il fait approcher ceux qu'il avait connus autrefois; il leur rappelle leurs guerres passées, le temps de leur jeunesse, et jusqu'aux jeux de leur enfance. Il s'attendrit et il pleure avec d'anciens camarades qu'il reconnaît; il demande avec intérêt les noms des jeunes gens qu'il ne connaissait pas; car une génération nouvelle était née depuis que Cardiki résistait à son autorité. Il interroge chacun avec la plus grande sollicitude; promet des trai-

temens aux uns, des emplois aux autres, et dans son inépuisable libéralité, il désigne quelques jeunes gens pour être admis dans les collèges. Enfin, il congédie les cardikiotes comme à regret, en leur disant de se rendre dans l'enceinte d'un caravenserai, où il va les suivre, afin d'aviser avec eux aux moyens de réaliser les promesses qu'il leur a faites.

Les tonnerres, ordinaires aux temps des équinoxes, retentissaient dans les flancs du mont Pélage, quand Ali descendit de Chendria pour se rendre au caravenserai, porté dans un palanquin élevé sur les épaules des Valaques, fiers de cette avilissante condition. On applaudissait à sa générosité, et ses esclaves venaient de le déposer sur sa calèche, trône somptueux orné de matelas en brocard et de cachemires précieux, lorsqu'il ordonne à ses tchoadars de le suivre, et de se tenir prêts à faire main-basse sur les cardikiotes au signal qu'il leur donnera. Il commande en même temps à son cocher de fouetter les chevaux, et après avoir fait le tour de

l'enceinte fatale, sûr que personne ne peut s'en échapper, il s'arrête, la carabine à la main, en criant *tue*. Les gardes, saisis d'effroi, restent immobiles. Il répéte d'une voix tonnante le cri de mort, auquel ils ne répondent qu'en jetant leurs armes par terre. Il veut haranguer, et une voix unanime lui répond *que des mahométans ne peuvent tremper leurs mains dans le sang d'autres mahométans*. Plus il s'emporte, plus il menace, et plus ils opposent de calme, quelques uns même osent crier *grâce*.

Il leur ordonne de s'éloigner, et il s'adresse aux chrétiens mirdites qui servaient sous ses drapeaux. «C'est à vous, braves latins, s'écria-t-il, que j'accorde l'honneur d'exterminer les ennemis de mon nom! Vengez-moi, et je reconnaîtrai ce service par les plus grandes récompenses.»

Un murmure confus se fait entendre dans le bataillon des schypetars de la Matia, auxquels il crie de parler, croyant qu'ils demandaient à stipuler le prix du sang. «Nous, reprit André Gozzolouri, premier

capitaine, massacrer des hommes sans défense? Avons-nous jamais fui devant l'ennemi? Avons-nous commis quelque lâcheté, pour nous avilir, en nous proposant d'être des assassins? Demande aux goks de Scodra, visir Ali; demande-leur, ils sont ici; appelle les chefs, et qu'ils disent si quelqu'un de nous a jamais reculé devant la mort. Rends aux Cardikiotes les armes dont on les a dépouillés, qu'on les fasse sortir en rase campagne, qu'ils soient prévenus de se défendre, et s'ils acceptent le combat, tu verras comme nous saurons te servir.»

Il dit, et ces paroles foudroyantes confondent le satrape. Il écume de rage, il tremble, il hésite, il se voit abandonné. L'incertitude régnait dans ses discours; le mot de grâce allait peut-être s'échapper de sa bouche; le sang innocent n'aurait pas été répandu, lorsqu'un des infâmes sicaires, lâche instrument de ses crimes, Athanase Waïa, monstre d'une figure rebutante, s'écrie : *Seigneur, je t'offre mon bras, que tes ennemis périssent*

Aussitôt la tourbe des valets du sérail, entraînés par l'exemple de celui qui était leur chef, s'empressent de rivaliser de crime en se joignant avec lui, et cent cinquante scélérats sans pudeur se préparent à consommer le plus insigne des forfaits.

Ali remit sa carabine en signe de commandement au chef des bourreaux. Les mirdites s'éloignent en frémissant, et les tchoadars tombent à genoux, les mains levées au ciel, comme si la foudre était prête d'éclater sur leurs têtes.

Qu'on se représente un enclos carré et sans abri, dans lequel se trouvaient renfermés six cent soixante-dix individus, partagés entre la terreur et l'espérance. Qu'on s'imagine leur anxiété, en voyant subitement paraître sur les murs une nuée de brigands armés, et on aura une idée du lieu de la scène, des victimes et des bourreaux. Cependant les Cardikiotes étaient sous le glaive de la mort sans savoir ce qui se passait; ils espéraient peut-être encore, lorsqu'au signal donné par le visir, en élevant sa hache d'armes, une

décharge générale de mousqueterie, suivie d'un long hurlement, leur apprit que tout était perdu pour eux. On se servit des armes abandonnées par les tchoadars, qu'on donnait aux meurtriers pour entretenir un feu roulant à travers duquel on entendait des cris lamentables. Les Cardikiotes qui essayaient d'escalader les murs étaient poignardés; la fusillade renversait le fils à côté du père; le sang des vieillards se mêlait avec celui des adolescens. Enfin, au bout d'une heure et demie de carnage les cris cessèrent, et le bruit des armes finit avec eux.

Tandis que cette exécution se passait dans le khan de Chendría, Cardiki retentissait des lamentations des femmes et des enfans, qu'on arrachait des foyers paternels. Des mères de famille accoutumées à l'opulence, de jeunes filles que l'hymen allait couronner de roses, étaient livrées à la violence et à la brutalité d'une soldatesque effrénée. C'était le résultat horrible de la convention arrêtée dans le banquet de la vengeance, entre Ali-Pacha et son

impitoyable sœur. On les traînait devant l'implacable Chaïnitza, n'ayant pour défense et pour appui que l'accent de la douleur et leurs larmes. Meurtries, déchirées de coups, ces femmes, qui ignoraient ce qui se passait à Chendria, arrivent à Riboôvo, et tombent muettes de frayeur aux pieds de leur ennemie. Chaïnitza ordonne qu'on arrache leur voile et qu'on coupe leur chevelure, dont on charge une estrade. Elle monte sur ce trophée, elle plane sur une population inanimée, elle triomphe, et, l'insulte à la bouche, elle prononce cet arrêt, aussitôt répété par les crieurs publics : *Malheur à quiconque donnera un asile, des vêtemens et du pain aux femmes, aux filles et aux enfans de Cardiki, ma voix les condamne à errer dans les forêts et ma volonté les dévoue aux bêtes féroces, dont ils doivent être la pâture quand ils seront anéantis par la faim.*

Frappées de cet anathême, les victimes passèrent le reste du jour et la nuit entière exposées aux injures de l'air, en fai-

sant retentir les rochers de Liboðvo de leurs gémissemens. Quelques femmes expirèrent dans les douleurs de l'enfantement; des enfans moururent de froid et de besoin. Tous auraient péri, si le satrape, moins dénaturé que sa sœur, n'eût révoqué sa sentence, en décidant que les débris de la population de Cardiki seraient vendus pour être dispersés dans des lieux éloignés. Il décréta en même temps qu'un marbre transmettrait à la postérité le souvenir de l'accomplissement de la vengeance qu'il avait promise à sa mère. Aussi les voyageurs qui parcourent la vallée de Drynopolis ne manquent plus, depuis cette époque, de visiter le khan de Chendria. Ils lisent, au-dessus des ossemens entassés des Cardikiotes, l'inscription écrite en lettres d'or, dans les langues turque et grecque, qui indique le nombre de morts privés de funérailles, sacrifiés aux mânes de Khamco, avec les dates du mois et de l'année où se passa ce tragique événement.

Le vieux satrape, que la Providence semble avoir livré sans retour au génie du mal,

irrité de voir échapper la vie, croit en renverser le cours, en envahissant toutes les propriétés, comme s'il voulait dévorer la terre qui va l'engloutir. Indifférent à l'estime des hommes, il ne cherche plus à les tromper par des sermens, ni à déguiser ses plus coupables excès. Malheureux du bonheur d'autrui, malheureux du désir violent d'envahir, il s'agite comme s'il était menacé des besoins de la vie, et il succombe, sans être satisfait, sous le poids des richesses qu'il accúmule. Un Dieu vengeur l'a condamné aux plus cruels des supplices, *l'envie* et *la crainte de l'avenir.*

N'osant croire à la religion qui punit le crime, ni la rejeter, parce qu'il en puisa les principes avec les préjugés de l'éducation, il ne voit aucun port assuré au terme de sa vie. L'éternité lui apparaît sous des formes terribles; les remords ne lui montrent, sous le voile du tombeau, que le Tartare réservé à ses semblables, et les fouets éternels des furies. Vainement, pour conjurer la marche du temps, il a eu recours aux secrets de l'alchimie, afin de trouver

un breuvage qui devait le rendre immortel et lui procurer le moyen de convertir les métaux en or; déçu, sans être détrompé de ses prestiges, il s'est abandonné à la superstition, dernier refuge des âmes lâches et criminelles. Entouré d'illuminés, il consulte les sorts; il demande aux derviches des devises cabalistiques, qu'il fait coudre dans ses vêtemens, ou qu'il attache dans les parties les plus secrètes de son sérail, afin de détourner les génies malfaisans dont il se croit environné, et il porte à son cou un *Alcoran.*

Il a dépassé sa soixante-dix-huitième année. Flétri par les passions, sa poitrine s'embarrasse aux moindres contrariétés qu'il éprouve; des nuages couvrent ses yeux fatigués; sa voix éclatante n'est plus qu'un sinistre glapissement, et, accablé d'inquiétudes, il se courbe en gémissant sous le poids d'une vieillesse criminelle.

La demeure de ses pères, le séjour de sa jeunesse, le garde-meuble et le dépôt de ses rapines, ont été la proie des flammes en 1819. A cette nouvelle, il écume, il part,

il précipite ses pas; il arrive à Tébélen, et il ne respire qu'en retrouvant cent cinquante millions en espèces monnayées. Telle fut la somme qu'on exhuma des caveaux de son palais, et l'instant qui mit, pour la première fois, au jour la fortune colossale d'Ali-Pacha.

FAITS DÉTACHÉS.

Sur le Brésil, et notamment sur la ville de Bahia.

Extrait de la lettre d'un Allemand, datée de Siguerita, tout près de Bahia, le 20 janvier 1818.

La seule ville de Bahia renferme de soixante-quinze à quatre-vingt mille habitans, et, y compris les alentour, elle en a près de cent cinquante mille. On compte quinze nègres sur un blanc. Tous les fardeaux sont portés par des esclaves; la plus misérable famille portugaise en achète quelques-uns, pour subsister du produit de leur travail : un esclave coûte, en ce lieu, à peu près 150,000 rées; chaque esclave mâle doit rapporter journellement à son maître 180, et les fommes 120 rées : ce qu'ils gaugnent au-delà leur appartient, ce qui en manque leur vaut des coups.

Quelle différence entre ce pays et les

Etats-Unis d'Amérique! Dans ceux-ci, on voit avec ravissement l'état prospère de l'habitant des campagnes, et quelle propreté règne dans sa maison! Le simple paysan y vit mieux que ne le font au Brésil les premiers fonctionnaires publics; on y connaît le précieux précepte : *Prie et travaille.* Au Brésil, au contraire, l'homme végète dans la stupidité et l'abrutissement, et meurt presque de faim, quoique le pays soit un des plus riches du Monde. La végétation tient du prodige par sa vigueur, sa force, sa majesté, et pourtant les habitans y manquent souvent de farine de manioc, nécessaire à leur subsistance. Du reste, ils vivent comme Diogène; ils n'ont rien dans leurs cabanes qui serve à la commodité de la vie; ils ne possèdent (et cette observation s'applique également aux personnes des classes supérieures) ni cuillers ni couteaux, ni fourchettes; on mange avec les doigts; enfin, tout est pitoyable, et ce n'est pas exagérer que de placer cette nation, comparativement avec d'autres, à deux ou trois siècles en arrière.

La population du Brésil peut s'élever actuellement à près de cinq millions; le produit annuel en coton est estimé à 400,000 balles de 150 livres chacune; celui du tabac, à 60 ou 70,000 rouleaux d'environ 2 quintaux 1/2; et celui du sucre, à 50,000 caisses de 14 à 1,800 livres.

L'aspect de la ville de Bahia surprend agréablement le voyageur : elle s'élève en amphithéâtre sur le bord de la mer jusqu'à une hauteur considérable; des cocotiers et des palmiers sortent d'entre les toits, et des collines couvertes de verdure, s'étendent entre les maisons, les églises et les couvens. « Nous entrâmes, dit l'écrivain, dans le port en même temps qu'une frégate portugaise qui amenait le nouveau gouverneur ; il y eut le soir une illumination générale qui, vue du port, fit le plus bel effet. Je brûlais d'impatience de voir l'intérieur de cette ville charmante. Nous débarquâmes enfin le lendemain matin; mais mon entrée à Bahia fit cesser mon enchantement. La ville basse n'a que de vieilles maisons, et sur vingt personnes que l'on rencontre

dans les rues, il y a dix-huit esclaves, qui, presque nus, sont chargés comme des bêtes de somme. On ne voit point à Bahia des voitures de roulage, tout se transporte à dos, quel que soit le fardeau. En marchant avec leur charge, les noirs poussent une espèce de cri plaintif dont ils ont tellement pris l'habitude, qu'ils ne font pas le plus petit ouvrage sans l'accompagnement de ce triste chant. Outre le spectacle de la servitude, si douloureux pour l'ami de l'humanité, j'éprouvai le dégoût qu'excite l'extrême malpropreté des habitans : toutes les immondices se jettent dans les rues, personne ne songe à les transporter hors de la ville, et lorsqu'enfin elles obstruent le passage, on y met le feu, ce qui empeste l'air au point de suffoquer. La ville haute est moins malpropre, mieux bâtie et mieux aérée; on y jouit d'une vue délicieuse sur le port, sur le fort de Marc et sur la côte; les maisons y ont un aspect plus riant, quoiqu'il y en ait peu qui se distinguent sous les rapport de leur architecture.

» Une coutume singulière, c'est que tous les artisans travaillent dans la rue, les tailleurs, les cordonniers, les perruquiers et les forgerons; et c'est à travers ces ateliers en plein vent que l'on est obligé de se frayer un passage dans des rues souvent très-étroites. »

Péril d'une Famille française pendant un ouragan à l'Ile-de-France.

On parla beaucoup, dans le temps, du terrible ouragan qui se fit sentir à Maurice (Ile-de-France), du 28 février au 1er mars 1818. Les pertes éprouvées par cette colonies furent considérables. Le fait suivant, contenu dans une lettre écrite par M. *Coudray*, proviseur du collège de l'Ile-de-France, donnera une idée de la violence de cet ouragan :

« Mme Lemaître, dont le mari venait de partir pour la France, était restée sur son habitation, située dans le bois de la Nouvelle-Découverte, à trois lieues et demie du port. Elle y occupait une maison assez so-

lidement construite, où elle s'était enfermée avec sa petite famille et quelques noirs et négresses domestiques. A deux heures du matin, elle fut réveillée par la violence du vent et de la pluie qui commençaient à pénétrer de toutes parts. Quelques instans après son réveil, le commandeur et les noirs de son habitation, dont toutes les cases venaient d'être détruites et balayées, accoururent pour demander un asile à leur jeune maîtresse, et lui offrirent leur secours; à peine furent-ils entrés, qu'une partie du toit se sépara, et fut emporté dans l'air comme une paille légère.

» Des torrens de pluie inondant la maison, il fallut songer à trouver un autre abri. Mme Lemaître, éloignée de près d'une lieue de tout secours, se rappela une grotte naturelle, située dans le bois, à quelques centaines de toises de sa maison, et résolut de s'y réfugier avec ses enfans et ses noirs. Ils y parvinrent, après des efforts et des dangers incroyables. Mais quel fut le désespoir de cette malheureuse femme, lorsqu'elle s'aperçut qu'un ruisseau considé-

rable se frayait une route vers la grotte! Ce ruisseau, en quelques minutes, devint un torrent, et les noirs eurent beaucoup de peine à retirer de ce gouffre leur maîtresse et ses enfans.

» Echappé à ce danger, on délibéra sur l'endroit où l'on irait se réfugier; les plus proches voisins étaient, du côté du morne de la Nouvelle-Découverte, Mme Curtius, et de l'autre, mais par des chemins affreux, M. Jacob fils : on se décida pour l'habitation Curtius. Il était alors quatre heures : en ce moment, un des enfans de Mme Lemaître, porté par un de ses noirs, s'écria : *Maman, j'ai froid!* et, en effet, cette malheureuse mère le trouva tremblant et glacé. *Cours à la case,* dit-elle à un jeune noir dont elle connaissait l'intrépidité, *apporte une couverture, et sauve mon enfant.* Le noir vole vers la maison, et à peine y est-il entré, qu'elle s'abîme sur lui, et l'écrase. (On le retrouva quatre jours après sous les ruines.) Cependant la famille était en marche dans les bois, au milieu du tonnerre, des éclairs et des tor-

rens de pluie : c'était une scène du déluge. Après une heure de marche, de fatigues et de dangers inouis, on était presqu'arrivé, lorsqu'un torrent rapide, profond et de plus de cent pieds de large, les sépara de la maison de Mme Curtius, qui, dans ce moment même, éprouvait les plus grands malheurs; elle avait toute sa récolte, sa giroflèrie et ses dépendances détruites, et s'attendait d'un instant à l'autre à être écrasée sous sa maison.

» Il n'y avait ni secours à espérer, ni moyen de se faire entendre : ce moment de désespoir est impossible à décrire.

» Il fallut retourner par le même chemin, au milieu de périls plus grands encore, puisque la violence de l'ouragan augmentait de plus en plus, pour se réfugier chez M. Jacob fils, et chercher un sentier, ou plutôt un escalier, dans la montagne nommée *La Glissoire*, formée de près de 400 marches. Une partie des noirs allait devant pour frayer la route; d'autres portaient les enfans et soutenaient leur jeune maîtresse, et le reste marchait immédiate-

ment autour de cette malheureuse famille, pour la mettre à l'abri de ce déluge de pluie et de la chute des branches qui, dépouillées de leurs feuilles, sifflaient autour d'eux, lancées par le vent, meurtrissaient ces malheureux, et auraient brisé des membres plus délicats.

» Ils parvinrent enfin au sommet de La Glissoire; le jour parut alors, non pour les consoler ni les rassurer, mais pour les éclairer sur les dangers mille fois plus grands, et auxquels ils ne pouvaient échapper que par miracle. L'ouragan était dans sa plus grande force : il était alors six heures; mais il n'y avait plus à balancer, il fallait expirer du froid ou de la crampe au sommet de la montagne, ou se résoudre à descendre dans cet abîme.

» Pleine de confiance dans la Providence, qui l'avait protégée jusqu'à ce moment, et dans le dévouement admirable de ses noirs, cette pauvre mère, soutenue ou plutôt portée par eux, se hasarda dans cette horrible descente. Ce n'était plus un chemin, c'était une cascade, ou plutôt un

précipice, où roulaient pêle-mêle des torrens, des arbrisseaux déracinés, des terres détachées et des pierres énormes. Autour de cette malheureuse caravane, les arbres étaient renversés ou brisés avec un fracas épouvantable. Combien de fois, en entendant les rochers se détacher et rouler de la montagne dans l'abîme, cette infortunée se jeta à genoux pour prier Dieu de soustraire ses enfans à la mort qui les menaçait !

» Au travers de tant de fatigues, d'angoisses et de périls, il n'y avait qu'un miracle qui pût les sauver; ce miracle se fit, et cette malheureuse mère arriva à sept heures, épuisée, mourante, et dans un état de stupeur et d'effroi que rien ne saurait peindre.

» M. Jacob était alors chez M. son père, auprès du pont du Tombeau, avec toute sa famille. Cette circonstance eût été horrible pour ces infortunés, si les noirs de M. Jacob n'eussent accueilli avec transport l'amie de leur maîtresse, et n'eussent prodigué les soins les plus touchans à une famille à qui il ne restait pas un asile sur cette île de désolation. »

Extrait d'une lettre écrite par un Parisien, datée de la Havane, le 20 janvier 1819.

Le port de la Havane est magnifique; son entrée surtout offre la vue la plus belle et la plus séduisante; de chaque côté l'on découvre un fort au pied duquel les flots viennent se briser, et à mesure que l'on avance, on aperçoit une foule de vaisseaux de guerre et de commerce. Ce port, l'un des plus beaux et des plus vastes, peut contenir plus de trois mille bâtimens, et il offre la plus grande sûreté, ce qui est un avantage précieux dans ces parages, infestés de pirates et d'insurgés.

La ville est loin de répondre à l'idée que le port en fait concevoir; les maisons n'ont presque toutes que le rez-de-chaussée et un étage; leur construction est gothique, mais très-bien disposée pour le climat. Les appartemens sont très-vastes et peu ornés; les fenêtres n'ont pas de carreaux, mais seulement de grands volets presque toujours à demi fermés, pour conserver la fraîcheur.

Les rues ne sont pas pavées, mais elles sont en général assez belles, quoiqu'un peu étroites.... Cet air colonial paraît bien étrange à un parisien accoutumé à trouver de beaux hôtels où il a toutes ses aises; il y a, en effet, une grande différence entre nos salons de Paris et nos *granges* de la Havane; je dis *granges*, car le plafond est en bois, et soutenu par de grosses charpentes que l'art ne couvre d'aucun ornement. Quoiqu'il en soit, il y a ici quelques édifices assez beaux et assez majestueux; par exemple, la maison du gouverneur et celles des premiers habitans de la colonie présentent quelque chose d'européen; on y voit de longues galeries soutenues par de hautes colonnes, et des escaliers larges et quelquefois en marbre; les peintures sont pour la plupart un barbouillage insignifiant, qui fait un grand contraste avec la majesté des colonnes. Les salons sont très-nus, n'étant ornés ni de tableaux, ni de glaces, ni de bibliothèques, ni de beaux meubles; ils n'offrent, pour la plupart, que les quatre

murs, des chaises, une table et un secrétaire. Cette description n'est pas très-ravissante, mais elle est de la plus exacte vérité; ce qui nous console, c'est qu'il y a lieu d'espérer de grandes améliorations. Depuis trois ans la colonie a fait tant de progrès, que les colons ne cessent d'en témoigner leur étonnement aux étrangers.

Cette ville a quelques promenades agréables, entre autres le *Paseo*, et il y a peu de villes en France où l'on trouve une promenade aussi belle. L'habitude du pays ne permet d'y aller qu'en *volante* (espèce de cabriolet léger). On ne voit guères que les nègres et quelques mulâtres s'y promener à pied. Les femmes, ici, ne peuvent jamais sortir à pied, sans s'exposer à la risée des passans.

La musique et la danse furent, de tout temps, la passion des Espagnols; aussi ces plaisirs sont-ils en grand nombre à la Havane. Il y a cinq ou six bals publics, très-beaux, très-bien ornés, et capables de faire illusion pendant quelque temps. On y danse, on y walse gratis; car les maî-

sons de jeu paient tous les frais. Dans chaque bal, on voit dans une salle voisine cinq à six tables de jeu, et la foule n'y manque jamais. On n'a pas ici sur le jeu les mêmes idées qu'à Paris. Chacun peut jouer librement sans crainte d'être mal noté, et l'on voit quelquefois assis à la même table un magistrat, un prêtre, un muletier, un militaire, et des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe.

Les hommes s'habillent presque tous à la française, les pantalons blancs sont de la plus grande mode. Quant aux femmes, elles recherchent beaucoup le clinquant. Leurs robes sont semées de paillettes; elles ne portent pas de chapeaux, mais seulement des toques ornées de plumes en argent, en un mot, on croirait voir des actrices.

Destruction de l'équipage du navire anglais le Boyd, *à la Nouvelle-Zélande, en* 1816.

Le navire anglais *le Boyd*, commandé par le capitaine Thomson, avait trans-

porté, en 1816, pour le compte du gouvernement, à Botany-Bay, des criminels condamnés à la déportation. De là il fit voile vers la Nouvelle-Zélande, pour prendre un chargement de bois de construction.

Parmi d'autres passagers se trouvait un sauvage nommé *Georges*, natif de la Nouvelle-Zélande, et chef de la tribu de Wangeroa, qui était convenu avec le capitaine Thomson de travailler à la manœuvre du vaisseau pendant le voyage, et d'acquitter ainsi les frais de son passage jusqu'à son pays natal. Bientôt Georges, atteint d'une maladie qui lui ôtait ses forces, ne put remplir ses engagemens. Le capitaine Thomsôn, cependant, refusait de croire à sa faiblesse; il l'insultait journellement, et poussa les mauvais traitemens au point de le faire attacher au grand mât, où il fut inhumainement fouetté. L'équipage et les passagers perdirent tout égard pour le chef de Wangeroa, qui répétait vainement au capitaine qu'il n'était pas un *cokée* (homme du commun), mais un chef distingué.

Le navire n'eut pas plutôt jeté l'ancre dans la baie de Wangeroa, où aucun vaisseau européen n'était encore entré, et qui se trouvait au milieu du territoire où commandait le chef maltraité, que Thomson chassa Georges de son bord, après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avait de vêtemens anglais en sa possession, de sorte qu'il reparut au milieu de ses compatriotes dans un état de nudité complète. Il leur raconta sur-le-champ les outrages et les indignes traitemens dont il avait été victime. Les sauvages, irrités à ce récit, se décidèrent unanimement à tirer vengeance des Anglais, et la mort du capitaine Thomson, le massacre de tout l'équipage, et la prise de possession du vaisseau devaient bientôt assouvir leur fureur.

L'imprudence et la témérité de Thomson rendirent ces projets de vengeance d'une exécution assez facile. Oubliant tous les justes motifs de haine qu'il avait donnés à Georges, ou le méprisant trop pour le craindre, Thomson se fit mettre à terre dans la chaloupe de son navire, avec un

nombre de matelots et de rameurs peu considérable; mais il n'eut pas plutôt touché le sol de cette île funeste, qu'attaqué par une horde de sauvages, il tomba mort aux pieds de Tipponie, frère de Georges. Les rameurs de la chaloupe eurent tous le même sort; leurs cadavres furent sur-le-champ dépouillés par les sauvages, qui se revêtirent des habits des Anglais, et retournèrent ainsi déguisés vers le bâtiment, dans la chaloupe même du capitaine.

Là, secondés par leurs compatriotes, la scène de carnage recommença avec une nouvelle fureur. L'équipage en entier et tous les passagers, à l'exception de quatre individus, furent massacrés sans distinction d'âge ou de sexe; ni homme, ni femme, ni enfant de cette malheureuse expédition ne revint au port Jackson, d'où ils étaient partis.

Un vieux chef, nommé Tippahée, qui venait d'arriver d'une autre baie de l'île, en prit quelques-uns sous sa protection, et fit long-temps de grands efforts pour leur sauver la vie; mais la rage des com-

pagnons de Georges l'emporta, et ils furent tous immolés sous les yeux même du vénérable Tippahée.

Le massacre fini, une nouvelle scène d'horreur commença. Les sauvages, peu satisfaits de cette vengeance, et fidèles à leurs mœurs de cannibales, s'établirent sur le vaisseau, et dévorèrent avec un appétit féroce les corps sanglans de leurs victimes, jusqu'à ce qu'ils fussent complétement gorgés de cette horrible nourriture.

Les quatre individus qui échappèrent à cette affreuse destinée, étaient une femme, deux enfans, et le mousse de la chambre du capitaine. Les trois premiers ayant réussi à se cacher dans le vaisseau, et à se dérober aux premières recherches des sauvages, ne furent découverts qu'au moment où la soif du sang était étanchée. Ils furent traités avec douceur. Le mousse avait rendu, pendant le voyage, quelques services à Georges, qui s'en ressouvint à l'heure du carnage. Ce jeune homme se jeta au-devant du sauvage, lui criant : Georges, vous ne voudriez pas me tuer!

— Celui-ci lui répondit : Non, mon enfant, tu ès bon, je te sauverai la vie. Il le prit en effet sous sa protection.

Telle fut la fin déplorable de l'équipage du *Boyd;* plus de soixante-dix personnes périrent à la fleur de leur âge, victimes de la violence brutale d'un seul homme téméraire et cruel.

Sources minérales remarquables dans l'île de Java.

Extrait du voyage de M. Charles Abel, fait en 1816 et 1817.

Cès sources sont situées à droite du chemin qui conduit de Sirang à Batavia. Le pays, plusieurs milles à la ronde, est parfaitement plat. En approchant des sources, je sentis, dit le voyageur, le gaz sulfureux qui s'en dégage en très-grande abondance; elles occupent un espace de cinquante yards carrés, dans un sol composé de roches dures, qui semblent avoir été formées par des dépôts de l'eau des sources. Au milieu de cet espace, je remarquai plusieurs petites mares où l'eau

semblait être en ébullition; j'y plongeai ma main peu à peu, et avec précaution, et j'en croyais à peine mes sens, lorsque je trouvai que cette eau était précisément à la température de l'atmosphère. La mare du centre, la plus large de toutes, avait une surface de huit à dix pieds. Les bulles aériformes partaient de plusieurs points. Pour découvrir la cause de ce phénomène j'entrai dans la masse liquide, et je trouvai que sa plus grande profondeur est d'environ trois pieds. Le fond paraissait recouvert de pierres de diverses grosseurs. En examinant attentivement la place où l'eau était le plus agitée, je découvris dans le fond un canal en forme d'entonnoir, dont l'ouverture inférieure ne surpassait pas un pouce carré. Le gaz hydrogène sulfuré sortait par-là en si grande abondance et avec tant de force, que je ne pouvais tenir ma main au-dessus qu'avec beaucoup de peine.

L'eau de ces sources est d'une teinte blanc-sale; il est évident qu'elle contient des substances terreuses en suspension. Le sol sur le bord des mares est mou, sa

surface d'un jaune-verdâtre; à quelques pouces de profondeur, il est rouge et dur. A la distance de deux ou trois pieds, la surface du sol elle-même est dure et bleue. Il est évident que ce sol, à des époques reculées, a été recouvert par l'eau des sources; en plaçant l'oreille près du sol, dans le voisinage des mares, on entend un bruit semblable à celui de l'eau qui bout. Les habitans croient que l'eau de ces sources possède plusieurs propriétés médicinales, et qu'elle est particulièrement utile dans les maladies de la peau.

Baptême du Tropique.

La veille du jour du *baptême*, sur le soir, arrive le postillon du bonhomme *Tropique;* il est précédé d'une grêle de pois secs qu'on fait pleuvoir sur les passagers. A son arrivée, il sonne de la trompette; aussitôt le capitaine monte sur le pont, reçoit ce nouveau courrier avec tous les honneurs dus à son rang; et après avoir lu la lettre dont il est porteur, il lui fait des présens qui, s'ils ne sont pas aussi ri-

ches que ceux d'Alexandre aux députés de Darius, sont peut-être plus agréables à l'important personnage; car c'est un bon verre de liqueur.

Après cette belle réception, le capitaine lit à haute et intelligible voix la lettre du bonhomme *Tropique*. Elle est à peu près conçue en ces termes : « Je viens d'apprendre que le (nom du bâtiment) va passer » dans mes états; s'il est à bord quelques » passagers qui n'aient pas encore visité » mon empire, je les prie de recevoir mes » hommages, et de se soumettre de bonne » grâce au baptême et à la cérémonie » d'usage. La confiance et la soumission » que m'a toujours témoigné le capitaine » de ce navire, m'assurent d'avance des » humbles dispositions des passagers. Sur » ce, je leur promets ma protection et leur » garantis un heureux voyage. L'an de mon » règne mil huit cent, etc. »

Cette lecture faite, le capitaine congédie le courrier, en le priant de présenter ses hommages au bonhomme, et de réclamer son indulgence pour les passagers, dont

il lui remet les noms. Arrive enfin le jour du baptême. Le bonhomme est annoncé par le son de la trompe, et descend du haut d'un mât, précédé de son postillon. A son arrivée on bat du tambour, on joue des fanfares. Bientôt il se met en marche et fait le tour du navire, monté sur un cheval de bonne volonté, et précédé de quatre gendarmes à bonnets et ceintures rouges, qui portent à la main un sabre de bois; derrière lui est son aumônier, qui doit bénir le bâtiment. Le bonhomme porte une grande barbe blanche, de grandes rides sillonnent son front, ses habits sont des haillons, sa voix est tremblante et cassée: tout en lui annonce la caducité. Une fois la bénédiction du bâtiment terminée, les passagers se présentent à l'autel, où se trouve un baquet plein d'eau et un entonnoir; auprès se tient debout le postillon du bonhomme, avec un plat d'argent à la main. Chacun passe à son tour, et met à l'offrande; ensuite on s'asseoit sur une petite planche; l'aumônier vous fait faire différens sermens, selon l'âge

et le sexe, puis il vous attache la main, qu'il élève en haut, vous met l'entonnoir dans la manche, et laisse couleur l'eau ; alors il vous détache, et quand le baptême est terminé on rassemble les passagers, et, du haut d'un mât, on fait pleuvoir sur eux des torrens d'eau. Chacun est inondé et s'empresse d'aller changer de vêtemens.

Telle est la farce que jouent les matelots.

Naufrage de P. J. Dumont en Afrique.

Extrait de la relation publiée par lui-même, natif de Paris, et maintenant à l'hospice royal des Incurables.

L'histoire des navigations modernes offre peu d'exemples d'une infortune semblable à celle dont nous allons tracer le tableau; nous ne nous souvenons point d'avoir lu nulle part la relation d'un esclavage qui, par sa durée et par le nombre et le genre des souffrances de la victime, puisse être comparé à celui du malheureux Dumont.

Pierre-Joseph Dumont naquit à Paris en 1768; il quitta la maison paternelle à

l'âge de 12 ans, pour se mettre au service d'un officier de marine qu'il suivit dans l'expédition de Gibraltar, au mois de novembre de l'année 1782 ; il s'embarqua au port d'Alacire, en Espagne, sur le brick français *le Lièvre*, monté par cent quarante hommes, et qui devait se rendre à Mahon. Le soir même de son départ, une violente tempête s'éleva, et vers minuit la force des vagues jeta le bâtiment en débris sur les côtes d'Afrique, entre Oran et Alger. Soixante personnes de l'équipage disparurent sous les flots, et quatre-vingt seulement parvinrent à terre, accablés de lassitude. A peine y avaient-ils pris pied, qu'ils furent assaillis par les *koubals* arabes; n'ayant d'autres armes à leur opposer que le sable, ils essayèrent vainement de se défendre; quelques-uns se laissèrent égorger comme des moutons; d'autres, et notamment Dumont, opposèrent une courageuse résistance; mais, accablé par le nombre, il fut obligé de céder après avoir été percé d'un coup de lance et frappé d'une balle dans la jambe. Lorsque tous ces malheureux

naufragés eurent été mis ainsi hors de combat, les *koubals* regagnèrent leurs montagnes, emportant tout ce qui tomba sous leurs mains.

« Nous étions encore, dit le pauvre Dumont, environ trente personnes vivantes, plus ou moins blessées. A peine le jour parut-il, que les Arabes revinrent au galop; ils nous lièrent les bras en croix et nous attachèrent à la queue de leurs chevaux.

» Plusieurs de mes infortunés compagnons, ainsi traités, tombaient de faiblesse et de douleur. Nous marchâmes huit nuits de suite; nos gardiens n'osant nous faire voyager le jour, de peur que d'autres *koubals* ne vinssent nous arracher de leurs mains. Durant le jour, ils campaient dans les bois, autour de nous; un peu de pain et d'eau soutenait les restes de notre vie. La dernière marche se fit de jour, parce que nos conducteurs n'avaient plus rien à craindre; nos souffrances se renouvelèrent, car chacun de nos pas r'ouvrait nos blessures que le sang séché avait un peu refermées. Nous arrivâmes le soir à

la montagne Félix, demeure du cheik Osman.

» Nous lui fûmes présentés ; il nous demanda à quelle nation nous appartenions, et lorsque nous lui eûmes répondu que nous étions *Français*, il s'écria : — *Français! sans foi, sans loi, malins et diables.* — Puis il ajouta : — *Qu'on les mette à la chaîne.* — Cet ordre reçut à l'instant son exécution.

» J'étais estropié, j'avais le ventre horriblement enflé; mes camarades n'étaient pas moins souffrans; trois d'entre eux moururent quelques jours après leur arrivée. On nous mit tout nus, sans chemise, hors un court jupon de laine, à la manière des Écossais. On nous attacha deux à deux à une grosse chaîne d'environ dix pieds de long, pesant soixante livres; elle est fixée au pied par un *grillet*, morceau de fer en forme de fer à cheval; on passe une cheville maintenue par une chape pour en alléger le poids; l'esclave se fait une ceinture d'herbes ou de chanvre, avec laquelle il en relève deux ou trois pieds

qu'il laisse tomber à volonté, mais elle ne quitte jamais le *grillet*, de sorte que ces hommes sont inséparables tant que la chape, enfoncée à coups de marteau, y demeure, et on ne la retire que pour changer l'un des deux compagnons.

» Ainsi nus, chargés de fer, nous fûmes conduits au bagne, qui se trouve encore à une demi-lieue du palais. Ce bâtiment, d'une longueur extraordinaire, ressemble à une vaste écurie : deux mille esclaves y sont détenus ; il peut en contenir aisément deux mille cinq cents ; les murs ont environ quarante pieds de hauteur et huit d'épaisseur ; le toit ressemble aux nôtres, hors qu'il se compose de planches taillées en forme d'ardoise ; il est bas, comparé à la longueur de l'édifice ; un mélange de chaux et de sable en fait le plafond. Quoiqu'on ait pratiqué un grand nombre de fenêtres fermées par de gros barreaux de fer très-serrés, le bagne est très-obscur ; ces ouvertures, à la hauteur du sein de l'homme, lui permettent de voir, toutes

les nuits, les animaux féroces qui viennent, alléchés par l'odeur de la chair humaine dont ils sont très-friands, pousser à travers les grilles, des hurlemens épouvantables qui font dresser les cheveux; les fenêtres, hautes et larges, sont séparées par un intervalle de dix pieds.

»Sur la largeur des murs formant terrasse, règne une foule de guérites assez vastes pour contenir quinze personnes; c'est la demeure des gardiens. Il y a soixante guérites, environ à quarante pieds de distance entre elles; on y monte en dehors par une échelle très-large, capable de soutenir trois hommes de front, qui s'élève et s'abaisse comme un pont-levis. Arrivés à la terrasse, les gardiens se rendent à leur guérite respective. Ils entretiennent un feu de charbon pour allumer leurs pipes et chauffer leur café. Constamment armés, sans jamais quitter leurs vêtemens, ils tirent souvent des coups de fusil chargé de gros sel, sur les esclaves qui font un peu de bruit dans le bagne. Ils veillent comme

nos sentinelles, et s'avertissent fréquemment par ces mots : *Prends garde aux chrétiens.*

» Au milieu du bagne, pavé en pente des deux côtés, passe un ruisseau de deux pieds de large, qui emporte les immondices des esclaves. L'eau vient d'une centaine de peaux de bœufs préparées pour la contenir. Les Arabes la tirent des rochers voisins, et la transportent dans des outres portées sur des chameaux. Ces peaux sont suspendues au bout du bagne ; on en laisse tomber l'eau par le moyen d'une cheville attachée à la patte de devant.

» A notre arrivée, les esclaves se réjouirent de voir de nouveaux compagnons de leur misère (1). On retint notre chaîne par le milieu, avec un cadenas, à un piton fixé dans la muraille à trois pieds de hau-

(1) Les onze premières années de ma captivité se sont passées sans avoir vu au bagne un nouvel esclave. Le premier qui tomba depuis dans les mains du cheik était Espagnol : il semble qu'il ait tenu la fatale porte ouverte, car tous les quatre mois au plus, jusqu'à mon départ, il nous en venait de tous les coins de l'Europe.



teur. On nous accorda un peu de paille, une pierre pour oreiller, et la permission de dormir si nous pouvions; ce qui n'était pas aisé, car des pelotes de punaises nous tombaient sur le corps; nous les écrasions par poignées en nous éveillant en sursaut, de sorte que le matin, nous regardant mon camarade et moi, nous nous vîmes, avec le plus grand étonnement, tout couverts de pustules et d'un sang noir. En vérité, nous ne savions trop s'il nous fallait rire ou pleurer devant deux mille hommes tout nus, sur deux rangs, avec des barbes d'une effroyable longueur, et qui, pour la plupart, se mirent à boire de l'eau dans des crânes humains, faute de vases.

» Quoique mes blessures me causassent de grandes douleurs, surtout le coup de lance qui me traversait le corps, il me fallut aller au travail comme les autres, à six heures du matin, traînant la chaîne, et ramassant (on nous les jetait comme à des chiens) trois épis de blé de Turquie pour déjeuner, dîner et souper. On broie les épis, et l'on en mange la farine, que

l'on délaye, si l'on peut, car les gardiens aux champs ne donnent pas d'eau. Après avoir tiré toute la journée une charrue avec une douzaine d'esclaves, je fus ramené à la nuit tombante en prison, écrasé de lassitude, et meurtri des coups que j'avais déjà reçus pour essayer de m'accoutumer au régime des gardiens, qui n'adressent jamais la parole qu'en frappant. Un Italien voisin de ma chaîne, touché de mes souffrances, prit un bâton qu'il enveloppa de chanvre, il le fit entrer dans la plaie du coup de lance, r'ouvrit l'extrémité qui s'était refermée, perça la peau, en me causant d'indicibles tourmens toutes les fois que le bâton tournait, et vint à bout d'établir une espèce de séton avec le chanvre qu'il avait mouillé dans de l'urine et de la mauve pilée devant moi dans un crâne. Je fis une pelote de chanvre, que je portais constamment à ma ceinture, et l'humectant sans cesse, comme je viens de le dire, je guéris au bout de trois mois. Il me restait encore un peu de douleur de la balle qui m'avait atteint au mollet, je m'en

affranchis à l'aide d'un mauvais couteau : la balle ôtée, la douleur cessa.

» Parmi les deux mille personnes du bagne, il se trouvait des vieillards ; ceux-ci n'ont qu'une demi-chaîne : on les occupe dans l'intérieur du bâtiment à nettoyer les ordures, à faire écouler les eaux, à rôtir les punaises avec de la paille allumée au bout de longs bâtons, etc., etc. Ces infortunés sont encore plus maltraités que les autres ; car étant battus par les gardiens, ils deviennent encore les esclaves des esclaves, dont l'impatience, irritée par les mauvais traitemens, cherche une prompte vengeance, tantôt en leur crachant au visage, tantôt en les frappant, tantôt en leur lançant des pierres. Quand leur faiblesse ne leur permet plus aucun travail, les gardiens les tuent d'un coup de fusil ; il en est de même des jeunes gens qui tombent malades et laissent peu d'espoir de guérison : on jette dehors les cadavres, qui sont aussitôt déchirés par les animaux féroces des environs.

» Ce sont ordinairement les crânes des

hommes tués à coup de fusil qui servent de vases aux esclaves; car le corps d'un suicidé étant toujours porté par son camarade de chaîne à la montagne, roule au loin dans la plaine. Cet événement n'a jamais lieu sans être accompagné d'une volée de coups sur les compagnons les plus près de celui qui se pend, parce que les gardiens prétendent qu'il fallait l'empêcher de se soustraire à l'esclavage. Telle est leur justice, j'en ai fait moi-même la cruelle expérience. Mon camarade, jeune pilote italien, se pendit la nuit avec une tresse de chanvre faite à la dérobée; il l'avait attachée à un os fixé dans le mur. Je m'en aperçus assez tôt pour le prendre au milieu du corps et le faire tomber par une secousse; mais la fantaisie de se tuer lui étant revenue, je le sentis me donner un coup de pied dans les reins, en s'accrochant à l'os qui lui servait de clou : je l'y laissai jusqu'au point du jour, que je reçus mon salaire et son cadavre sur les épaules.

» Un autre de mes compagnons de chaîne, tombé malade, fut tué d'un coup de fusil,

son crâne m'a servi quatorze ans; je l'ai emporté jusqu'à Marseille. Trois sont morts à mes côtés, dont deux à coups de fusil, et l'Italien dont je viens de parler. Durant ma captivité, j'ai au moins eu trente camarades de chaîne; mais jamais un Français, parce qu'on avait grand soin de séparer les compatriotes, afin de prévenir les complots.

» Les esclaves se lèvent à deux heures du matin, de peur des coups de bâton. Les uns travaillent au jardin du cheik, les autres coupent du bois; ceux-ci défrichent des montagnes, ceux-là tirent la charrue. J'allais souvent jusqu'à cinq ou six lieues du bagne labourer la terre. Là, six ou huit paires d'esclaves étaient attachées par des bretelles aux traverses du timon d'une charrue, qu'ils traînaient en même temps qu'elle était dirigée par deux autres compagnons. Pendant le travail, les koubals faisaient avec nos gardiens le cercle autour de nous, moins pour nous garder, car la fuite est impossible, même sans chaîne, sur un territoire où pas un chemin n'est

frayé, et où les Arabes n'osent s'engager sans une caravane d'au moins vingt personnes bien armées, que pour nous préserver de la fureur des bêtes féroces, qui vont par troupes en ces lieux, et qui y sont d'une monstrueuse grosseur: les lions principalement et les tigres ne le cèdent point par leur taille à nos mulets ordinaires.

» Il y a toujours cent cinquante hommes armés pour veiller à la sûreté de cent esclaves. Chaque koubal, muni de sa lance, a dix coups à tirer; mais, quoiqu'il soit incessamment en surveillance, cela n'empêche pas quelquefois le lion d'emporter sa proie, comme je le lui ai vu faire d'un malheureux Espagnol, qui, affligé de la dyssenterie, s'était écarté de quatre ou cinq pas de son compagnon, en ôtant le crochet de sa ceinture. Tout-à-coup un lion sort du bois, s'élance sur lui, l'emporte dans sa gueule, quand un koubal qui l'aperçoit s'écrie: *Prends garde au lion!* On accourt, on le cerne, on le tue: mais il n'était plus temps, l'Espagnol avait cessé de vivre.

Nous trouvâmes ses entrailles déchirées d'un seul coup de dent.

» Les Arabes adressent trois fois par jour leur prière à Mahomet, à deux heures du matin, à midi et à quatre heures du soir. Cette cérémonie dure environ dix minutes, et c'est ce temps si précieux de midi que prennent les esclaves pour dérober à la hâte les fruits, les légumes, et même le blé qu'ils rencontrent en leur chemin. Ce n'est pas que ce vol soit autorisé par les gardiens; mais rien au monde ne pouvant les distraire de leurs prières, le vol s'effectue impunément; aussi, lorsqu'elles sont finies, s'ils voient les esclaves continuer leurs rapides larcins, il leur lancent des nuées de pierres, afin de les faire cesser. Nos vols n'ont pourtant d'autre but que de nous empêcher de mourir de faim, puisque trois épis de blé de Turquie ne peuvent soutenir vingt-quatre heures des hommes qui supportent autant de fatigues.

» Un jour, en allant ainsi en curée, j'eus beucoup de peine à prendre un chou; mais une autre fois je trouvai le moyen

d'emmener un mouton, qui nous régala pendant huit jours, les quatre compagnons voisins de ma chaîne, mon camarade et moi. Nous lui arrachâmes la tête, faute d'instrumens tranchans, et commençâmes la fête par les intestins, sans nous embarrasser des coups qui pleuvaient de toutes parts; le sang ruisselait sur notre corps; les koubals le recueillaient avec leurs doigts, et le portant à leur bouche, s'écriaient: *Que le sang des chrétiens est doux!*

»En allant aux champs, dans des terrains incultes, nous ressentions une faim et une soif dévorantes; le soleil dardait à plomb ses rayons sur notre peau couleur chocolat foncé. Qu'on juge de ses effets au milieu du jour, sur des dos écorchés! Nous couvrions notre tête de feuillage, et nous ombragions notre poitrine de notre barbe. La mienne, au bout de quinze années d'esclavage, me descendait au nombril; je la crêpais avec mes doigts, et l'étendais de manière à me garantir de la chaleur, du vent et de la pluie.

»Quelquefois, si nous rencontrions en

chemin une moitié d'ours ou de sanglier déchiré par les tigres ou les lions, nous demandions la permission d'achever leur rebut. — Oui, mange, chien de chrétien, répondaient les koubals. Alors nous nous disputions cet horrible partage. D'autres fois encore nous étions tellement pressés par la soif, que plusieurs recueillaient leur urine, ou celle des chevaux, qui restait dans la trace de leurs pas.

» Mais rien n'égale les horreurs de celle que nous endurâmes un jour où le feu prit au bagne. Quoique personne ne périt, nos barbes et nos cheveux furent brûlés. L'eau qui devait nous rafraîchir fut lâchée pour éteindre la flamme: la chaleur et les tourbillons de fumée nous étouffaient; nous écumions à la chaîne; nous nous crûmes un instant tous rôtis. On ne voulut jamais nous détacher, sans doute afin d'éviter le désordre, et on ne nous accorda de l'eau qu'à l'époque où elle devait se renouveler, sans avoir égard à la consommation exigée par l'incendie. Nous reçûmes en dédommagement une volée de coups, les

uns pour avoir mis le feu par négligence, les autres pour n'avoir pas prévu l'accident, d'autres pour avoir eu peut-être l'intention criminelle de s'échapper en profitant de la confusion.

» On conçoit qu'avec un pareil genre de vie, notre corps s'endurcissait à la fatigue ainsi qu'aux durs traitemens. Nous avions les mains si remplies de callosités, qu'il nous était impossible de les fermer, même à moitié. La plante des pieds était devenue une espèce de corne plus épaisse que celle des chevaux : ce n'est point une exagération, l'on aurait pu nous ferrer sans douleur; jamais nous n'en éprouvions en passant dans les broussailles et les ronces: les épines qui pénétraient cette partie y pourissaient à notre insu.

» Les gardiens, à qui la pitié est totalement étrangère, ont coutume de redoubler les châtimens sur ceux des esclaves dont le naturel leur paraît le plus sensible. Cette remarque ne pouvait m'échapper ; je chantais presque toujours quand j'étais rossé, ce qui m'épargnait une bonne

moitié de la correction journalière. Celui-là est de fer, disaient les gardiens, il est inutile de le frapper. Mes chants néanmoins ne m'ont pas toujours porté bonheur.

» Un prince de Maroc étant venu à la montagne Félix, poussa jusqu'aux champs où je travaillais. Nous fûmes étrangement surpris, à son arrivée, de voir nos gardiens mettre pied à terre, aller les yeux baissés, avec le plus profond respect, lui baiser la manche. Nous demandâmes à l'un d'eux, renégat liégeois, moins dur que ses confrères, quel était ce personnage d'une si haute importance. Dès qu'il nous l'eut nommé, mes camarades me dirent : — Dumont, toi qui sais la langue du prince, va le prier de nous accorder quelque chose.

» Après un moment d'hésitation, j'emmène mon camarade. Nous nous précipitons aux genoux du prince, et j'en sollicite une charité pour l'amour de Dieu. — Pourquoi as-tu renié la loi? me dit-il, croyant que j'étais un Arabe fait chrétien.

Vois-tu comme Dieu te punit ? Je répondis avec assurance. — Non, Monseigneur, je ne suis point Arabe, je suis chrétien. — Quelle est ta nation ? — La France. — Ah! tu es Français ! *Français sans foi, sans loi, malins et diables.* Ecoute, si tu veux renier ta religion et embrasser celle de Mahomet, je te conduirai dans mon pays, et te ferai du bien. — Non, Monseigneur, je suis homme et chrétien ; je veux mourir au sein de ma religion : celui qui renie sa loi n'en connaît aucune. Le prince se tourne alors vers son aide-de-camp, et dit à haute voix : — Il a raison. Tirant aussitôt cent sequins (mille francs) de sa poche : — Tiens, me dit-il gracieusement, voilà pour toi et tes compagnons.

» Nos gardiens ont deux chefs; le premier s'appelle gardien *bâche*, le second gardien *haïl*. Le *bâche* a droit de vie et de mort sur les esclaves et leurs gardiens; il ne doit compte de sa conduite qu'au cheik, qui approuve constamment ses raisons; il lui suffit de montrer la tête qu'il a fait tomber. Le *bâche* ne vient guères au

bagne que cinq ou six fois par an. Les punitions qu'il ordonne sont toujours sévères : la mort ou six cents coups de bâton au moins. Cependant nous désirions sa venue, ainsi que celle d'Osman, qui était encore plus rare, parce que nous en obtenions toujours quelque chose, comme d'avoir la permission de faire griller les punaises, et d'éloigner de trop méchans gardiens. Le *hail* m'ayant vu recevoir l'argent du prince maroquin, l'exigea dès qu'il fut parti, avec les menaces des châtimens ordinaires. Je n'en fis aucun cas, et sans redouter ses criailleries, je partageai la somme entière avec mes compagnons, ne me réservant que cinq sequins pour mon camarade et moi. On pense bien que la colère du *hail* n'épargna personne. La grêle tombant sur nos têtes avait moins de rapidité que les coups sur nos dos. Ce fut en vain, le bâton ne put nous arracher un sou. Quelques esclaves, afin d'abréger leurs souffrances, eurent la faiblesse d'avouer qu'ils m'avaient conseillé de lui remettre l'argent. Cet aveu le rendit fu-

rieux; il redoubla mes tourmens sans succès : mon opiniâtreté fut inébranlable, tant le sentiment de l'injustice m'endurcissait contre sa cruauté. Hélas! j'ignorais que la haine qu'il allait me vouer particulièrement n'aurait de terme que la durée de ma vie. En effet, le barbare, plus cruel que les lions qui ne font aucun mal lorsqu'ils ne sont point affamés, m'accabla de meurtrissures toute une année, sans m'épargner un seul jour. Jusqu'alors mon tempérament s'était toujours soutenu vigoureux, mon courage égalait ma force. Dans cette longue suite de maux, triste, maigre, chétif, exténué, je prenais la vie en dégoût; mes larmes coulaient journellement, moi qui n'en avais pas versé depuis la première année de ma captivité. Hors d'état de résister plus long-temps à cet amas de souffrances imméritées, je résolus de mourir. Des accès de rage me saisirent; ils me rendirent la force que depuis six mois je n'avais plus. Je me jetai sur quelques-uns des misérables dont l'insigne lâcheté me valait la fureur soutenue de

mon persécuteur. Je les mordis, et ne lâchai prise qu'avec le morceau, malgré les coups des gardiens pour me faire cesser. Avec de semblables dispositions, le *hail* avait tout à craindre. Un vendredi (jour de repos) je prévins mon camarade que, si mon bourreau me touchait, je lui sauterais à la gorge, déterminé à recevoir la mort après ma vengeance. Le lendemain, deux cents esclaves avaient passé la porte, qui est basse, sans avoir été frappés. Quand mon tour vient de m'incliner pour franchir le pas, un coup si violent m'atteignit aux reins, que j'en fléchis et perdis la respiration. Presque aussitôt je me dresse et j'étends les bras; je m'empare d'une grosse pierre, je la jette avec force à la tête du *hail*, dont l'œil sort de son orbite; je m'élance comme un tigre à son sein, qui se détache à la suite de mes transports, sans que je ressentisse les coups des gardiens, tombant à la fois sur toutes les parties de mon corps.

» On sent bien qu'un funeste exemple l'insubordination, la révolte, les mains et

les dents portées sur le second chef des gardiens, devaient avoir des suites terribles; je m'y étais attendu, puisque je soupirais après la fin de mes maux, dont la tête tranchée était le remède. Si le gardien *bâche* eût été présent, l'affaire n'aurait sans doute point traîné, mais le *hail* n'a pas le même pouvoir. Il lui fallut donc porter ses plaintes au cheik, avec la pièce de conviction, c'est-à-dire moi-même. A cet effet, pour procéder en règle, on me déchaîna; un mulet s'avança, sur lequel on me coucha à plat, les pieds et les mains liées sous le ventre de l'animal; conduit ainsi au trot, accompagné d'une pluie de coups sans intervalle, jusqu'au palais du cheik, éloigné d'une demi-lieue, j'arrivai presque évanoui. L'attitude, le traitement, l'allure du mulet m'avaient rendu le visage tout noir; j'avais en outre le corps déchiré.

« En arrêtant le mulet devant Osman, on me détache, et l'on me jette à terre comme une charge. Le *hail* va se plaindre. Osman paraît au balcon. Je respire un

moment; il me demande pourquoi j'ai maltraité ce chef de gardiens. — Je te prie *par ta loi*, lui dis-je, de me laisser parler; tu me trancheras la tête après, si tu veux. — Allons, parle, chien, me répond le cheik. Je lui raconte brièvement la venue du prince maroquin au lieu de nos travaux, la distribution de son argent à mes camarades, la volonté du *hail* de s'en emparer; puis j'ajoutai que le prince m'avait donné les cent sequins pour la dévotion de Mahomet (1), dont, selon sa réplique, le *hail* s'embarrassait fort peu, pourvu qu'il touchât les sequins; qu'il m'était impossible de remplir son vœu, puisque mes compagnons les avaient partagés. — De quelle main as-tu lancé la pierre? reprit le cheik. — Faisant la réflexion rapide que cette question tend à me faire couper la main droite, j'accuse la gauche sans hésiter. Soudain Osman ordonne qu'on m'attache la *falaque*; c'est une courroie qui,

(1) Le hail n'avait pas parlé du prophète; mais ce mensonge sauva la tête de Dumont.

prenant le poignet en-dessous, va saisir les troisième et quatrième doigts, afin de fixer la main étendue sur une table au moyen d'un tourniquet. L'autre main, également étendue, est attachée à une poulie à la hauteur de l'homme, ce qui lui donne, en quelque sorte, jusqu'au milieu du corps la position d'un crucifié. Deux gardiens me frappèrent à coups de bâton dans la main gauche à la manière des maréchaux, jusqu'à ce qu'il plut au cheik de suspendre le châtiment, qui dura près de vingt minutes; ma main en sortit en lambeaux, dépouillée, écrasée; elle y perdit tous les ongles; on n'y voyait plus que les nerfs : j'en suis estropié pour toujours.

» Osman me fit détacher : as-tu vu, dit-il au *hail*, comme j'ai châtié le chrétien? — Le gardien, montrant un air satisfait, le remercie de la rigueur que venait de déployer son maître, et approuve tant de justice; mais Osman le regarde en courroux, et lui adresse ces mots terribles : — Toi, pour avoir préféré l'argent à la loi

de Mahomet, tu seras pendu. Ce qui fut exécuté à l'instant au premier arbre.

» On me ramena à pied dans le bagne, laissant une trace de sang sur ma route; et de suite on me dirige vers une meule à repasser des outils. Je l'ai tournée du bras droit pendant un an, c'est-à-dire tout le temps qu'il m'a fallu pour guérir le bras gauche. Ma guérison s'est opérée, ou plutôt les chairs et les ongles ont reparu sans autre remède que l'urine de mes compagnons. Combien j'ai souffert encore à cette maudite meule! les Arabes des environs, qui connaissaient la punition du *hail* et son auteur, venaient, à dessein de me tourmenter, repasser leurs haches à ma pierre; ils s'appuyaient de tout le poids de leur corps, afin de me rendre le travail plus pénible. — Tourne donc, chien de chrétien, s'écriaient-ils comme des furieux, en me donnant des coups de pied, des coups de poing, et me crachant au visage. — La main droite, accablée de lassitude, me causait quelquefois plus de douleur que la gauche. Ah! que je regret-

tais, dans ces jours cruels, les plus rudes travaux des champs! je n'éprouvais quelques momens de soulagement que lorsqu'il arrivait aux esclaves de repasser les bèches; parce qu'étant deux à la chaîne, mon service leur devenait inutile.

» Dès qu'il me fut permis de suivre les travaux ordinaires, ma main droite armée d'une pioche, et mon bras gauche assez roide, offrirent encore au cheik quelque utilité. Mon camarade avait soin de remuer la terre devant moi, dans l'intention de faciliter ma tâche; je lui en savais gré, et ne manquais jamais de le faire participer aux petits vols que mon bonheur couronnait; je recevais bien à ce sujet quelques coups assez largement distribués, mais moins souvent depuis la mort du *hail;* les gardiens redoutaient mes plaintes, qui auraient pu compromettre leur sûreté.

» Ils sont aussi responsables de chaque esclave confié à leurs soins; s'ils ne rapportent au bagne la chaîne ou la tête d'un individu, la leur tombe sans miséricorde on ne les traite pas avec plus de ménage-

ment que leurs prisonniers; ils se mettent à genoux entre deux koubals; l'un lui donne un coup de lance dans le côté, dont la douleur l'oblige à lever subitement la tête, et l'autre attend cet instant favorable pour la lui faire sauter d'un coup de damas; elle est toujours tranchée d'un seul coup; seulement il arrive parfois que l'acier touche un os, le damas rend alors un son clair comme celui d'une clochette.

» L'un des travaux qui me semblaient les plus rudes était l'occupation aux *matamores :* ce sont de vastes souterrains renfermant des magasins de blé; on les creuse jusqu'à la profondeur de quatre-vingt pieds sur une largeur proportionnée; le fond en est planchéié, ainsi que les parois; on met des nattes sur les planches, et d'autres planches sur les nattes. On emplit ces immenses réservoirs jusqu'à la hauteur de soixante-dix pieds; ou, si l'on veut, à dix pieds du niveau du sol. Alors, même précaution que dans l'intérieur, c'est-à-dire qu'on les ferme avec des poutres, des planches, des nattes et des

planches encore par-dessus. Le tout est ensuite recouvert de terre sur laquelle on laboure et l'on sème comme sur tout autre terroir. Le blé s'y garde douze à quinze ans aussi frais qu'à l'époque où il y fut déposé.

» Quand le cheik livre ses grains au commerce, il nous fait vider ces souterrains; le travail dure ordinairement deux ou trois mois; chacun de nous reçoit sur le dos un sac de cent quarante livres, qu'il faut transporter en traînant sa chaîne, jusqu'à cinq ou six lieues de là par les montagnes. Hommes, chevaux, mulets, bufles, tout se confond et tout porte sa charge; en arrivant à la dernière montagne sur le penchant de laquelle sont posées des nattes, chacun vide son sac, et le grain coule du sommet au bas de la montagne.

» J'ai encore présente à la mémoire une famine qui se fit sentir il y a dix-huit ans dans le levant. Soixante villages, les esclaves et les bêtes de somme, au nombre de trois mille hommes et animaux compris, furent employés deux mois consécutifs à

transporter le grain des *matamores* à la dernière montagne; le tas devint si haut qu'il en rasait la cime. Le lendemain, chose inouie! quand nous revînmes verser notre dernière charge, après laquelle on attendait, le grain avait disparu : on voyait la plaine couverte d'une innombrable quantité de chevaux, de mulets, de chameaux, d'éléphans, etc. etc., qui avaient tout enlevé en moins de vingt-quatre heures.

» Quelques-uns des esclaves, afin de se soustraire à leurs maux, reniaient leur religion en l'échangeant contre celle du prophète. On ôtait leurs chaînes; on en faisait des gardiens; on les mariait à leur choix avec des renégates ou des filles du pays; on leur donnait soixante-quinze francs par mois, et quelquefois un établissement de leur goût. Mais l'exemple du supplice d'un renégat infidèle à la loi du prophète portait la terreur dans l'âme des esclaves les plus résolus. Un liégeois voulut adoucir sa misère en livrant sa conscience aux Arabes; il remplit quatre ans, sans y manquer, ses devoirs de musulman; par

malheur, il remarquait quelquefois le plaisir des juifs à boire de l'eau-de-vie : la tentation le prit d'en goûter, il résista; mais l'esprit malin le poussa si fort qu'il succomba. Pris le même jour en flagrant délit, on l'amena devant nous pour être empalé; on suspendit ce malheureux avec une poulie, à la hauteur d'une broche de fer scellée par le gros bout dans une colonne de marbre; on lui posa le derrière sur la pointe, et de minute en minute, on le descendait de deux ou trois lignes, jusqu'au moment où la broche lui sortit par le côté, près de l'épaule; il demeura dans cette horrible position trente-six heures sans expirer, nous suppliant de l'achever à coups de pierre, mouvement de pitié qui nous aurait aussi coûté la vie. Les Arabes nous disaient : —Regarde ce chien comme toi. — Et les esclaves loin de le plaindre, le chargeaient d'imprécations pour avoir changé de culte.

»Quelquefois, dans leur moment de gaîté, les gardiens m'appelaient dans leur guérite pour leur dire de petits contes; je

leur répétais ceux que j'avais retenus de mes compagnons en différentes langues; pour prix de ma complaisance, ils me donnaient du café; puis ils demandaient quelques notions sur la France, sur son climat, ses habitans, ses produits. On sent aisément que, libre de mes fers, au milieu d'eux pour un instant, recevant quelques épis de blé, même du pain et leur café, la comparaison de mon pays à l'Afrique tournait à l'avantage de leur contrée; ce qui, du reste, est vrai de leurs productions en tout genre. Je profitais de leurs bonnes dispositions pour les diriger vers mes camarades, qui, en retour de mes services, m'accordaient de l'amitié. Les Arabes croyant l'heure propice de me convertir, usaient de conseils, redoublaient d'instances et même de caresses, en vue de me gagner à leur *loi;* je montrais de l'incertitude, je paraissais ébranlé, j'exigeais du temps pour la réflexion; quand il était écoulé, je sollicitais de nouveaux délais afin de me bien décider; car je leur annonçais ne pas vouloir éprou-

ver le moindre regret après mon action; ces discours leur semblaient de toute justice; mais enfin, lassés d'attendre ma conversion, ils renouvelaient les mauvais traitemens sans l'obtenir.

» Ils n'épargnaient d'aucune manière deux prêtres napolitains, qui, toujours en prières au commencement de leur servitude, finirent par prendre le ton du bagne. Il faut avouer qu'on doit s'y accoutumer ou mourir; car, en ce lieu, l'on n'a pas plus l'idée de fuir que l'espoir du rachat. J'ai vu des hommes, insensibles à tous les outrages, qui étaient là depuis soixante ans; ces vieillards attendaient paisiblement le coup de fusil pour être livrés aux lions.

» J'étais depuis trente-trois ans dans les mains des koubals, livré à toutes les horreurs de la servitude, et ne pensant plus désormais à m'en affranchir, quand un événement assez extraordinaire vint me tirer de l'affreuse prison du cheik. Un Français appelé *Manet*, natif du Dauphiné, était depuis cinq ans renégat sous le nom d'Ali. Comme il savait très-bien fabriquer

la poudre à canon, ses talens l'avaient mis si avant dans les bonnes grâces d'Osman, qu'il marchait après son premier ministre. Manet, séparé de la France, n'avait point encore perdu la curiosité naturelle à ses compatriotes; il eut celle de regarder par les fenêtres du sérail les jolies femmes du cheik, qui le surprit. Ce crime emporte la peine capitale; mais Osman, qui l'aimait et faisait cas de son industrie, dont il avait grand besoin, daigna commuer la peine de mort de son favori en quinze cents coups de bâton, distribués mille sur le derrière, et cinq cents sous les pieds; puis il le priva de ses richesses, ne lui laissant qu'un cheval et ses armes. Cette douceur dans le traitement, due à l'affection singulière de son maître, ne l'empêcha point de conserver contre lui le plus violent ressentiment.

» Quatre mois après sa guérison, le cheik lui confie qu'il a l'intention de surprendre le dey d'Alger, pour en arracher un tribut, et qu'il lui faut une grande quantité de poudre pour cette expédition. Ali-Manet, enchanté d'une confidence si importante,

conçoit le dessein de la faire tourner à son profit. Il va déposer son cheval dans un adouan (village) écarté dont il se trouvait gouverneur, en déclarant au cheik qu'il était mort. Osman lui en donne un autre, que Manet conduit à son adouan, afin de détourner l'attention de son maître. Il monte le premier cheval, s'enfuit, passe devant le bagne en nous criant : *Adieu!* que nous entendîmes très-bien, sans nous douter de sa démarche.

» Le lendemain, le cheik ne le voyant point paraître au baise-main, selon l'usage, faveur uniquement accordée à Manet et au premier ministre, en demanda des nouvelles. Il ne conçut aucun soupçon dès qu'on lui eut rapporté que Manet ne pouvait être éloigné, puisqu'il avait laissé son cheval dans l'adouan. Le surlendemain, pensant qu'il avait été dévoré, l'on négligea des recherches. Manet, durant ces précieux momens, traversait seul, avec autant de bonheur que d'intrépidité, cent vingt lieues de déserts, de montagnes, de forêts remplies de lions, de tigres et de léopards,

trajet que les koubals, bien montés et bien armés, n'ont jamais fait sans une caravane de vingt à trente personnes.

»Il va trouver le bey de Titre, dont le pouvoir s'étend aux frontières des koubals du côté d'Alger, et l'avertit de prendre ses précautions contre Osman, dont les fils doivent l'attaquer sous peu de jours. Le bey, recevant cet avis, le fait accompagner par cent de ses *caspatdgi* jusqu'à la ville d'Alger. Le dey retint Manet, et lui dit: — Si ta nouvelle est vraie, je te confère un emploi digne d'un pareil service; ta tête tombera si elle est fausse. — Manet confirme par serment ce qu'il vient d'avancer.

»Aussitôt le dey ordonne aux beys d'Oran, de Constantine, de Titre, de se réunir, et ils marchent à la fois sur divers points à la rencontre de l'armée d'Osman. Trois jours étaient à peine écoulés que les fils du cheik battirent les beys d'Oran et de Constantine; mais celui de Titre, plus heureux, les vengea car, après avoir enveloppé ses ennemis, il les tailla en pièces,

fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent les deux généraux, enfans d'Osman. Le vainqueur se disposait à leur trancher la tête, lorsque l'un d'eux l'ayant supplié de consentir à un échange contre des chrétiens, le bey envoya demander l'avis du dey d'Alger, qui en fixa le nombre à cinq cents. Osman, à l'arrivée du courrier porteur de cette nouvelle transmise par le bey de Titre, se soumit volontiers à l'échange proposé. Il se rendit au bagne, vit trois cents esclaves qu'on amenait aux travaux, et fit suspendre leur marche; deux cents autres furent ajoutés à ce nombre.

» J'avais l'habitude de sortir un des derniers du bagne, quand je savais que les lieux où nous devions passer étaient stériles; je marchais au contraire à la tête de la colonne toutes les fois que nous nous dirigions sur des points où la facilité de marauder pouvait me tenter. Ce jour-là je traînais ma chaîne avec gaîté, certain que le propriétaire, qui souffrait nos vols en silence, m'en laisserait le choix. Bien

m'en prit, car c'est à cette heureuse idée que je dois ma liberté, avec l'inappréciable avantage de revoir mon pays. Pourquoi faut-il que j'aie encore à gémir sur le sort de quinze cents compagnons, qui, selon toutes les apparences, rendront le dernier soupir dans l'esclavage!

» Je me trouvais donc au milieu de trois cents esclaves qui se rangèrent les premiers sous les yeux du cheik. Il se mit lui-même à la tête d'une armée, et nous escorta jusqu'aux environs de Titre. Osman et le bey s'étant rencontrés, se baisèrent les épaules, et l'échange s'opéra. (Ce devait être au mois de septembre 1815.)

» En paraissant devant le bey de Titre, nos fers tombèrent; on nous laissa le simple grillet indiquant notre servitude au profit du gouvernement d'Alger. On nous habilla; nous fûmes nourris trois mois entiers sans faire aucun travail. Quels délices! Je me croyais dans la terre de Chanaan! L'époque où le bey solde ses contributions au dey d'Alger étant arrivée, on nous conduisit à ce dernier; et voilà Pierre-

Joseph Dumont esclave d'un nouveau maître.

» Les chrétiens sont habillés tous les ans. Ce vêtement, tout en laine, excepté la chemise, qui est d'une toile grise et claire comme un tamis, consiste en un gilet sous une capote, une culotte sans bas, et des souliers de maroquin qui ne durent qu'un jour, après quoi l'on va nu-pieds, où l'on en fait emplète, si l'on peut. On a pour nourriture, toutes les vingt-quatre heures, deux pains noirs de cinq onces chacun, avec sept ou huit olives d'une odeur insupportable.

» Le bagne est distribué par chambrées de trente ou quarante hommes. Lorsqu'il est plein, l'excédant repose dans les corridors, sur les escaliers, dans la cour, jusqu'à ce qu'il se trouve des places vacantes. Le Gouvernement emploie chaque esclave aux travaux qui lui sont familiers. N'ayant point de profession, l'on m'occupait à porter des fardeaux, à servir d'aide aux charpentiers et aux ouvriers de l'arsenal.

» J'étais depuis huit mois dans ma nou-

velle captivité, lorsque l'amiral Exmouth se présenta devant Alger, au mois d'août 1815. Il exigea du dey la remise des esclaves chrétiens de toutes les nations, et fit en même temps ses dispositions pour bombarder la ville. On nous conduisit alors, au nombre de quinze cents, dont une trentaine de Français, dans une immense caverne, au sommet de la montagne d'Alger. Il nous fallut quatre jours pour y arriver. Dans l'appréhension d'une révolte, on nous avait enchaînés. Malgré le temps que nous avions mis à tourner la montagne, nous étions encore assez près de la rade pour voir fort distinctement le combat, qui nous offrit le spectacle le plus imposant dans l'incendie de la flotte algérienne. C'est alors que les coups roulèrent sur nos épaules, comme les boulets sur la ville; mais cet effet de la rage ennemie ne put nous empêcher de faire des vœux pour le succès des forces anglaises, car nous ne doutions pas qu'il ne marquât la fin de nos maux. Cependant le ministre du dey nous refusa cette consolation; car, sans en

prévenir son maître, il commanda qu'on abattît nos têtes; en conséquence, on nous déclara que nous étions libres. Tous se précipitèrent à l'ouverture de la caverne pour en sortir : ce mouvement causant un grand embarras, on ne put couper que lentement les têtes. Quatre venaient de tomber lorsque les Turcs, qui n'agissaient qu'avec répugnance, et qui sont d'ailleurs bien moins féroces que les Arabes, dépêchèrent un de leurs camarades vers le dey, afin de faire cesser cette boucherie, s'il était possible. Celui-ci ordonna de nous mettre en liberté, et le courrier porteur de cette bonne nouvelle fut de retour à dix heures du soir. Pendant cet intervalle, trente-deux têtes avaient volé sur la poussière; les esclaves, témoins de cette boucherie, et craignant le même sort, refusèrent long-temps de sortir; il fallut de nouveau employer les coups, jusqu'à ce qu'entendant les cris de joie de ceux qui avaient passé les premiers, ils fussent certains de la vérité du message.

» Alors nous traînâmes nos fers, en cou-

rant parmi les ronces et les épines, vers le rivage. Des chaloupes anglaises nous recueillirent; et là, nos dernières chaînes tombèrent au milieu des larmes de trois mille renégats, qui les versaient du plus profond regret de ne pouvoir obtenir leur délivrance.

» Qui peindra mon étonnement d'apprendre à bord des vaisseaux les événemens de la révolution française? Tout ce qu'on me disait me paraissait si incroyable, que je me figurais que les Anglais s'amusaient à mes dépens, et voulaient rire de ma crédulité. Je ne fus pas bien détrompé à Naples; ce ne fut qu'à Marseille, où l'on me fit le même récit, qu'il ne me fut plus possible de me refuser à l'évidence.

» Je fis couper ma barbe; mon menton avait une longueur de deux doigts au-delà d'un menton ordinaire : c'était une crasse durcie, tellement identifiée à la peau, qu'elle en conservait l'apparence. Je l'ai fait disparaître en l'épongeant tous les jours trois mois de suite. J'ai aussi conservé longtemps au pied gauche une grosseur cal-

leuse, causée par l'anneau du *grillet*, qui, seul avec la chape, pesait trois livres. »

Une frégate anglaise conduisit Dumont à Naples, où il reçut de M. de Bourcet, consul de France, les secours et les soins les plus empressés. De ce lieu il s'embarqua pour Marseille, où il retrouva un Lyonnais, compagnon de ses infortunes à Alger, et dont l'esclavage avait duré dix-huit ans. Dumont partit avec lui pour Lyon, et de cette ville il se rendit seul à Paris, où il arriva par le coche d'Auxerre, le 24 janvier 1817, après trente-neuf ans d'absence.

Cérémonies usitées au Japon, pour les mariages et les funérailles.

Extrait d'un ouvrage japonnais, traduit par feu M. Titsingh.

On ne saurait se figurer jusqu'à quel point les Japonnais sont esclaves des convenances de l'étiquette et des formes. Il serait difficile de se faire une idée et du nombre et de l'espèce des cérémonies qui

précèdent et accompagnent les mariages au Japon. Cette longue kirielle de formules, de règles et de cérémonies, toutes plus minutieuses et plus compliquées les unes que les autres, deviendraient bien insipides à lire; en voici un abrégé.

Une très-grande affaire, ce sont les présens à porter à la fiancée lorsqu'on fait les accords, la manière de les arranger, le cérémonial qui s'observe de part et d'autre. Parmi ces présens, se trouve une grande quantité d'étoffes, de robes, de vêtemens, de meubles et objets divers, de bagatelles, de fil, d'aiguilles, et une bibliothèque composée de plusieurs centaines de volumes renfermant les ouvrages des poëtes, des historiens et des moralistes les plus célèbres du Japon, et notamment de Sei-sionagon, servante d'une des femmes d'un Daïri, intitulé: *Des devoirs d'une femme dans l'état du mariage.*

Les fiançailles et les noces se font le même jour; jamais on n'appelle un prêtre pour les cérémonies du mariage. La première entrevue des deux époux a lieu ainsi

qu'il suit. Au jour fixé, qui est toujours un de ceux indiqués comme heureux par le calendrier, une des servantes de l'époux se rend à la demeure de l'épouse, pour la chercher. A son arrivée, on la régale de quelques mets, et le père de la fiancée fait servir un repas avant que sa fille ne soit conduite à la demeure du futur. Le zakki (sorte de bière forte, boisson ordinaire des Japonais) y est servi par deux jeunes filles, nommées, l'une *papillon mâle*, et l'autre *papillon femelle*. Elles sont ainsi appelées parce que, sur chacune des deux cruches dont elles se servent, est attaché un papillon de papier, ce qui signifie que les papillons volant toujours deux à deux, le mari et la femme doivent de même être toujours ensemble. La manière de verser le zakki est soumise à des règles particulières. Après cette cérémonie, le cortége se met en route dans des *norimon* (chaises à porteur), et l'on doit, en quittant la maison, faire un feu à la porte. La fiancée est vêtue de blanc, étant considérée dès-lors comme perdue pour ses

parens. Lorsqu'elle est parvenue jusqu'au-dedans du vestibule de la maison de son époux, celui-ci, qui s'y tient debout dans ses vêtemens de cérémonie, touche tant soit peu de la main gauche le norimon; alors la fiancée lui tend, par la petite fenêtre de devant, son *mamori*, espèce de petit sac carré qui renferme l'image de quelque divinité, il le prend et le donne à une de ses femmes, qui va le porter dans l'appartement, et le suspend à un crochet.

Cette cérémonie se fait encore de la manière suivante.

Le norimon est reçu sous le vestibule par une femme assise, qui tient à la main une petite lanterne; derrière elle sont plusieurs autres femmes, et entre autres celle qui doit recevoir de la fiancée, et avant qu'elle ne quitte son norimon, le mamori, et en outre le *mamori-gatana* (espèce de petit sabre à fourreau blanc, que l'on croit avoir la vertu de chasser les esprits malins). Une d'elles conduit alors la fiancée par la main à son appartement;

celle qui a la lanterne la devance; cell qui tient le mamori et le mamori-gatana la suit, tend le mamori au fiancé, qui est assis à l'entrée de la seconde chambre, et porte directement le mamori-gatana à l'appartement de la fiancée; le futur donne aussitôt le mamori à la servante placée pour le recevoir à l'entrée de la maison; elle le porte dans la chambre du festin, et l'y suspend à un crochet.

Dans ce cas-ci la lanterne sert au fiancé pour voir la fiancée; si l'épousée ne lui plaisait pas, les fiançailles seraient suspendues; l'affaire serait arrangée au moyen des médiateurs, et le lendemain elle serait renvoyée chez ses parens. Il y a eu autrefois des exemples pareils; mais en ce temps-ci, observe le traducteur, l'on estime moins la beauté que la fortune et la naissance, et cette coutume a été peu à peu abandonnée. A présent, lorsqu'un jeune homme a l'intention d'épouser une fille qu'il juge, par la situation des parens, pouvoir lui convenir, il tâche auparavant de la voir si elle lui plaît, on envoie un

médiateur, et les fiançailles ne trouvent point d'obstacles.

Les gens de qualité n'ont ni lanterne ni médiateur, parce que les parens engagent leurs enfans en bas âge, ce qui est toujours suivi de la conclusion du mariage.

Les cérémonies des funérailles ne sont ni moins nombreuses ni moins minutieuses que celles des mariages.

Lorsqu'un père ou une mère de famille est attaqué d'une maladie grave, et que tout espoir de rétablissement est évanoui, ses parens changent leurs vêtemens sales contre des habillemens propres; ensuite ils s'informent des dernières volontés du mourant, qu'on met soigneusement par écrit. Dès que le malade a rendu le dernier soupir, ses parens pleurent sa mort dans un maintien lugubre; et le fils doit, ainsi que sa femme et ses enfans, affecter particulièrement la plus profonde affliction. Le corps du défunt est porté dans une autre pièce et couvert d'un voile, la tête tournée vers le nord, et le visage à l'ouest. Des paravents sont placés à l'entour pour

le garantir des chats (1); ensuite on lave le corps; l'eau dont on se sert n'est pas chauffée au foyer ordinaire; on doit choisir un endroit dont la propreté et la pureté soient reconnues, et l'on y construit un nouveau foyer. Le nettoiement du corps est confié au domestique le plus intime; on lui coupe les ongles des mains et des pieds, et on le revêt de vêtemens suivant la saison; si c'est une femme, on orne son corps de ses plus belles robes; mais les robes, tant des femmes que des hommes, sont fermées; le côté gauche en dessous et le côté droit en dessus, ce qui est le contraire de ce qui se fait pendant la vie. Lorsque le corps est ainsi lavé, on l'expose sur une natte au milieu de la salle, la tête tournée vers le sud, et on lui présente une table chargée d'alimens, en ayant

(1) On prétend que lorsqu'un chat saute pardessus un corps, le mort ressuscite; que si alors on le frappe d'un balai, il retombe; mais que frappé de toute autre chose, il n'en continue pas moins de *réexister*. C'est pour cela qu'il est sévèrement défendu de chasser les chats à coups de balai.

soin de ne point se servir de la vaisselle du défunt, ni d'aucun service doré, argenté ou décoré d'une manière quelconque.

Au lieu d'enfermer le corps dans un cercueil d'une longueur et d'une largeur proportionnée à la taille du défunt, il est d'usage au Japon, de le placer soit dans une caisse carrée, soit dans une cuve de trois pieds de hauteur, sur deux pieds et demi d'ouverture à la partie supérieure, et deux de diamètre à la base; le défunt y est placé à genoux; quelquefois on fait cette caisse un peu oblongue, pour y placer le corps comme à moitié couché, ou un peu en arrière; le reste de la bière est rempli par les vêtemens du mort, ou par des pièces de soie, de toile et de coton. La cuve étant ainsi parfaitement aplanie et recouverte de son couvercle, on la renferme dans une autre caisse; après quoi l'on y fait une offrande de lakki, de thé et de sucreries, en l'accompagnant d'exclamations et de gémissemens lamentables.

Lorsqu'on a fait choix d'un endroit con-

venable pour y déposer le corps, un membre de la famille se lave, se purifie soigneusement, met un vêtement neuf et se rend au lieu désigné. A droite de la place choisie, il présente quelques mets en offrande, brûle de l'encens, et dans une prière respectueuse informe le dieu de la terre, *Dozin*, de son dessein d'y creuser un tombeau, le suppliant de le garantir, pendant nombre d'années, de toute calamité.

A l'arrivée du convoi, la cuve dans laquelle est le corps est ôtée de sa bière et posée dans le tombeau, qui ensuite est comblé de terre et recouvert d'une pierre plate, qui est elle-même couverte de terre; ensuite on y place une autre caisse extérieure nommée *quan*, qu'on enlève au bout de sept semaines, et qui est remplacée par le *siseh*, ou pierre de tombe.

Le premier temps du deuil dure cinquante jours, pendant lesquels on est obligé de rester chez soi et de s'abstenir de viande, de poisson, de volaille, et généralement de tout ce qui a eu vie, les alimens

ne devant se composer que de riz, de végétaux et de fruits. Lorsque ce délai est expiré, on a la liberté de se raser et de se couper les ongles, de quitter ses habits de deuil et d'ouvrir la porte de sa maison. On va ensuite informer le gouvernement que le temps du deuil est passé, faire un compliment à chacun de ceux qui ont assisté aux funérailles, puis on leur envoie en présent une petite caisse remplie de riz étuvé. La seconde partie du deuil dure jusqu'au centième jour; alors le fils réunit de nouveau ses parens, et leur donne un festin qu'on renouvelle un an après, au jour de la mort, et ensuite la 3ᵉ, la 7ᵉ, la 13ᵉ, la 25ᵉ, la 33ᵉ, la 50ᵉ, la 100ᵉ, et la 150ᵉ année, et ainsi de suite tant qu'il reste des descendans de la famille, la dernière partie du deuil ne finit qu'avec la troisième année; on est en outre tenu de faire quatre fois par an, ou à chaque saison, des offrandes au défunt.

Traversée du Sund à la nage.

Un jeune créole, natif de Sainte-Croix, a traversé à la nage le détroit du Sund, entre Cronenbourg et Helsingborg; la largeur du détroit est en ce lieu d'environ quatre milles; mais les courans et les brises ne lui ayant pas permis de faire le trajet en droite ligne, il s'est détourné de sa route et est allé aborder au village de Graves, éloigné d'Helsingborg de deux milles, ce qui donne, pour la distance totale qu'il a parcourue, environ six milles. Il n'a mis que deux heures quarante minutes à ce voyage, quoique la mer fût assez haute et que le vent soufflât dans une direction qui lui était défavorable.

Colonies Suisses sur le fleuve d'Ohio, aux États-Unis.

Un habitant de Saint-Gall, revenu en 1819 d'Amérique, a donné les détails suivans sur les colonies suisses de la Nouvelle-Suisse dans l'état d'Indiana, sur le fleuve

Ohio, et de la Nouvelle-Vévay sur le même fleuve.

La première de ces colonies a été fondée en 1808, par des émigrés du canton de Vaud, et a beaucoup prospéré; la seconde, fondée seulement en 1813, forme une petite ville industrieuse; l'emplacement qu'elle occupe était encore, pour la plus grande partie, couvert de bois en 1814.

«Le 15 janvier 1817, dit le voyageur, je visitai la Nouvelle-Vévay, où je ne trouvai que 50 à 60 maisons, y compris celles qui n'étaient point encore terminées : tout est encore dans un état d'imperfection; cependant on remarque, par-ci par-là, quelques jolies maisons neuves bâties en briques; les autres sont de bois. On a commencé à construire un grand bâtiment d'entrepôt pour les marchandises; mais il n'y a point encore d'église. On publie maintenant une gazette à la Nouvelle-Vévay. La culture de la vigne fait de grands progrès, et la qualité du vin est supérieure. Cette colonie, qui se trouve dans une position très-favorable, prendrait un accroissement rapide

s'il venait s'y établir un plus grand nombre de familles suisses, jouissant déjà d'une certaine aisance. »

Lettre de Christophe Colomb, sur les îles de la mer des Indes, à la recherche desquelles il avait été envoyé huit mois auparavant;

Adressée à Don Raphaël Sanxio, trésorier de Ferdinand-le-Catholique, et traduite récemment en français, pour la première fois, par M. Alexandre de Jonnès.

Les détails que contient cette lettre peu connue, en font un des monumens les plus curieux de l'histoire. On y retrouve avec plaisir la simplicité et la bonté d'âme qui caractérisent l'illustre auteur de tant de belles découvertes. Il paraît que Christophe Colomb, au retour de son immortel voyage, ayant été obligé de relâcher à Lisbonne, et craignant que la perfidie de cette cour ne privât l'Espagne de ses découvertes, se détermina à en faire parvenir le récit, secrètement, à son ami Sanxio.

« J'ai terminé mon entreprise, et comme il vous sera sans doute agréable d'être informé de tout ce que j'ai fait et découvert, je vous en envoie le récit.

» J'arrivai dans la mer des Indes (1) trente-trois jours après mon départ de Cadix, et j'y pris possession, sans résistance, au nom de notre illustre roi, d'un grand nombre d'îles extrêmement peuplées. Je donnai à la première le nom de notre divin Sauveur. Son nom indien est Guana-Hanix (2). Une autre fut appelée Sainte-Marie-de-la-Conception, une autre Ferdinanda, une autre Isabelle (3), une autre Joanna (4), ainsi du reste. Quand nous débarquâmes sur cette dernière, je me dirigeai le long de la côte, à peu près vers l'ouest; son extrême étendue me fit croire pendant quelque temps que ce n'était point une île, mais bien une partie du

(1) Cette mer n'est autre que l'Océan atlantique.

(2) San-Salvador, l'une des Lucayes.

(3) Ces deux îles font partie de l'archipel des Lucayes.

(4) Juana, Giovanna, Alpha et Oméga, furent les premiers noms de l'île de Cuba.

continent de l'Asie, une province du Catay (1). Cependant, comme aucune ville ne s'élève sur les côtes, qu'on y rencontre seulement quelques villages et quelques habitations rustiques, d'où les naturels se sauvaient à notre approche, il me fut impossible d'obtenir le moindre renseignement. Je m'avançai davantage, espérant toujours; mais, trompé dans mon attente, et craignant de me laisser entraîner trop avant dans le nord, aux approches de l'hiver, je profitai des vents favorables pour me diriger vers le sud. Je relâchai, de ce côté, dans un port dont j'avais remarqué la situation, résolu de ne pas pousser plus loin mes recherches. Je fis descendre à terre deux de nos hommes, pour prendre connaissance des lieux et voir s'il n'y aurait pas dans cette partie quelque chef ou quelque ville avec lesquels nous pussions établir des communications. Ils revinrent au bout de trois jours, rapportant qu'ils avaient rencontré une multitude d'habi-

(1) Chine.



tans qui paraissaient vivre sans aucun gouvernement. Pendant leur absence, j'avais appris de plusieurs Indiens que ce pays était en effet une île. En conséquence, je m'avançai vers l'est de trois cent vingt-deux milles, en suivant toujours la côte. De l'extrémité de cette île, j'en vis une autre à l'est, distante de cinquante-quatre milles, et je l'appelai Hispagna (1). Je parcourus une étendue de cinq cent soixante-quatre milles le long de ces côtes, dans la direction de l'est au nord.

» Toutes ces îles sont d'une extrême fertilité; on y trouve les ports les plus sûrs et les plus beaux que j'aie jamais vus. De très-hautes montagnes s'élèvent à leur surface, recouverte de tous côtés de la plus brillante végétation. Les arbres y sont si hauts, qu'ils paraissent toucher aux étoiles, et leur nombre égale leur variété. Quoique nous fussions au mois de novembre, ils étaient aussi verds que nos arbres le sont

(1) Hispagna, Hispagniola, Haïti : c'est Saint-Domingue.

au mois de mai en Espagne; les uns portaient des fleurs, d'autres des fruits, et une foule innombrable d'oiseaux de toute espèce, parmi lesquels brillait le rossignol, chantaient au milieu de leur ombrage. L'île de Joanna, en particulier, porte sept ou huit espèces de palmiers, qui, pour l'élévation et la beauté, surpassent de beaucoup toutes les nôtres, et l'on peut en dire autant de tous les autres arbres, plantes et fruits. Les pins y sont très-beaux, les champs et les prairies très-étendus. On y voit une multitude d'oiseaux différens, du miel de diverses saveurs, toutes sortes de métaux, excepté du fer.

»Toutefois, dans celle de ces îles que j'ai appelée Hispagna, la hauteur des montagnes, l'étendue des campagnes et des bois, la fertilité des prairies et des terres en labour sont incontestablement supérieures à ce qui l'environne. La convenance des ports de cette île, et le nombre comme la beauté des rivières passent toute croyance. Ses arbres, ses herbes et ses fruits sont très-différens de ceux de Joanna. Outre

plusieurs plantes aromatiques, on y trouve de l'or et plusieurs autres métaux.

» Les habitans des deux sexes, dans ces diverses îles, sont constamment nus; il faut en excepter quelques femmes, qui s'enveloppent d'une ceinture faite avec des feuilles ou avec du coton.

» Ils ne connaissent point l'usage des armes en fer, ce qui peut provenir de l'absence de ce métal dans leur pays. D'ailleurs ils pourraient s'en procurer, qu'ils me semblent peu capables de s'en servir, non par faiblesse de corps, car ils sont fort bien constitués, mais par crainte et par timidité. Ces deux sentimens sont tellement remarquables en eux, qu'à peine osent-ils faire usage d'une espèce d'arme très-commune parmi eux, qui se compose d'un roseau séché au soleil, à l'extrémité duquel est fixé un morceau de bois sec et très-aigu, taillé en forme de fer de lance. Ce qu'il y a de certain, c'est que deux ou trois de nos gens suffisaient pour faire fuir une multitude d'Indiens; et leur apparition seule inspirait même

une telle frayeur, que les pères abandonnaient leurs enfans et les enfans leurs pères. Nous n'avions cependant d'autre intention que de communiquer avec eux, et nous apportions le plus grand soin à ne leur faire aucune injure. Bien plus, dans les lieux où je débarquais, je tâchais d'amener les indigènes à communiquer avec nous, et lorsque j'étais assez heureux pour y réussir, je ne les quittais jamais sans leur laisser en présent des vêtemens et beaucoup d'autres choses qui leur plaisaient infiniment. Au reste, quand on est parvenu à leur donner de la sécurité, on les trouve simples et honnêtes; ils donnent généreusement tout ce qu'ils possèdent sur la première demande qu'on en fait; leur bonne volonté est inépuisable sur toutes choses. Dans les échanges, ils ne savent mettre aucune proportion entre la valeur des objets qu'ils reçoivent et ceux qu'ils donnent. Aussi me suis-je fait un scrupule de leur en imposer. Ils croyaient posséder les plus beaux ornemens du monde, quand ils avaient obtenu des morceaux de poterie,

de verre, ou des clous. Dans une occasion, un matelot eut, pour un clou, un morceau d'or dont le poids aurait suffi pour faire trois nobles. Je défendis ce trafic injuste, et afin qu'ils me portassent plus d'amitié, je leur fis donner, sans rien exiger en retour, des objets utiles et capables de leur plaire. En agissant ainsi, j'avais surtout pour but de les amener plus promptement à la foi chrétienne, de leur faire aimer le roi, la reine, nos gentilshommes, et tous les peuples espagnols; et enfin, de les porter à la recherche des choses qui nous étaient nécessaires, et qui abondent dans leur pays. Il n'y a point d'idolâtrie parmi eux. Dans leur croyance, la force, le pouvoir, et toutes les bonnes actions viennent du ciel; aussi pensent-ils que j'en suis descendu avec mes vaisseaux et mes matelots: c'est ce que j'ai découvert, quand l'absence de toute crainte nous a permis de converser avec eux. Ils ne manquent point d'intelligence, et même ceux qui ont traversé les mers, expriment avec clarté ce qu'ils ont fait et vu. Toutefois, nos vais-

seaux et nos costumes sont les premiers de ce genre qui ont frappé leurs regards.

» Dès les premiers momens de mon arrivée dans cette mer, j'ai enlevé par force quelques habitans de la première île que j'ai touchée, afin d'en tirer quelques instructions pendant le cours de mon voyage. Ce plan m'a très-bien réussi, et nous nous sommes entendus, en peu de temps, par des gestes, des signes, et même des mots. Ils nous ont été très-utiles. En restant parmi nous, et ils y sont encore, ils n'ont pas abandonné l'idée que j'étais descendu du ciel, et partout où nous sommes débarqués, ils ont répandu cette opinion, en criant à haute voix : « Venez, venez, et vous » verrez une race d'hommes célestes. » Sur cette assurance, tous les insulaires, hommes, femmes et enfans, oubliant les craintes qu'ils avaient d'abord conçues, nous ont entourés, et nous ont offert des subsistances avec la plus grande et la plus incroyable bonté.

» Ils se servent, pour établir leurs relations d'une île à une autre, de bateaux

d'un bois solide, très-étroits, pareils aux nôtres pour la forme et la longueur, mais bien plus rapides, quoique poussés uniquement par des avirons. J'ai vu quelques-uns de ces bateaux manœuvrés par soixante-dix ou quatre-vingts rameurs.

» La même race d'hommes peuple ces contrées; ils ont les mêmes mœurs, ils se servent du même langage. Cette dernière circonstance est très-importante pour l'objet que notre très-suprême roi a en vue, je veux dire leur conversion à la foi chrétienne. Autant que j'ai pu le remarquer, ils sont très-loin de pouvoir y mettre obstacle par leur disposition.

» J'ai dit plus haut que j'avais côtoyé l'île de Joanna pendant trois cent vingt-deux milles vers l'est, et je suis persuadé, par ce que j'ai vu et entendu, que cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse ensemble. Elle contient deux provinces où je n'ai point pénétré; l'une d'elles se nomme *Anan*, et est habitée par des hommes à queue. Les Indiens que j'emmène avec moi estiment que cette province a cent quatre-

vingts milles de long. Je crois que la circonférence d'Hispagna est plus grande que celle de l'Espagne, *à Corognâ usquè ad Fontem rapidum* (1), si je puis évaluer comme un quart du tout le côté que j'ai parcouru en ligne droite, de l'est à l'ouest, dans une étendue d'environ cinq cent quarante milles. Quoique j'aie solennellement pris possession de toutes ces îles, au nom de notre roi, cependant j'ai choisi, sur ce côté d'Hispagna, le lieu le plus avantageux pour le commerce, et j'y ai résolu l'érection d'une métropole, à laquelle j'ai donné d'avance le nom de notre Seigneur. J'ai pris possession de cet emplacement au nom du roi, d'une manière plus particulière, et j'ai immédiatement donné l'ordre d'y construire un fort. Il sera bientôt fini, et pourra contenir le nombre d'hommes nécessaires à sa défense, avec des provisions pour plus d'un an. J'établirai pareillement ici un charpentier et des ouvriers habiles dans d'autres professions, en recon-

(1) Depuis la Corogne jusqu'à Fontarabie.

naissance de l'amitié que nous ont témoigné le roi de l'île et les habitans, et aussi parce que le roi m'a honoré du titre de son frère. Si, par la suite, les naturels changeaient de dispositions à notre égard, ils ne pourraient nuire à ceux que je commettrai à la garde du fort; car, comme je l'ai dit, ils sont singulièrement timides, et le bruit des armes à feu, surtout, les épouvante. Ainsi, les défenseurs du fort pourront être considérés comme les uniques possesseurs de l'île, et ils n'auront rien à redouter pour eux-mêmes, s'ils observent les lois et les règles que je leur ai prescrites.

» Les insulaires n'ont jamais plus d'une femme, les chefs et les rois seuls peuvent en prendre jusqu'à vingt. Ce sexe paraît condamné aux travaux les plus pénibles. J'ignore si l'on connaît, dans ce pays, le droit de propriété; car il m'a paru que les habitans partageaient toujours entre eux ce qu'ils avaient, et particulièrement les subsistances. Je n'ai point trouvé parmi eux d'hommes cruels, comme quelques-

uns l'ont dit, mais j'en ai vu partout de doux et d'estimables. Ils ne sont point noirs comme les Africains, et leurs cheveux sont droits et longs. Il est vrai que, placés à une latitude de 26 degrés, ils ne reçoivent pas les rayons du soleil avec toute la chaleur qu'ils ont à l'équateur et dans les régions voisines. Le froid est même très-vif sur le sommet des montagnes, et ils trouvent un préservatif contre ses rigueurs dans l'usage de certains alimens, et surtout dans des habitudes qui les endurcissent. Les seuls hommes féroces dont j'aie entendu parler, habitent une île appelée *Charis* (1), qui est immédiatement la seconde après Hispagna, pour ceux qui vont dans l'Inde. Ces hommes sont regardés par leurs voisins comme antropophages; ils ont en outre des habitudes de pirates, et dans leurs courses journalières, ils visitent toutes les îles des Indes, et emportent dans leurs bateaux tout ce qu'ils rencontrent. Du reste, ils ne diffèrent des

(1) Porto-Rico.

insulaires que j'ai vus que par l'usage de porter des cheveux longs comme les femmes. Leurs armes sont les mêmes, et malgré leur férocité, qui les rend la terreur des autres Indiens, je suis porté à ne pas les croire plus redoutables pour des Européens. Ils ont pour compagnes des femmes qu'on suppose les seules habitantes d'une autre île (1), qu'on trouve immédiatement après Hispagna, sur la route de l'Inde. Ces femmes ne se livrent point aux occupations de leur sexe, mais elles sont armées comme leurs maris, et leur corps est couvert de plaques d'airain; car leur île renferme des mines de ce métal. On m'a parlé d'une autre île encore plus grande qu'Hispagna; ses habitans n'ont pas même de flèches, mais ils ont de l'or abondamment. Je tiens toutes ces particularités des Indiens qui me suivent, et de ceux que j'ai eu l'occasion de voir dans les diverses îles que j'ai abordées.

» Pour résumer en peu de mots les avan-

(1) La Martinique.

tages que peuvent retirer de notre court voyage nos invincibles souverains, je promets, s'ils consentent toujours à me soutenir de leur assistance, de leur fournir autant d'or qu'ils en désireront, et autant d'aromates, d'aloës et de rhubarbe qu'ils jugeront convenable d'en demander. Je suis convaincu que toutes ces choses seront recueillies en abondance par les hommes que j'ai laissés dans le fort. Quant à moi, les vents m'ont forcé d'y prolonger mon séjour, et je ne suis resté dans la ville de la Nativité que pour y voir élever la forteresse et pourvoir à la sûreté de ceux qui devaient la garder. Ces avantages sont déjà bien grands, mais ils peuvent être augmentés encore par mon retour dans ces contrées avec de nouveaux vaisseaux. Cette grande et étonnante découverte surpasse de beaucoup notre mérite, et peut seulement correspondre à la magnificence de la foi chrétienne, et à la piété de nos souverains. Ce n'est point ici l'accomplissement d'une intelligence humaine, mais c'est vraiment le don de la Divinité. Il n'est

pas sans exemple que Dieu écoute les demandes de ceux qui l'aiment avec l'intention de propager ses préceptes; et telle est, sans doute, la première cause d'un succès dont rien d'humain n'a jusqu'à présent approché. En effet, quoi qu'on ait pu dire des îles que je viens de découvrir, il est certain qu'on en parlait seulement par conjecture, et que personne n'a jamais affirmé les avoir vues, soit de vive voix, soit par écrit. Leur existence était reléguée dans les choses fabuleuses. Le roi et la reine, leur noblesse et tous leurs heureux états, ainsi que toutes les nations chrétiennes doivent bénir le Seigneur, qui nous a accordé une si grande victoire. Que des processions solennelles et la pompe des temples consacrent ce magnifique triomphe! Gloire au Christ sur la terre comme aux cieux, puisqu'il nous offre le moyen de ramener à lui les âmes exposées des païens. Réjouissons-nous, en raison de l'exaltation de notre foi et de l'accroissement de nos avantages terrestres, dont les bienfaits se feront ressentir non-seule-

ment en Espagne, mais encore dans toute la chrétienté.

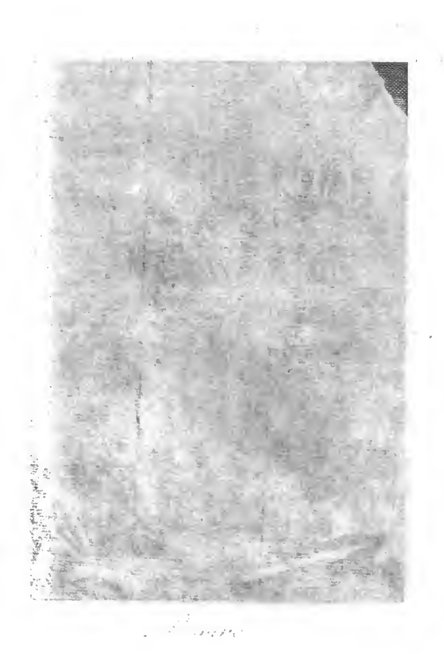
» Voilà ce que nous avons fait. Adieu. »

Lisbonne, le jour d'avant les ides de mars.

Traversée d'Angleterre à Ostende sur un canot.

On rapporte, dans le Courrier maritime d'Ostende, un fait d'intrépidité peut-être unique dans les fastes de la navigation. Un Anglais entreprend seul la traversée d'Angleterre à Ostende, dans un petit canot d'environ seize pieds de longueur sur quatre de largeur, et transporte ainsi les productions d'un pays dans l'autre. Ni la grosse mer, ni le froid, ni l'intempérie des saisons n'arrêtent cet audacieux navigateur. Si quelque chose peut donner une idée de l'empire qu'exerce sur l'homme la passion de l'or, c'est assurément le spectacle d'un malheureux dirigeant seul, en pleine mer, un petit bateau dont les bords surpassent à peine de six pouces la surface des eaux. Dans son dernier voyage, il fut trois jours

en route, et ne dormit point pendant ce temps. Cet homme a imaginé un moyen fort ingénieux pour diriger sa frêle embarcation : placé à l'avant du canot, le dos tourné à la proue, il dirige les voiles sans quitter sa place, et manœuvre le gouvernail au moyen de deux cordes qui tiennent toute la longueur du canot. Pour empêcher les glaçons de s'attacher aux flancs de son bateau, et de l'entraîner au fond de l'eau par leur poids, il a soin de les graisser avant de se mettre à la mer, et, prémuni contre ce danger, il a jusqu'à présent affronté impunément tous les autres.







Persans.


FONDO
PALATINO

EXTRAIT

DU SECOND VOYAGE

EN PERSE, EN ARMÉNIE ET DANS L'ASIE MINEURE;

Fait de 1810 à 1816; par Jacques Morien, secrétaire de la dernière ambassade, et ministre plénipotentiaire d'Angleterre près la cour de Perse.

Départ.

En 1809 arriva à Londres Mirza-Abul-Hassan, envoyé du roi de Perse. En 1810, cet envoyé ayant terminé sa mission, se disposait à s'en retourner dans son pays; le ministère anglais se décida à faire partir avec lui un ambassadeur extraordinaire auprès du roi de Perse. Sir Gore Ouseley fut choisi pour remplir cette mission importante, et M. Morien fut nommé, pour la seconde fois, secrétaire d'ambassade.

Les deux ambassadeurs, persan et anglais, ainsi que M. Morien, s'embarquè-

rent, le 10 juillet 1810, sur le vaisseau *le Lion*. Après avoir touché successivement à Rio-Janeiro, à l'île de Ceylan, à Cochin, à Calicutt et à Bombay, ils vinrent toucher, le 1er mars 1811, dans le port de Bouchehr, province de Fars, d'où ils se mirent en route pour Téhéran, en passant par Chiraz et Ispahan.

La ville de Chiraz.

L'ambassade arriva à Chiraz le 7 avril; elle y fut reçue par le visir et les premiers personnages de la ville. Les complimens ne furent pas épargnés.

Quelques jours après son arrivée, M. Morien alla visiter le tombeau du poëte Sady, situé dans les montagnes, à environ deux milles de Chiraz. Rien de plus pittoresque, dit-il, que l'approche de ce monument; pas un vestige de verdure dans les environs, et les montagnes, qui s'élèvent en amphithéâtre à l'entour, sont d'une stérilité qui inspire l'horreur. Ce tombeau est un carré long en pierre, sur lequel sont gravés des inscriptions et des ornemens.

L'état de dégradation dans lequel il se trouve accuse la barbarie d'un peuple qui n'a pas su respecter les restes d'un homme dont les ingénieuses productions font le charme de l'Asie.

Ce monument s'élève à l'angle d'un édifice qui a dû être magnifique autrefois, mais qui n'offre plus aujourd'hui qu'un aspect misérable. Il n'est habité que par un pauvre derviche, qui reçoit les aumônes de ceux que la curiosité conduit vers ces ruines.

Sur le revers de la montagne de Sady, on remarque ce puits fameux par sa profondeur extraordinaire, et dont ont parlé tous les voyageurs. On le prendrait d'abord pour une cavité naturelle; mais la régularité de son orifice, et les degrés dont il est revêtu à l'intérieur, font bientôt reconnaître qu'il est l'ouvrage des hommes. Sa profondeur est si considérable, qu'on a le temps, assure Chardin, de réciter le *pater* avant qu'une pierre qu'on y jette atteigne le fond. Cet ouvrage excite, à juste titre, la curiosité du voyageur, et donne

une haute idée de la patience du peuple qui l'a exécuté.

A son retour à Chiraz, M. Morien y trouva l'ambassadeur se disposant à recevoir la première visite de cérémonie du sous-secrétaire d'état envoyé par le roi pour le conduire jusqu'à la capitale.

La ville de Chiraz se compose de trois mille huit cents maisons, et la population est d'environ dix-neuf mille habitans. L'auteur fut témoin d'un événement qu'on doit citer comme un exemple de la manière dont la justice est administrée dans ce pays.

Il y eut à Chiraz une révolte occasionnée par l'augmentation du prix du pain. Le receveur de la province, d'accord, dit-on, avec la mère du prince, avait accaparé tout le blé, afin de le revendre plus cher, et se trouvait ainsi le véritable fauteur de la disette. Le peuple s'attroupa, les boutiques se fermèrent; on alla en tumulte demander au prince la tête de ce receveur, et celle du chef des boulangers, qu'on associait à son crime. Le prince fit d'abord

baisser (pour quelques jours seulement) le prix du pain, et promit au peuple de lui donner satisfaction en punissant les coupables. On n'imaginerait jamais comment il s'y prit pour cela. Il rassembla tous les boulangers sur la place de la ville, et leur fit donner à chacun la bastonnade. Ils la reçurent sans murmurer; de son côté le peuple fut content, le prince le fut sans doute aussi, les têtes se calmèrent, et le receveur n'en continua pas moins son abominable monopole.

Ispahan.

Cette ville, qui, vers la fin du seizième siècle, avait pris un accroissement prodigieux, qui était devenue l'entrepôt le plus considérable du commerce de l'orient, le centre et le siége d'un grand empire; qui, avant d'être prise par les Afghans, avait plus de vingt-quatre milles de circonférence, et six cent mille habitans, déchue aujourd'hui de son antique splendeur, couverte de décombres et d'amoncellemens de terre, contient à peine trois

milles de diamètre, et soixante mille habitans. Cependant, tout n'est pas tellement endommagé, qu'on ne puisse juger à quel point elle méritait autrefois de fixer les regards d'un voyageur. Parmi ses ruines, on voit encore debout quelques édifices, mais ils sont abandonnés; les rues de la partie dévastée sont également désertes, et M. Morien assure y avoir fait plusieurs milles sans rencontrer une seule créature vivante.

La ville de Koum et le tombeau de Fatimèh.

L'ambassadeur ayant reçu avis que le roi avait quitté son camp de Sultanieh pour retourner à Téhéran, se mit en route en se dirigeant sur Koum; cette ville est la résidence du grand-prêtre de la Perse, et est célèbre par ses ruines, par le nombre de ses prêtres, et par la coupole dorée du tombeau de Fatimèh. Il ne fut pas permis aux voyageurs de pénétrer dans le mausolée, mais ils apprirent que le cercueil et les barreaux de la grille qui l'entoure

sont d'argent massif, que les portes en sont garnies de plaques d'or, sur lesquelles sont gravés des versets du Koran. A l'entour du cercueil sont déposées les offrandes les plus précieuses. En dehors de cette coupole, où tant de richesses sont entassées, l'œil ne découvre que des murs de terre en ruines et des montagnes nues et arides. Ce contraste entre la richesse et la misère est véritablement frappant.

Ce tombeau est en grande vénération dans toute la Perse : il y afflue journellement un nombre très-considérable de dévots : le roi le visite fréquemment; et comme il y fait toujours de magnifiques offrandes, il est en grand renom parmi les prêtres. Lorsqu'il se trouve à Koum, il marche à pied, ce qui, aux yeux des Persans, est la plus grande marque d'humilité qu'un Shah puisse donner.

Téhéran, et réception de l'ambassadeur.

L'ambassadeur anglais fit son entrée à Téhéran le 9 novembre 1811. Une députation, à la tête de laquelle était le premier

ministre du roi accompagné d'un nombreux détachement de cavalerie, alla le recevoir aux portes de la ville, et le conduisit à l'hôtel qui lui avait été préparé. Cet hôtel était composé de deux maisons contiguës appartenant, l'une au premier ministre, et l'autre au commandant de la ville, qui venaient d'en être dépouillés récemment par ordre du roi pour cette circonstance.

Un événement tragique avait donné de la célébrité à cette dernière. C'était dans une de ses chambres basses qu'avait été muré vivant (littéralement *embriqué*) un criminel d'état, qui s'était livré entre les mains du roi sous la seule promesse que son sang ne serait pas répandu; on lui avait tenu parole en effet, puisqu'on le fit mourir de faim.

Les premiers jours de l'arrivée de l'ambassade furent presque entièrement employés à des discussions d'étiquette tellement minutieuses, que sir Ouseley, impatienté, jugea convenable, afin de les abréger, de demander au roi une audience

particulière avant de lui faire sa visite solennelle : M. Morin l'accompagna ; ils se rendirent au palais sous l'escorte d'un détachement de cavalerie, et ils furent reçus par le maître des cérémonies, qui les introduisit auprès du monarque. Felh-Aly-Chals (le Roi) était assis sur une estrade ; en l'apercevant ils lui firent respectueusement les salutations d'usage ; et quand ils s'en furent approchés à la distance de trente pas, ils ôtèrent leurs souliers et s'avancèrent jusqu'au-dessous du Prince, qui leur dit : — Vous êtes les bienvenus, approchez. — L'ambassadeur et son secrétaire montèrent alors un escalier très-étroit conduisant auprès de lui. Le Roi était assis sur un tapis brodé ; en face de lui était debout le grand-visir et l'amyn ; à ses côtés, quatre pages superbement vêtus, portant, l'un la couronne, l'autre l'épée, le troisième l'arc et les flèches, et le quatrième le bouclier et la hache d'arme. L'ambassadeur fut conduit auprès du monarque par le grand-visir, puis s'arrêtant, il présenta sa lettre au roi qui fit signe de la placer à ses côtés ; il of-

frit ensuite l'anneau de diamans envoyé par le Roi d'Angleterre, se servant des expressions usitées en pareille circonstance; le roi montrant la lettre, répondit : — Ceci vaut mieux qu'une montagne de diamans. — S. M. fit alors connaître à l'ambassadeur le désir qu'elle avait de le voir s'asseoir, ce que celui-ci fit sur le plancher. Suivit alors une conversation dans laquelle le Roi exprima avec beaucoup de dignité la haute estime qu'il avait pour la nation anglaise. L'ambassadeur saisit cette occasion pour faire le plus grand éloge de la conduite de l'envoyé persan en Angleterre. Le Roi parut l'entendre avec beaucoup de plaisir, et faisant appeler ce dernier, lui dit à haute voix : — *Fort bien, fort bien, Aboul-Hassan ; vous m'avez fait la figure blanche dans les pays étrangers, et je ferai la vôtre blanche dans celui-ci. Vous êtes un des personnages les plus distingués des familles de mon royaume ; et avec l'aide de Dieu, je vous éleverai à une dignité égale à celle de vos ancêtres.* — A ces mots, le

Mirza s'inclina et toucha la terre de son front.

Quelque temps après, l'ambassadeur fut reçu en audience publique : le monarque y parut dans toute sa splendeur; il était paré de tous ses diamans; assis sur son trône, la couronne sur la tête et les bras chargés de ses brassards. L'ambassadeur le salua à l'européenne; l'ambassadrice fit aussi de son côté, une visite à la Reine ou à la première épouse du Roi; cette visite eut lieu dans un vaste appartement. La Reine était assise à l'un de ses angles, vêtue avec tout le luxe et toute la splendeur persane; de grosses houppes dorées brillaient sur sa coiffure, qui était d'une grande dimension; les autres parties de son vêtement étaient tellement chargées de pierreries, qu'elle pouvait à peine se remuer. Dans un autre angle était un enfant du Roi, couvert également d'une telle quantité de brocards et pierreries, qu'il était comme immobile. L'ambassadrice présenta à S. M. le portrait de la Reine d'Angleterre entouré de diamans;

on lui servit ensuite des rafraîchissemens. En dehors de l'appartement étaient rangées un grand nombre de femmes, toutes brillantes de pierreries.

Les présens destinés au Roi arrivèrent à Téhéran, mais en très-mauvais état. Dans le nombre était un carrosse qui avait été moins endommagé que les autres objets, et qu'on parvint facilement à réparer : sa Majesté Persane eut beaucoup de plaisir à le recevoir : elle en fit plusieurs fois le tour, admira sa beauté, l'examina en détail, fit la critique de la machine, y entra en laissant ses souliers à terre et s'assit, fort contente, sur les coussins. Mirza-Aboul-Hassan (le ci-devant ambassadeur en Angleterre), le bourreau en chef, les ministres secrétaires d'état et plusieurs autres grands personnages s'attachèrent à l'instant aux traits avec leurs habits de cour et traînèrent le Roi, ce qui lui fit un plaisir extrême; le monarque y demeura plus d'une heure, exprimant à chaque instant sa satisfaction, et en faisant des observations judicieuses sur l'utilité et la commodité

des voitures, et sur l'industrie des Européens. Ce qui excita surtout la surprise des *gens de l'attelage*, ce fut la facilité avec laquelle ils pouvaient avancer ou reculer selon leur volonté.

Tauriz et le Prince royal.

L'ambassadeur anglais, persuadé qu'une entrevue avec le Prince royal, qui résidait à Tauriz, serait favorable aux intérêts de son gouvernement, partit pour cette ville au printemps de 1812.

En approchant de Tauriz, sir Ouseley fut fort surpris de rencontrer un carrosse que le Prince lui envoyait : six chevaux d'artillerie le traînaient; et ils étaient conduits par des artilleurs persans qui le manœuvraient comme une pièce de canon. Cette voiture était un présent fait par Catherine II au patriarche des Arméniens, qui l'avait donné au prince. L'origine de ce carrosse, sa forme antique, le lieu où il se trouvait, la manière dont on l'avait amené jusques-là, tout, dit l'auteur, contribuait à le rendre l'objet le plus curieux qu'ils

eussent vu depuis leur entrée en Perse; mais une autre surprise leur était réservée, c'était une troupe d'artilleurs persans à cheval, le menton rasé, habillés et armés à l'anglaise, bottés et éperonnés, et qui, sous les ordres d'un officier anglais, vinrent saluer l'ambassadeur.

Le Prince royal l'attendait à la porte de Tauriz et lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang. En dehors de la ville, sir Ouseley avait été reçu par le gendre du Roi, enfant de dix ans. Dans ces cérémonies, on joignit les honneurs militaires européens à ceux de Perse.

Jadis, Tauriz était la seconde ville du royaume de Perse; elle contenait alors quinze mille maisons et cinq cent cinquante mille habitans; maintenant, son étendue ne doit pas être évaluée au dixième de cette estimation. La ville moderne occupe présentement le centre de l'ancienne; et tout à l'entour, jusqu'à une distance considérable, on n'aperçoit que des ruines et des débris; ses environs sont agréables et assez bien cultivés; on y voit des vi-

gnobles, des vergers et un assez grand nombre de villages.

M. Moren, pour terminer la mission diplomatique, se rendit à Aktappeh, éloigné de Tauriz de dix petites journées, et où le Prince était allé camper; quelques jours après son arrivée au camp du Prince, il y fut rejoint par un général russe qui venait pour régler le cérémonial de l'entrevue du commandant en chef russe avec le Prince. Cet officier se présenta devant ce dernier en pantalon collant et en bottes, malgré les observations des Anglais, qui lui représentèrent qu'un costume aussi négligé choquerait infailliblement les Persans, et il alla s'asseoir tout botté sur le tapis du Prince aux yeux des Persans. La plus grande marque de mépris qu'on puisse leur donner, c'est de se présenter devant eux sans ôter ses souliers; aussi le Prince entra-t-il dans une si grande fureur, qu'après le départ de l'officier, il fit donner la bastonnade jusqu'à la mort à son maître des cérémonies.

Camp persan à Odjan.

« Vu de nuit à une certaine distance, un camp persan ou asiatique, par les feux nombreux qui brillent de toutes parts, semble, dit l'auteur, représenter au naturel un vaste incendie. Le palais du Roi était placé au milieu du camp qui s'étendait à une distance considérable; on avait disposé toutes les tentes de manière que l'entrée en fît face à ce palais, et qu'ainsi, chaque personne qui en sortirait fût obligée de s'incliner devant l'habitation du Roi; rafinement d'honneurs que surpassent à peine ceux que se fit rendre Alexandre. Le nombre des Persans réunis à ce camp était de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes, dont la moitié seulement de soldats. »

Retour de l'ambassadeur anglais; le mont Ararat.

Le Roi de Perse, pour arriver à la conclusion du traité définitif, résolut d'envoyer un ambassadeur extraordinaire auprès de

l'Empereur de Russie, et fit tomber son choix sur Mirza-Aboul-Hassan, le même qui avait été envoyé en Angleterre; mais jugeant aussi que l'assistance de l'ambassadeur anglais serait utile à ses intérêts, il pria sir Ouseley, dont la mission auprès de lui était terminée, de retourner en Angleterre par la Russie, et d'y accompagner son envoyé : l'ambassadeur y consentit; et il fut convenu que M. Morien resterait en Perse comme chargé d'affaires, jusqu'à la réception de la ratification donnée par le Prince régent au traité conclu par sir Ouseley; qu'il serait également chargé de la suite des conférences diplomatiques avec le général russe, et qu'à cet effet il retournerait sur les frontières.

D'après ces arrangemens, l'ambassadeur et M. Morien se mirent en route au mois de mai 1814. Le premier juin ils traversèrent la vallée de Khoï, longue de quinze milles sur dix de large. Cette vallée est peuplée d'un grand nombre de villages dont plusieurs sont habités par des Arméniens. Elle fournit en abondance du riz,

du blé, du coton; et quoique le sol en soit dur au point que l'on est quelquefois obligé d'atteler vingt buffles à une charrue, elle est en général d'une très-grande fertilité.

Au bout de six jours de marche, ils arrivèrent aux bords de l'Araxes, dont le pont de bateau avait été rompu par la crue des eaux. Le passage de ce fleuve était la plus grande difficulté que pouvait rencontrer l'ambassadeur et sa famille, en quittant la Perse; cependant on y rémédia au moyen d'un radeau qui fut construit par un mécanicien anglais.

Bientôt le mont Ararat leur offrit un magnifique point de vue. « Rien de plus beau que ses formes, dit le voyageur, rien de plus extraordinaire que sa hauteur gigantesque; comparées avec lui, les montagnes voisines ne sont plus rien; sa forme est parfaite dans toutes ses parties, nul trait âpre, nulle proéminence, tout est en harmonie, tout semble se combiner pour en former un des monumens les plus sublimes de la nature : il s'élève

sur une base immense ; la pente, vers son sommet, est douce et facile; mais dans la partie que couvrent les neiges, elle est plus inégale. A côté de cet ouvrage prodigieux de la nature s'élève, de la même base, une petite colline, dont la forme et les proportions sont les mêmes, et qui, dans un autre lieu, passerait pour une haute montagne. Personne, depuis le déluge (1), ne paraît en avoir atteint le sommet; d'ailleurs, la pente escarpée de la cime neigeuse paraît présenter un obstacle insurmontable à tous ceux qui essaieraient d'y parvenir. Nous pouvons assurer que dans les temps modernes personne ne l'a escaladée. En été, le pic de glace qui couronne le sommet de la montagne, brille d'un éclat différent de celui de la neige; et s'il faut en croire les vieillards des environs, cette masse congelée a pris beaucoup d'accroissement depuis leur jeunesse. Un des grands traits de cette montagne est

(1) D'après l'opinion commune, c'est sur le plateau de cette montagne que l'arche de Noé s'arrêta après le déluge.

un abîme immense qui la coupe vers le milieu de sa hauteur, et qui se laisse apercevoir d'Érivan, ainsi que des environs. Dans le voisinage de ce précipice s'élève une monticule de terre qui paraît être étrangère à la conformation naturelle et originelle de la montagne; dans le fond de l'abîme est une masse énorme de glace qui, par sa grosseur, peut être comparée à une haute maison; elle est indubitablement tombée d'un rocher escarpé, visible à une grande distance, et qui penche beaucoup sur l'ouverture de l'abîme. Une nouvelle agrégation de glace se forme progressivement au sommet de ce rocher, et les habitans s'attendent à chaque instant à voir une masse égale à la première s'en détacher et se précipiter dans le gouffre. L'expérience leur a appris que ces chutes ont lieu tous les vingt ans; et on peut les en croire, parce que, regardant le mont Ararat comme sacré, ils l'observent fréquemment et avec soin. Le bloc de glace qui est tombé dans le précipice, s'y trouve dans une position telle, qu'il ne peut rece-

voir les rayons du soleil que pendant deux heures chaque jour, ce qui fait fondre précisément la quantité de glace nécessaire pour former une nouvelle congélation pareille quand cette masse se retrouve à l'ombre.

» Au mois d'août, en approchant de l'Ararat, et même à une assez grande distance, le bruit des glaces qui se fondent se fait entendre pendant la partie du jour la plus chaude, c'est-à-dire depuis deux heures jusqu'à quatre. Quand on se trouve à la limite des neiges, ce bruit devient effroyable; mais les personnes qui ont été témoins de la chute d'un grand bloc dans le gouffre, disent que rien n'est égal à la secousse qu'elle occasionne.

» Lorsque le petit Ararat est entièrement dépouillé de neige, la chaleur est à son plus haut degré; c'est alors que l'on cueille les melons. En général, les neiges de l'Ararat servent de calendrier aux paysans de la plaine d'Érivan; c'est sur elle qu'ils se règlent pour ensemencer, planter ou faire les récoltes.

» Les animaux féroces qui habitent la montagne sont l'ours, un tigre de petite taille, le lynx et le lion; peut-être le serpent y est-il le plus dangereux de tous; quelques-uns de ces reptiles parviennent à une grosseur énorme; ils sont extrêmement venimeux et assez courageux pour attaquer les hommes. Pendant que nous étions campés dans le voisinage du mont Ararat, le bruit se répandit que le chemin qui se dirige entre la grande et la petite montagne, était défendu par un dragon qui, semblable au serpent de Régulus, empêchait les caravanes de passer; il fut reconnu que c'était un énorme serpent. »

L'ambassadeur s'arrêta à un monastère de moines arméniens nommé Etchmiatzin; ensuite il traversa le village d'Achtereck, remarquable par les ruines et les débris d'édifices qu'il présente de toutes parts; après avoir passé une petite rivière, il se trouva sur le territoire russe, et il arriva le 21 à Kara-Klisseh (église noire), principal poste militaire russe sur la frontière.

On ne voit dans les environs que des

traces d'habitations, tout le pays ayant été ruiné par le fatal système de guerroyer, suivi depuis quinze ans par les deux nations; l'herbe elle-même confirme ce fait par sa sécheresse; et il n'est pas rare de voir les prairies jonchées d'ossemens d'hommes et de chevaux. Kara-Kisseh occupe une position délicieuse au fond d'un vallon entouré de hautes montagnes couvertes de bois. Les Russes entretiennent constamment dans cette ville un corps de deux mille hommes, infanterie et artillerie; elle est sans murailles, mais les Russes y ont construit un retranchement en palissades, impénetrable pour des ennemis tels que ceux qu'ils ont à combattre. Les maisons de cette ville sont, comme celles de tous les environs, construites sous terre, ce qui leur donne une apparence très-misérable; mais dans cet état, elles sont commodes pour garantir les habitans des rigueurs du froid dans cette région élevée.

« Ici, dit l'auteur, pour la première fois depuis notre entrée en Perse, nous vîmes

des cochons paissant en troupeaux sur les hauteurs; ceux des Persans qui ne sont jamais sortis de leur pays connaissent si peu cet animal, qu'un de nos domestiques, natif de Tauriz, s'écria en les regardant: voyez quelles singulières brebis on trouve dans ce pays! »

M. Morien se sépara de l'ambassadeur à Kara-Klisseh, et retourna à son poste.

TABLE.

Fin de la Table du cinquième volume.



